

# Le Samedi

Vol. XI. No 8  
Montreal, 22 Juillet 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

Prix du numero, 5c

## CONCOURS DE BÉBÉS



LE CHANT DE LA VICTOIRE.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR : LOUIS PERRON

ABONNEMENT : UN AN, \$2.50 ; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

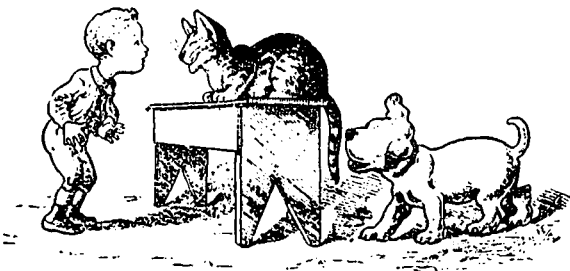
Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

POIRIER, BESSETTE & CIE,  
Éditeurs-Propriétaires.

MONTRÉAL, 22 JUILLET 1899

DU PLAISIR POUR TOUT LE MONDE



I  
Bidon sur un banc, Carlo derrière cherchant à jouer, et le petit Gustave admirant le tout : voilà le premier tableau.

## L'AMOUR

(Suite)

L'amour est un enfant gâté : chacun subit ses moindres exigences.

\* \* \*

L'amour est toujours indiscret mais il ne pardonne pas les indiscretions.

\* \* \*

L'amour est un luxe que l'on ne peut pas toujours se procurer avec de l'or.

\* \* \*

L'amour est un professeur bien agréable, mais il fait payer et trop cher, ses leçons.

\* \* \*

L'amour est un prodigue qui jette par les fenêtres toutes les épargnes de la jeunesse.

\* \* \*

L'amour est un long carnaval, il ne souffre le carême que pour se permettre des jours gras.

\* \* \*

L'amour est une science physique et morale à la fois : elle ne peut s'étudier que *in animi vili*.

\* \* \*

L'amour est laconique, il n'aime pas les phrases ; trois lignes, trois mots, trois lettres lui suffisent.

\* \* \*

L'amour est aux femmes ce qu'est aux fleurs le soleil ; c'est lui qui fait épanouir à plaisir leur beauté et leurs suaves parfums.

\* \* \*

L'amour est une excellente sentinelle, quand elle fait faction, elle porte toujours l'arme au bras et ne s'endort jamais dans sa guérite.

\* \* \*

L'amour est une maladie ; le mariage ne fait souvent que l'empirer. Pourquoi ? Parce qu'il y a beaucoup de charlatans et peu de médecins.

\* \* \*

L'amour est un sentiment divin qui donne à la fois la patience, la force et le courage ; il n'est pas de secret pour celui qui aime : il franchit tout pour rejoindre l'objet de ses vœux.

\* \* \*

L'amour est un marché qu'il est fort difficile de conclure avec des coquettes ; elles donnent bien les épingles, mais elles les abandonnent quand il s'agit de signer le contrat.

Pensées recueillies par

JULES BOURBONNIÈRE.

(A suivre)

Je ne suis pas la rose, mais je l'ai approchée, et j'ai gardé quelque chose de son parfum. — (PENSÉE ARABE.)

## Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DDXXX

### LAMARTINE ADOLESCENT

Lamartine a vingt ans, la beauté, la jeunesse ;  
La grâce et la fierté du divin Raphaël...  
Un ange le dispute encore à sa maîtresse,  
Mais lui, qui, dans l'amour, n'aime que la tendresse,  
A retourné déjà ses beaux yeux vers le ciel...

Il chante. — Et le fracas du grand Paris s'arrête.  
L'âme et la rêverie ont trouvé leur poète :  
"Quelle est donc cette voix ?" murmurent les passants...  
Ainsi l'orgue sacré rend l'église muette,  
Lorsque ses longs accords montent en cris puissants,  
Rythmiques comme ceux d'une mer qui balotte,  
Puis s'apaisent, perdus sur de lointains brisants,  
... Évanouis enfin comme un brouillard d'encens.

Il chante. — C'est l'oiseau du songe qui gazouille ;  
C'est l'Hybla, bourdonnant de ses ruches à miel ;  
C'est toujours une larme, un regard qui se mouille,  
Beau comme l'azur même, et tourné vers le ciel...  
Douce larme ! le monde y répond par les aïeuses  
C'est l'âme de Chénier sur des lèvres chrétiennes :  
Sur des lés frissonnants c'est le vol d'Ariel ;  
C'est un rayon vibrant, presque lumineux.

Il chante. — Et la charité douce de l'Évangile,  
Le sourire de femme annoncé par Virgile,  
L'espérance, — une vierge en fleurs, — la charité  
Qui fait au cœur du Christ souffrir l'humanité,  
Pour la première fois ce poème est chanté !

JEAN AICARD.

### CE QU'IL SERAIT SANS CELA

Elle. — Oh ! vous n'avez pas besoin de parler, que seriez-vous, aujourd'hui, s'il n'y avait pas eu mon argent, je voudrais le savoir ?

Lui (avec un soupir de soulagement). — Je ne sais vraiment pas, ma chère, mais j'incline à penser que je serais un célibataire.

### IL DEVAIT ÊTRE LÀ

M. Taupin (découragé). — Dans le monde immense, où peut bien être mon bouton de chemise ?

Sa petite fille. — Papa, as-tu regardé là où tu n'aurais jamais pensé le trouver ?

### PAUVRE ENFANT

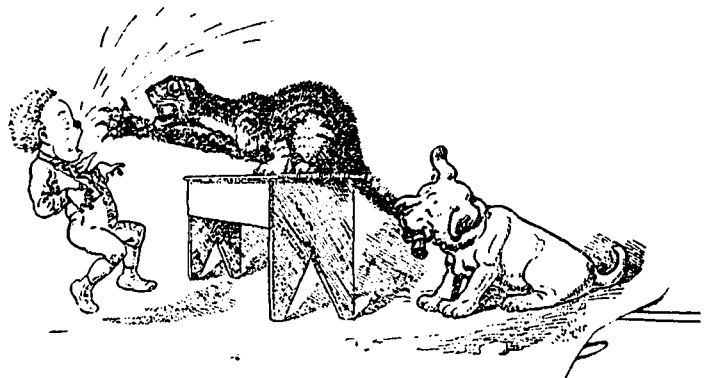
Madame Taupin. — L'enfant ressemble à son père de plus en plus chaque jour.

La visiteuse. — Pauvre chéri. Et avez-vous tout essayé ?

### ÉCHELLE DE PRIX

Là à la devanture d'une épicerie dans la rue de Rivoli à Paris :

"Madère, 2 francs ; vieux Madère, 3 francs ; véritable Madère, 10 fr."



II

Carlo s'est oublié sur la queue de Bidon lequel, furieux, a pris sa revanche en caressant le nez du petit Gustave ; voilà le second tableau. Il y a eu du *fun* pour tous ; mais c'est Carlo qui en a eu le plus.

### DÉFIANCE RÉCIPROQUE

Lui. — Si je vous demandais de m'épouser, diriez-vous oui ?

Elle (avec prudence). — Si vous étiez certain que je dirais "oui", me demanderiez-vous ?

### SOUPÇON INJURIEUX

Le patron. — Ainsi, vous voulez que je vous passe une avance sur votre salaire ? Mais supposons que vous mouriez cette nuit ?

Le commis (fièrement). — Monsieur, je puis être pauvre mais je suis un honnête homme.

### LE PLUS AIMABLE

Madame Lavonnait. — Ah ! quel malheur, le plus aimable de ces messieurs a une tache sur son gilet.

Et chacun des hommes présents jeta un regard consterné sur cette partie de son vêtement.

La politesse est la fleur de l'humanité ; qui n'est pas assez poli n'est pas assez humain. — A. DAUDET.

### PAS PRÉSENTABLES

Le père. — As-tu envoyé à "l'Hôpital des Enfants" les jouets que Georges a abandonnés ?

La mère. — Non ; quand Henri abandonne ses jouets, on ne saurait dire s'ils ont jamais été des jouets.

### A QUELLE PAGE

Le jeune avocat (pompeusement). — Il est écrit au livre de la Nature...

Le juge (interrompant). — A quelle page, monsieur, à quelle page ?

SCÈNE D'ÉTÉ



Elles n'avaient pas regardé l'enseigne avant de s'asseoir.

MIEL NOUVEAU

Je travaillais, la porte ouverte sur le jardin en pente, embaumé jusqu'au fleuve, dans la fumée chaude d'une matinée de juin. L'abeille entra, pivotant en vibrant comme une balle, fit le tour, se posa sur l'encrier, sur le cendrier plein de bouts de cigarettes.

—Il n'y a rien pour toi ici, petite abeille. Va voir au jardin, sur les fleurs et les herbes à miel !

—Zut au vieux miel ! zut à l'Hymette ! je fais le miel nouveau, mon miel à moi.

Et l'ambitieuse vola vers les cuisines et tous les fumiers de la basse-cour.

ÉTRANGE

A. DAUDET.

*Bouleau.*—Je vois que le suicide en Italie a augmenté de cinquante pour cent pendant les six dernières années.

*Rouleau.*—Cela semble étrange quand on considère le grand nombre d'orgues de Barbarie dont ce malheureux pays s'est débarrassé.

PLUS RIEN A APPRENDRE

*Monsieur.*—Ne me déranges pas, ma chère ; j'étudie l'économie politique !

*Madame.*—Vous avez tort de vous donner tant de peine ; sur le chapitre de l'économie vous êtes déjà rudement fort !

BIEN FORCÉE

*Mina.*—Ainsi, tu as accepté Tom ?  
*Tom.*—Oui, il disait que si je ne l'acceptais pas, il ne m'épouserait pas.

LE TRUC A RÉUSSI

*Elle.*—Non, jamais. Je vous aime bien comme un ami, je vous estime, je vous admire, mais ce n'est pas l'amour, vous savez, et je ne puis être votre femme. Mais ne vous désespérez point, je vous en prie. Essayez de vous raisonner, car je suis sûre qu'il y en a beaucoup d'autres, bien plus dignes de vous que je le suis moi-même.

*Lui (après un silence).*—Nous avons un temps magnifique, n'est-ce pas ?

*Elle.*—Oui, en effet.

*Lui.*—Je suis content et j'espère que ce beau temps va continuer. Voyez-vous, la petite sœur de mon ami Jack vient en ville demain pour y passer quelques jours et elle veut que je lui fasse visiter les principales curiosités. C'est une charmante enfant avec des cheveux d'or, des yeux bleus du ciel et la plus douce petite figure d'ange qu'on puisse imaginer. Je n'ai jamais vu un si petit ange qu'elle était la dernière fois que je l'ai vue.

*Elle.*—Combien il y a-t-il de temps que vous l'avez vue ?

*Lui.*—A peu près dix ans, je pense ; elle avait alors huit ans.

*Elle.*—Huit et dix font... Horreur ! Si vous osez sortir avec cette demoiselle, je... je... je me tuerai, là...

L'UTILITÉ D'UNE FEMME

*Fildesoir.*—C'est quand un homme est dans le trouble qu'il connaît la valeur d'une femme.

*Fildacier.*—Oui ; il peut mettre ses propriétés à son nom et ne pas payer ses créanciers.

PETIT HOMME

*Maman.*—Ah ! maintenant, te voilà un petit homme !

*Le petit Paul (qui est à sa première culotte).*—Maintenant, maman, puis-je appeler papa, Henri ?

UN QUI A DE LA PRÉCAUTION

Un journal parisien contenait dernièrement l'annonce suivante :  
"Un jeune homme, de physionomie agréable et désireux de se marier, désire faire la connaissance d'un monsieur âgé et expérimenté qui pourrait le dissuader d'accomplir son fatal projet."

CE QU'ON DEVRAIT FAIRE

*Mme Caardur.*—Comment trouvez-vous cette soupe au poulet ?

*M. Lacomais.*—Je n'éprouve pas de difficultés à trouver la soupe, madame ; mais je serais tenté de croire que le poulet devrait être mis en demeure de prouver un alibi.

A FORCE DE PROMETTRE

*Alfred.*—On dit que Mlle Justine entre au couvent.

*Arthur.*—Oui, elle a promis à un si grand nombre d'entre nous d'être une sœur qu'elle finit par adopter cela comme une profession.

ÇA DEVAIT ÊTRE LA RAISON

*Willie.*—Je sais pourquoi les petits nègres sont toujours si contents.

*Maman.*—Pourquoi ?

*Willie.*—Parce que leur mère ne peut pas voir quand ils ont les mains sales.

ELLE FERA DE SON MEUX

*Les tendres parents (essayant de consoler leur fille qui vient de perdre son mari).*—Ce n'est pas étonnant que tu le regrettes, mon enfant. Tu ne trouveras jamais son égal.

*La veuve affligée (sanglotant).*—Je... je... doute de pouvoir... le trouver, mais... mais... je... je... vais faire de mon mieux.

ELLE EN SAVAIT LONG

*Johnny.*—Comment se fait-il que vous ayez épousé maman, papa ?

*Papa.*—Demandez-le à ta maman, elle en sait plus long que moi à ce sujet.

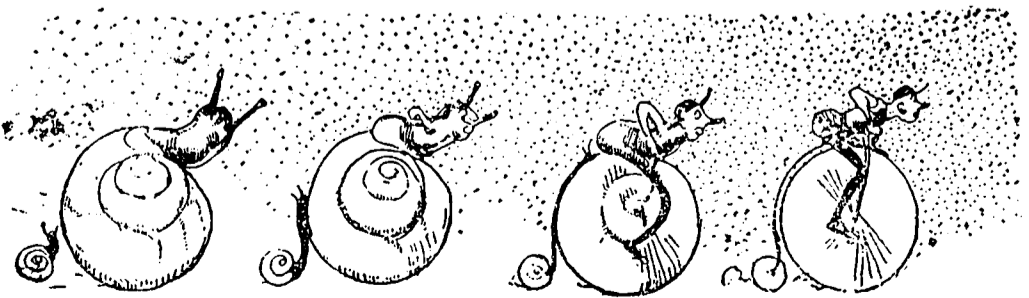
ÇA DEVAIT ÊTRE ÇA

*Lui.*—Il écrit qu'il ne peut pas venir, n'est-ce pas ? Aucune explication ?

*Elle.*—"Circonstance sur lesquelles il n'a aucun contrôle !" dit-il.

*Lui.*—Ah ! Je suppose qu'il veut dire que c'est sa femme, alors.

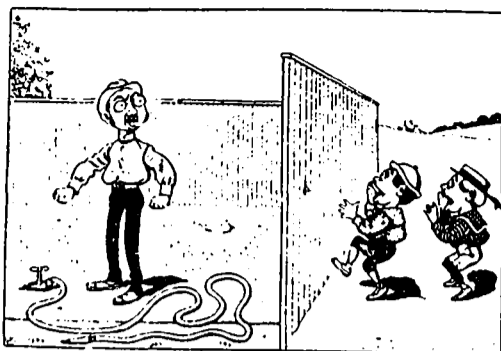
THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



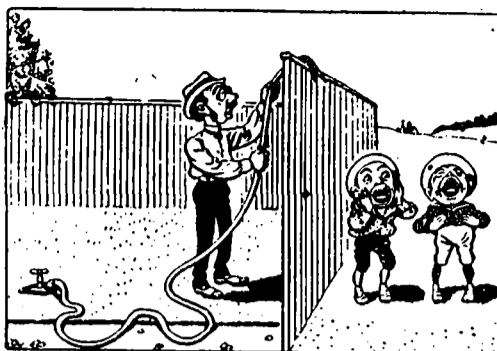
DE BICYCLISTE EN ESCARGOT.

Des milliers de Bébéés sont nourris avec le "NESTLÉ'S FOOD". DEMANDEZ-LE... A VOTRE MEDECIN

## UNE BONNE, BONNE FARCE, OU L'ARROSEUR ARROSÉ



I  
*Bidou et Pitouche. (en chœur). —* Vieux singe !...  
Vieille andouille !... Vieux concombre !... Ah...  
ah... oh... oh...



II  
*Le monsieur (furieux). —* Je vais pourtant bien faire  
taire ces effrontés gamins-là !  
*Bidou et Pitouche (en chœur). —* Oh... oh... ah... ah...

## PARIS NOCTURNE

I  
Le ciel des nuits d'été donne à Paris dormant  
Un diaï de couleurs bleu pique de blanches nues.  
Et les aspects nouveaux des ruelles connues  
Flottent dans un magique et pâle enchantement.

L'angle, plus effilé, des noires avenues  
Invite le regard lointain vague et charmant,  
Les derniers Philistins, qui marchent pesamment,  
Ont fait trêve aux éclats de leurs voix saugrenues.

Les yeux d'or de la Nuit, par eux effarouchés  
Brillent mieux, à présent que les voilà couchés...  
— C'est l'heure unique et douce où vaguent, de fortune,

Glissant d'un pas léger sur le pavé chancelant,  
Les portes, les fous, les amoureux, — et tous ceux  
Dont le cerveau, fêlé, loge un rayon de lune.

II  
Nos âmes tant de fois s'oubliaient, bercées  
Sous ces grands arbres noirs de la chanson du vent !  
Le long de ces vieux murs, elle et moi, si souvent  
Nous avions vu glisser nos ombres enlacées !

Quand j'ai longé, suivant des traces effacées,  
L'avenue où moi seul irait dorénavant,  
Tous mes chers souvenirs m'y quittaient, se levant  
Au bruit sec de mes pas sur les feuilles froissées...

Mon cœur mélancolique aux jours passés rêvait :  
Et quand la lune, ayant peré le fin duvet  
D'un nuage, blanchit par places le mur sombre,

(Mes yeux cherchant l'absente et ne la trouvant pas),  
Comme un autre amoureux plus pâle, sur mes pas,  
Mon ombre avec regret semblait chercher son ombre.

III  
DANS LES BOIS

A la tiède lueur des étoiles paisibles  
Qui d'en haut nous suivaient avec des yeux de peur,  
Nous nous sommes tous deux perdus dans l'épaisseur  
Du bois où sanglotaient des sources invisibles.

Comme ces traits qu'un jour, se proposant pour cibles  
Les astres, décochaient Nemrod le fort chasseur,  
Nos âmes, de l'extase épuisant la douceur,  
Ont tenté de concert les cieux inacessibles.

Mais l'inquiet silence et le doute du soir  
Plus sombre, nous ont fait re-omber sans espoir  
Des espaces conquis par cet élan superbe.

La rosée a mouillé nos fronts ambitieux :  
Et, n'ayant pu cueillir les étoiles des cieux,  
Nous avons regardé les vers luisants dans l'herbe.

LEON VALADE.

## ESTHETIC

Le jury du Salon vient de voter les  
récompenses annuelles.

Il y a peu d'années, l'éclat de Pigtown (Ohio, U. S. A.) eut l'idée  
d'organiser une Exposition de peinture, sculpture, gravure et, générale-  
ment, tout ce qui s'ensuit.

On lança, par la libre Amérique, des invitations aux artistes des deux  
sexes, et l'on construisit, en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, un  
vaste hall, auprès duquel la galerie des machines  
semblerait une humble mansarde.

Le nombre des adhésions dépassa les plus  
flatteuses espérances. Tout ce qui portait un  
nom dans l'art américain tint à se voir représen-  
té à l'Exposition de Pigtown.

Quelques peintres et sculpteurs de l'ancien  
continent annoncèrent leurs envois par câble ;  
mais l'éclat de Pigtown, ayant décidé que l'Ex-  
position serait exclusivement nationale (*exclu-  
sively national*), on ne répondit même pas à ces  
faquins d'Europe.

La *Pigtown National Picture and Sculpture  
Exhibition* obtint tout de suite un prodigieux  
succès.

Le vaste hall ne désemplissait pas et bientôt  
les organisateurs ne surent plus où fourrer les  
dollars de leurs recettes.

D'ailleurs, la chose en valait la peine ; la  
sculpture, surtout, intéressait les visiteurs au  
plus haut point.

Il y a longtemps qu'en matière de statues, les  
Américains ont déserté les errements surannés de la vieille Europe. Plus  
de ces groupes inanimés ! Assez de ces marbres froids et insensibles !  
Foin de ces lions de bronze dévorant des autruches de même métal, sans  
que les autruches y perdent une seule de leurs plumes !

Les statuaires américains ont compris que, dans l'Art, la Vie seule inté-  
resse, et qu'il n'y a pas de Vie sans Mouvement.

Aussi, à l'Exposition de Pigtown, les statues, les groupes, même les  
bustes, tout était-il articulé. Les narines battaient, les seins haletaient,  
les bouches s'ouvraient, et, quand un groupe représentait un *Boeuf dévorant  
un Boeuf*, on n'avait qu'à demeurer cinq minutes devant cette œuvre capi-  
tale : le boeuf se trouvait effectivement dévoré par le boeuf.

Le boeuf était en gutta-percha et le boeuf en celluloid, dites-vous ; ô poncifs

vieux jeu ! Qu'importe la substance, l'idée est  
tout !

Dans cet amoncellement d'art animé, deux  
œuvres surtout se disputaient l'engouement pu-  
blic.

La première, due au génie si inventif du grand  
animalier K. W. Merrycafe, représentait un  
*Cochon taquiné par des mouches*. Et l'on se de-  
mandait ce qu'il fallait admirer le plus, dans ce  
gracieux ensemble : le cochon ? les mouches ?

Le cochon, un cochon en bronze, trente-six  
fois grandeur nature, se vautrait sur un fumier,  
également trente-six fois nature. Une nuée de  
mouches, dans la même proportion, s'ébattaient,  
petites folles, autour du monstrueux groin.

Le cochon, comme tout bon cochon qui se  
respecte, était immobile, mais les mouches, mues  
par un appareil des plus ingénieux (*patent*), vo-  
letaient réellement, tourbillonnaient et ne tou-  
chaient la hure du porc que pour se charger  
d'électricité et repartir de plus belle.

C'était charmant.

Cette jolie pièce eût été certainement le clou de la *National Exhibition*,  
sans l'envoi d'un jeune sculpteur, ignoré jusqu'à ce jour, et portant le nom  
de Julius Blagsmith.

Le groupe de Julius Blagsmith portait cette indication au livret : *The  
death of the brave general George Ern. Baker*. L'intrépide officier était  
représenté au moment où, frappé d'une balle en plein cœur, il s'affaissa sur  
une mitrailleuse voisine.

A l'intérêt historique de cet épisode émouvant venait s'adjoindre l'attrait  
d'une ingénieuse application du phonographe.

Dans l'intérieur de George-Ern. Baker était adroitement placé un appa-  
reil, et toutes les cinq minutes, le vaillant général, portant sa main au  
cœur, s'écriait (en américain, bien entendu) :

— Je meurs pour le principe !

La mitrailleuse, surtout, recueillit les sautirages universels des artilleurs  
et des armuriers américains. Pas une vis, pas un boulon, pas un rivet  
dont on pût constater l'absence ou le mal-placement. Une merveille !

C'était bien le cas de dire : il ne lui manque que la parole.

Dès les premiers jours de l'Exposition, ce ne fut qu'un cri par les clans  
artistiques. Le diplôme d'honneur de la sculpture est pour le *Cochon* de  
Merrycafe, à moins qu'il ne soit pour le *Baker* de Blagsmith.

De leur côté, les deux artistes s'étaient pris, l'un pour l'autre, d'une vive  
hostilité. Ils se saluaient, se serraient la main, s'informaient de leur santé  
réciproque, mais on sentait que les rapports courtois cachaient une glacia-  
lité polaire.

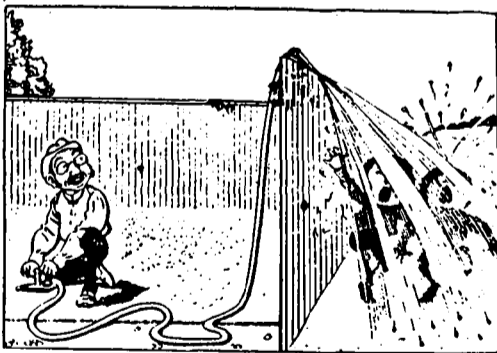
Le matin du jour où le jury devait proclamer les récompenses, Blagsmith  
invita poliment son confrère Merrycafe à lui consacrer quelques instants  
d'entretien. Il l'amena devant son groupe.

— Franchement, demanda-t-il, comment trouvez-vous cela ?

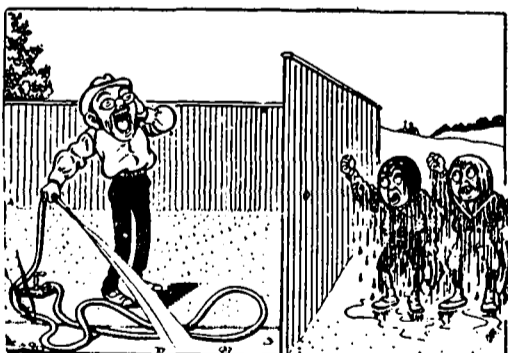
— A la vérité, répondit Merrycafe, je trouve cela parfait. La mitrail-  
leuse est d'une exactitude...

— Cette mitrailleuse n'a aucun mérite à être exacte, attendu que c'est  
une vraie mitrailleuse. Voyez plutôt.

Et Blagsmith, grattant légèrement de la pointe de son canif un frag-



III  
*Le monsieur (en les inondant). —* Eh, les petits amis !  
Comment trouvez-vous les tours du vieux singe ?...



IV  
*Le monsieur (riant à se pâmer). —* Ah... ah... ah...  
*Bidou et Pitouche (en chœur). —* Ah, vieux coquin !  
on va te le payer, ton tour...

ment de plâtre, fit apparaître l'acier luisant, et, vous savez, pas de l'acier  
pour rire.

— Oui, poursuivit-il, cette mitrailleuse est une réelle mitrailleuse en  
parfait état, avec cette circonstance aggravante qu'elle est chargée et  
prête à faire feu.

— Diable !... et dans quel but ?

— Dans le but très simple de vous mitrailler tous si je n'obtiens pas le  
grand diplôme d'honneur.

— Vous n'y allez pas par quatre chemins, vous.

— Jamais ! Un seul, c'est plus court.

— Laissez-moi au moins le temps de prévenir le jury.

— Comme il vous plaira.

Et, se débarrassant de sa jaquette, Blagsmith arbora la tenue si comode dite *en bras de chemise*.

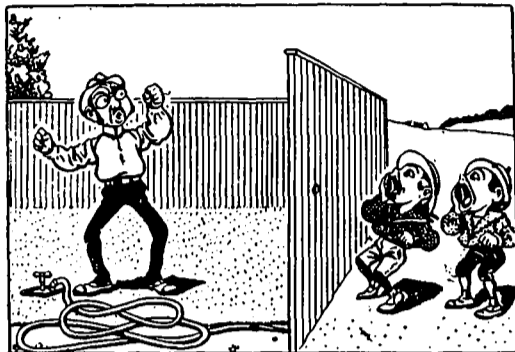
Sur une splendide estrade, drapée de peluche et ornée de plantes tropicales, le jury se réunissait.

Après un grand morceau exécuté par l'Harmonie des Abattoirs de Pigtown, le président du jury se leva et proclama le nom des heureux lauréats.

On commença par la peinture. A part quelques coups de revolver échangés entre une *mention honorable* et une *médaillon d'argent*, la proclamation des lauréats peintres se passa assez tranquillement. Puis le président annonça :

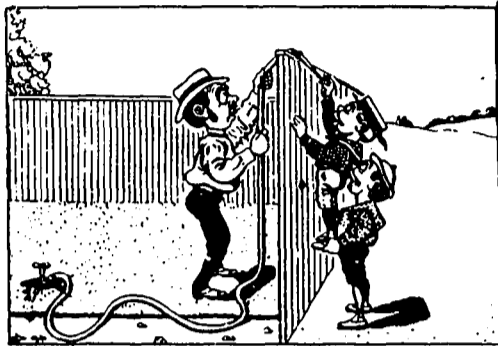
—Sculpture, grand diplôme d'honneur décerné à Mathias Moonman, auteur de...

UNE BONNE, BONNE FARCE — (Suite et fin)



V

LE LENDEMAIN. *Bilou et Pitouche (en chœur).*— Vieux singe !... Vieille andouille !... Vieux concombre !... Ah... ah... oh... oh...



VI

Le monsieur (de plus en plus furieux).—Les satanés enfants ! Toujours eux ! Allons, encore une dose et je crois qu'ils en auront assez, cette fois ?...

Auteur de quoi ? Je ne saurais vous dire, car, à ce moment précis, il se produisit un vif désordre parmi les gentlemen qui garnissaient l'estrade et ceux qui l'entouraient.

Cent milliards de démons se seraient acharnés à déchirer cent milliards d'aune de toile forte que le tapage n'eût pas été plus infernal, pendant que des projectiles meurtriers semaient la mort et l'effroi parmi le jury et le public.

L'estrade ne fut bientôt qu'un amas confus de draperies rouges, d'arbustes verts et de jurés de toutes couleurs.

Là-bas, dans le fond, Blagsmith tournait sa manivelle avec autant de quiétude que s'il eût joué le *Yankee Doodle* sur un orgue de Barbarie.

Quand les gargousses étaient brûlées, il en tirait d'autres du socle de son groupe et continuait tranquillement l'œuvre de destruction.

Comme tout prend une fin, même les meilleures plaisanteries, les provisions s'épuisèrent. Dois-je ajouter que le public n'avait pas attendu plus longtemps pour désertier le vaste hall ? Sortis de la poussière, les marbres et les plâtres retournaient en poussière. Seuls les bronzes s'en tiraient avec quelques renforcements négligeables.

C'était fini.

Blagsmith endossait sa jaquette, radieux comme un monsieur qui n'a pas perdu sa journée, quand, à sa grande stupeur, il vit s'avancer vers lui, qui ? son concurrent Merrycalf.

Merrycalf, souriant, affable, lui tendit la main.

—Hurrah ! *my dear*. Vous êtes un homme de parole... et d'action.

—Vous n'aviez donc pas averti le jury ?

—Jamais de la vie, par exemple. Bien plus drôle comme ça.

—Et vous, où étiez-vous, pendant mes salves ?

—Dans mon cochon, parbleu ? Vous pensez bien que je n'ai pas fait un cochon trente-six fois nature en bronze massif. J'y a fait ménager une logette très confortable, et je vous prie de croire que je ne m'y embêtai pas, tout à l'heure, pendant votre petite séance d'artillerie.

—Ce qui prouve que, comme disent les Français, dans le cochon tout est bon, même l'intérieur.

—Surtout quand il est creux.

Enchantés de cette excellente plaisanterie, Blagsmith et Merrycalf allèrent déjeuner avec un appétit qui frisait la voracité.

ALP. ALLATS.

PAS POSSIBLE

Lui.—Dépêches-toi donc un peu de t'habiller, je crains que nous n'arrivions en retard.

Elle.—Non, cher ami, il y a deux heures et demie que je me dépêche. Je ne puis aller plus vite.

IL FAUT SAVOIR SE SERVIR DE TOUT

La serrante (à la dame de la porte voisine).—Pardou, madame, ma maîtresse v us envoie ses compliments et vous prie de laisser votre fille chanter et jouer du piano, cet après midi.

La voisine.—Mais certainement. Je suis charmée que votre maîtresse aime cela.

La serrante.—Ce n'est pas qu'elle aime cela, madame, mais elle attend la visite du propriétaire et ça va être un prétexte pour demander une diminution de loyer.

LE CONTRAIRE

Boulean.—Taupin est parti il y a un an à la recherche d'une femme.

Boulean.—En a-t-il, enfin, trouvé une ?

Boulean.—Non, pas précisément ; c'en est une qui l'a attrappé.

PAS POSSIBLE

Un homme avait été accusé d'avoir volé une paire de pantalons. Il y avait plusieurs témoins ; cependant la preuve n'ayant pas été jugée suffisante, le prisonnier fut acquitté. On lui dit qu'il pouvait partir, mais il n'en fit rien. Son avocat lui dit lui-même mais, cependant, il ne bougea pas. Il n'y avait pas d'autres causes

et la cour était presque vide quand l'avocat, justement intrigué, lui demanda avec un peu d'impatience pourquoi il ne sortait pas. Alors l'accusé innocent lui murmura à l'oreille :

—Le fait est, monsieur, que je n'aimerais pas à sortir pendant que les témoins sont encore là.

—Et pourquoi ?

—Parce que, monsieur, je porte justement les pantalons que j'ai volés.

SON CONSEIL

Le jeune auteur (au civil écrivain).—Que conseilleriez vous à un homme dont les idées sont en avant de son siècle ?

Le civil écrivain.—Je lui recommanderais de s'asseoir et d'attendre que son siècle le joigne.

EXPLIQUONS - NOUS

Le client.—N'est-ce pas trop cher, cinq piastres pour ceci ?

Le marchand.—Le prix est de deux piastres, monsieur. L'autre carte est pour le cas où vous achèteriez l'article pour faire un cadeau.

IL S'EST FAIT TRICHER

Le père.—Regarde, Tommy. Que penses-tu de ce nouveau bébé que le docteur vient justement d'apporter ?

Tommy.—Mais il n'a pas de cheveux ! Oh ! et il n'a pas de dents ! Tu t'es fait tricher, papa, il t'en a apporté un vieux.

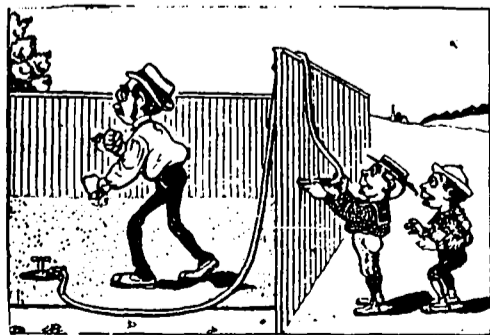
RECONNAISSANCE DE MALADES

Le patient (dans sa grande reconnaissance, saisissant les mains du médecin).—Docteur, je n'oublierai jamais que je vous dois la vie.

Le médecin.—Vous exagérez, vous me devez seulement quinze visites : et c'est ce point surtout que vous ne manquerez pas de vous rappeler, je l'espère.

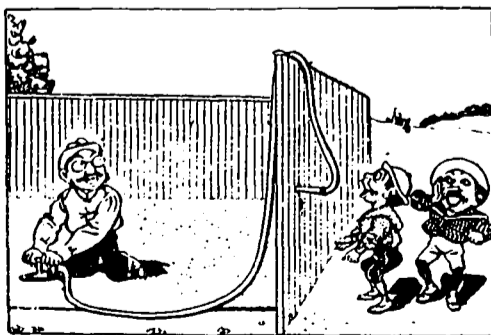
Le patient (effrayé).—Quinze visites ! je suis ruiné.

Tous les hommes descendent le courant du même fleuve, de sa source à son embouchure, bordés des mêmes rives, semés des mêmes écueils et aboutissent au même port.—A. VALTOUR.



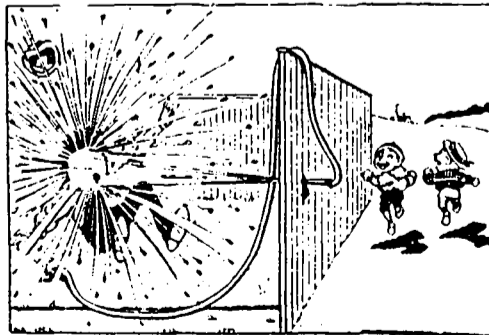
VII

...Je vais même la doubler ; pour ce que ça me coûte.



VIII

Bilou et Pitouche (en chœur).—Vieux singe !... Vieille andouille !... Vieux concombre !... Ah... ah... Le monsieur (qui se prépare à ouvrir son robinet).—Attendez un peu, tas de vermine...



IX

Pfneut... psutt... ehhh... Bilou et Pitouche (en chœur, tout en courant comme des cerfs).—Au revoir, vieux singe... Vieille andouille... vieux... (le reste se perd dans l'éloignement.)

Si vous toussiez prenez le - - - BAUME RHUMAL

# Les Vainqueurs du Concours de Bébés



1<sup>ère</sup> Prime, \$50. — No 212.  
E. RAOUL HÉBERT, 629 Clay Street,  
Manchester, N.-Y.



2<sup>ème</sup> Prime "ex æquo", \$25. — No 23.  
GEORGES DEWEY BARABY, 105 Flint Street,  
Fall-River, Mass.



2<sup>ème</sup> Prime, \$25. — No 19.  
L. ALPHONSE BOISSEAU, 969 Rue DeMontigny,  
Montréal.

Le dépouillement des bulletins de vote pour le concours de bébés a été opéré dans nos bureaux, le 8 juillet, à 3 heures.

MM. Laprés, J. A. Dumas et W. Grenier, ce dernier en remplacement de M. de Kervyn empêché, agissaient comme commissaires.

Le public, invité à assister aux opérations du dépouillement, a suivi avec intérêt le travail considérablement nécessaire par le classement des bulletins.

Quand nous dirons que 14,477 bulletins de vote ont été comptés et vérifiés, l'on verra que le travail accompli par les commissaires était loin de constituer une sinécure. Il résulte du dépouillement que la 1<sup>ère</sup> prime se trouve attribuée au bébé enregistré sous le No 212, lequel a réuni 1029 suffrages.

La 2<sup>ème</sup> prime au No 19, avec 652 suffrages.

La 3<sup>ème</sup> prime au No 53, avec 644 suffrages.

La 4<sup>ème</sup> prime au No 37, avec 513 suffrages.

Par suite d'un oubli commis au département des douanes, un paquet contenant 841 bulletins de vote et parvenu le 7 à Montréal, ne nous a été délivré que le 10. Comme cet incident regrettable priverait iniquement le bébé No 23, auquel étaient attribués ces bulletins, de la 2<sup>e</sup> prime à laquelle il avait droit, nous ajoutons une prime supplémentaire égale à celle affectée au 2<sup>e</sup> prix, soit \$25 et classons le No 23 *ex æquo* avec le No 19 déjà primé.

Cette décision, approuvée par MM. les commissaires Laprés, J. A. Dumas et W. Grenier, nous permet de rendre justice au No 23 tout en ne désappointant pas le No 19, nous seuls supportant les conséquences d'un retard qui n'est aucunement de notre fait.

En outre, nous avons décidé de donner, à chacun des bébés ayant obtenu 400 votes au moins, une prime supplémentaire consistant en un abonnement de une année au SAMEDI. Ce sont les Nos 175, 63, 27 et 211, ayant respectivement obtenu 567, 473, 414 et 408 suffrages, qui seront les bénéficiaires de ces primes.

Tous nos remerciements à nos lecteurs et à nos lectrices pour l'empressement qu'ils ont mis, en cette circonstance, à répondre à notre appel.

Ils nous ont permis de réunir une intéressante collection de jolis enfants que nous regrettons bien vivement de ne pouvoir tous primer.

LA DIRECTIOX.

Le fil de la vie se relâcherait s'il n'était mouillé de quelques larmes. — CHARLES JOLIET.



3<sup>ème</sup> Prime, \$15. — No 53  
ALBERT LALONDE, 6 Race Street  
Lowell, Mass.



4<sup>ème</sup> Prime, \$10. — No 37.  
ALICE DAGENAIS, 2132 Rue Notre-Dame,  
Montréal.

## Bébés Primés

1<sup>ère</sup> Prime, \$50. — No 212 : E. RAOUL HÉBERT, 629 Clay Street, Manchester, N.-Y.

2<sup>ème</sup> Prime "ex æquo", \$25. — No 23 : GEORGES DEWEY BARABY, 105 Flint Street, Fall-River, Mass.

2<sup>ème</sup> Prime, \$25. — No 19 : L. ALPHONSE BOISSEAU, 969 rue DeMontigny, Montréal.

3<sup>ème</sup> Prime, \$15. — No 53 : ALBERT LALONDE, 6 Race St., Lowell, Mass.

4<sup>ème</sup> Prime, \$10. — No 37 : ALICE DAGENAIS, 2132 Rue Notre-Dame, Montréal.

## PRIMES SUPPLÉMENTAIRES

1<sup>ère</sup> Prime, Un abonnement de un an au "Samedi".  
— No 175 : G. CÉLAS BERLINGUET, 392 Rue St-Joseph, St-Roch de Québec.

2<sup>ème</sup> Prime, Un abonnement de un an au "Samedi".  
— No 63 : ERNEST PICHÉ, 502 Rue Amherst, Montréal.

3<sup>ème</sup> Prime, Un abonnement de un an au "Samedi".  
— No 27 : M. R. ALMA GOULET, 232 Brightman St., Fall-River, Mass.

4<sup>ème</sup> Prime, Un abonnement de un an au "Samedi".  
— No 211 : ALICE LABELLE, 43 Rue Saint-Joseph, Ottawa, Ont.

## AUX PARENTS DES BÉBÉS PRIMÉS

Les parents des bébés ci-dessus désignés sont priés de nous faire parvenir de suite, pour références, la pièce indiquée aux "Conditions du Concours", publiées dans le No 41 du SAMEDI et dont nous reproduisons ci-dessous la teneur :

La justification d'identité consiste en un acte de baptême de l'enfant certifié par deux témoins et visé par un juge de paix. Sur le vu de cette justification nous remettrons au titulaire, pour les primes en argent, un chèque, sur la banque d'Hochelega, de la valeur de cette prime. Pour chacune des quatre primes supplémentaires : Un abonnement de une année au journal le SAMEDI.

## ACCORD PARFAIT

Elle. — Il me paraît presque impossible que vous m'aimiez !

Lui. — C'est précisément ce que ma dit m'a mère. Comme vous allez vous entendre ensemble, si vos goûts s'accordent si bien.

## AU PAYS DES MINES D'OR

Nous sommes bien en retard pour publier le compte rendu du très intéressant volume : *Voyage au pays des Mines d'Or*, que nous adresse Mr R. Auzias-Turenne, mais l'importance tout exceptionnelle de cet ouvrage nous avait fait penser qu'il y avait autre chose à faire qu'une sèche et aride analyse et que l'auteur de *Cow-Boy* méritait plus et mieux qu'une aride note bibliographique.

Le *Voyage au pays des Mines d'Or*, richement édité chez Calman Levy, de Paris, contient, outre deux cartes fort bien faites des régions aurifères du Klondyke, 40 illustrations reproduisant les scènes et les paysages les plus intéressants de ce curieux pays encore si peu connu, et que le lecteur pourra visiter sans fatigue, dans tous ses détails, en suivant la si vivante description qu'en a fait Mr Auzias-Turenne.

L'auteur l'a parcouru pas à pas, consciencieusement, avec tout le soin que comportaient une exploration d'affaire et, par les notes nombreuses retraçant, jour par jour et même heure par heure, tous les détails de l'expédition, notes accumulées dans les 320 pages de ce consciencieux travail, il en a fait le guide le plus parfait qui puisse être consulté, non-seulement par tous ceux qui ont l'intention de diriger leurs pas vers le nouvel Eldorado, mais encore par tous ceux y ayant des intérêts ou seulement curieux de s'instruire sur toutes les particularités de ces extraordinaires régions, hier encore inconnues.

L'auteur ne s'attarde pas, dans son substantiel volume, à l'histoire des pays de l'or et, après deux brefs chapitres consacrés aux placers de l'Alaska et à la découverte du Klondyke, il entre de plein pied dans le récit qu'il maintient à une allure endiablée, tel il convient du reste à un ancien coureur des prairies, jusqu'au dernier feuillet de l'ouvrage.

Ce sont d'abord les six routes conduisant au pays de l'or :

Celle des touristes, de San-Francisco à Saint-Michael ;

Des pêcheurs, par les rivières Arthabaska, Mackenzie et Porcupine ;

Des chasseurs et des flâneurs, par Edmonton, Fort St. John, Peace River, Dease, Frances, Pelly, Yukon ;

Celle qualifiée par l'auteur de "route de l'avenir", par Vancouver, Wrangel, Télégraph Creek, Lac Teslin et Dawson City, par le Hootalingua, le Lewos et le Yukon ;

La route des mineurs, par Dyea ou Skagway, celle que prennent, dit l'auteur, "quatre-vingt-dix pour cent des chercheurs d'or, les simples qui préfèrent le connu à l'inconnu", et, enfin, la route de Dalton, "Dalton trail", laquelle permet, en 20 à 25 jours, de gagner Dawson par Dyea ou plutôt, Pyramide Harbor.

Les déboursés ! Voilà un chapitre important dans lequel l'auteur aborde les plus petits détails, ne laissant rien à l'inconnu et ne fardant pas la vérité à celui dont les rêves sont hantés par les mirifiques pépites du Bonanza ou de l'Eldorado.

L'analyse des lois minières du District provisoire du Yukon, avec graphiques et croquis, élucide cette si importante question ainsi que celle, non moins importante, sur les précautions à prendre pour assurer le

facile passage en douane des marchandises et provisions emportées.

De Vancouver à Skagway, les bagages étant dûment achetés et toutes les formalités nécessaires accomplies, Mr Auzias-Turenne va, sans désemparer, conduire le voyageur par tous les chemins connus et même inconnus.

Voici les terribles passes White et du Chilkoot que l'auteur a consciencieusement traversées toutes les deux "pour se rendre compte", méprisant les fatigues quasi-surhumaines accompagnant cette gymnastique échevelée afin de renseigner ses lecteurs.

Le lac Bennett, la rivière du Caribou, les lacs Tagish et Marsh, les rapides du White-Horse et le lac Laberge sont successivement passés en revue.

Voici le voyage accidenté de la rivière des Quarante-huit kilomètres, à l'Indian River, pour arriver enfin aux fameux placers du Klondyke, aux gisements du Bonanza et de l'Eldorado, les placers du Hunkor, du Bear et de l'Indian River.

Un chapitre est consacré à la chasse, telle qu'elle se pratique au Yukon, du mouflon et du terrible grizzly.

Le territoire du Yukon, la Sibirie d'Amérique, sont les titres des XVI et XVII<sup>e</sup> chapitres où il est traité des mœurs si curieuses des mineurs dans ce fantastique coin du monde. Pensez si la veine endiablée de l'auteur de *Cow-Boy* a su trouver le chemin du rire devant ces grands diables loqueteux, hirsutes, dépenaillés comme des mendiants de Calcutta, mais aux poches bourrées de pépites ou de poudre d'or, redevenus en fants par l'isolement et la privation de tout plaisir et garnissant les "bars", les théâtres, les bals, les maisons de jeu de Dawson et de Skagway.

Il ressort de ces récits humoristiques et finement notés que ces "lieux d'amusement" n'ont absolument rien à envier, au point de vue du pittoresque, à ceux autrefois décrits de la célèbre "Frisco", alors qu'elle n'existait qu'à l'état rudimentaire de Ville de Toile.

Nous engageons bien vivement nos lecteurs à se procurer le *Voyage au Pays des Mines d'Or*, qui, à lui seul, équivaut à un voyage au Klondyke avec la fatigue et la dépense en moins.

L. P.

H. A DU LE REGRETTER

Elle. — M'aimeras-tu autant quand je serai morte ?  
Lui (distrait). — Plus, ma chérie, beaucoup plus.

ADIEUX TOUCHANTS

Mr Bouchenoir (après une petite querelle). — Alors, je m'en vais et pour toujours, toujours.

Mlle Finesse (avec un remarquable sang-froid). — Parfaitement ! Mais ne revenez pas demain soir, car je serai sortie.

CE QUELLE AURAIT AIMÉ

Marquise (au nouveau mari de sa mère qui est très sympathique aux enfants). — Oh, j'aurais voulu que vous fussiez ici quand notre autre papa était vivant. Vous auriez été beaucoup aimés tous les deux.

PENSÉES

Le repentir est une seconde innocence.

Les sciences ne sont que les titres pompeux de l'ignorance humaine.

### PRIMES SUPPLÉMENTAIRES AU CONCOURS DE BÉBÉS

Un abonnement de un an au "Samedi" clacann



No 175 : G. CHAS BERLINGUET,  
392 Rue St-Joseph, St-Roch de Québec.



No 63 : ERNEST PICHÉ,  
502 Rue Amherst, Montréal.

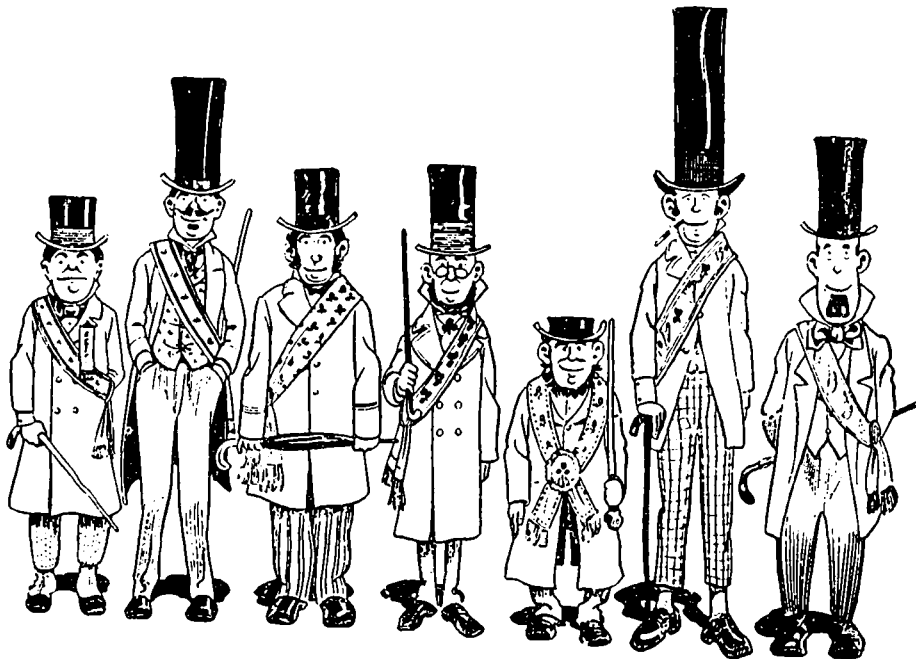


No 27 : M. R. ALMA GOULET,  
232 Brightman St., Fall-River, Mass.



No 211 : ALICE LABELLE,  
43 Rue St-Joseph, Ottawa, Ont.

## SOUVENIR DE LA SAINT-PATRICE



L'aspect que présentaient les officiers de la Société un quart d'heure avant le départ de la procession.

## IRIS BLEUS D'ILION

Des petits iris bleus sèment leurs fleurs très pâles  
Dans la Troade antique où paissent les cavales ;  
Sur le rivage où fut la cité de Paris,  
L'air est tout pénétré du parfum des iris.

O femmes qui filez toujours la blanche laine,  
Pères qui conduisez vos troupeaux dans la plaine,  
N'est-ce pas que le soir est doux près d'Ilion ?  
N'est-ce pas qu'on entend courir dans le gazon  
Comme un frémissement, et que, quand la mer chante  
Au paisible reflet de la lune dormante,  
S'élève un chant plaintif des vierges de judis,  
Qui pleurent les amours d'Hélène et de Paris ?

La brume qui se traîne au-dessus des prairies  
Ressemble aux voiles blanches des longues théories.

Mais quand le vent du Nord, parmi les oliviers  
Hurle, c'est comme un bruit étrange de cimiers,  
De sabres adattus sur l'airain des ennemis,  
Des galops de chevaux lancés à toutes brides ;  
C'est un grand tourbillon de guerriers et de chars ;  
Hector combat toujours au pied de ses remparts.

O femmes qui filez toujours la blanche laine,  
Cueillez des iris bleus en souvenir d'Hélène.

GEORGES BATTANCIOS.

## FATALE AUGMENTATION

Il est question d'augmenter le salaire de MM. les députés. (Le premier projet présenté a été repoussé, mais on y reviendra !...)  
Mesure excellente, mais dont les conséquences peuvent être dangereuses.  
Écoutez plutôt :

MADAME. — Mon ami, j'ai quelque chose à te demander...

M. LE DÉPUTÉ. — Si c'est un bureau de tabac, j'ai donné le dernier hier soir.

MADAME. — Non, c'est une autre chose... Puisque tu demandes l'augmentation de l'indemnité parlementaire, tu ne trouveras pas mauvais que je prenne les devants pour réclamer de toi une petite augmentation particulière... C'est vrai, je ne suis pas habillée, je suis fagotée. Je te préviens donc que je vais, dès aujourd'hui, renouveler ma garde-robe...

M. LE DÉPUTÉ. — Tu t'y prends peut-être bien tôt... En tout cas, ne t'emballe pas... (Le domestique partit, pendant que madame sort, légère et joyeuse.)

LE DOMESTIQUE. — Monsieur le député, c'est un électeur de monsieur le député qui demande à parler à monsieur le député.

M. LE DÉPUTÉ. — C'est bien, faites entrer...

LE DOMESTIQUE. — Je profiterai de l'occasion pour demander à monsieur le député une petite augmentation... Comme j'ai entendu dire que monsieur le député allait gagner quarante francs par jour, au lieu de vingt-cinq...

M. LE DÉPUTÉ. — C'est bon, c'est bon... Faites toujours entrer... (Le domestique introduit l'électeur.)

L'ÉLECTEUR. — Monsieur le député, je viens vous faire toutes mes compliments...

M. LE DÉPUTÉ. — Je les accepte toujours... Mais puis-je savoir ?

L'ÉLECTEUR. — C'est rapport à l'augmentation de votre traitement...

M. LE DÉPUTÉ. — Oh !... un simple projet...

L'ÉLECTEUR. — Je le considère comme réalisé... Et ce n'est que juste... Vingt-cinq francs, c'est une misère !... Pour un homme comme vous, monsieur le député, qui est obligé d'avoir tout le temps la main à la poche. A propos, nous avons eu deux vaches malades cet hiver...

M. LE DÉPUTÉ. — Pauvres bêtes... J'espère qu'elles vont mieux...

L'ÉLECTEUR. — Pas mal, et vous, monsieur le député ? Mais il ne s'agit pas de moi seul... Je suis chargé de vous apporter les félicitations de tous ceux de vos électeurs qui ont besoin de quelque chose... J'ai sur moi la liste des noms... Voulez-vous que je vous la lise ?...

M. LE DÉPUTÉ. — Oh !... rien ne presse...

LE DOMESTIQUE, (entrant). — Une lettre pour monsieur le député... (Il lui remet une enveloppe très parfumée et de couleur tendre.)

M. LE DÉPUTÉ, (lisant la lettre). — Allons, bon, encore une demande d'augmentation... Je crois que j'aurais mieux fait de proposer de réduire notre indemnité à dix francs par jour... J'y aurais gagné X...

## PAS DE CHANCE

Bouveau. — Comment ça va ? Avez-vous encore la grippe ?

Rouveau. — Non.

Bouveau. — J'en suis fâché pour vous, mon vieux. De quoi diable pouvez-vous parler maintenant quand vous rencontrez les gens ?

## QUESTION INDISCRÈTE

Un certain évêque un jour dînait dans une maison amie, lorsqu'il remarqua avec plaisir que le petit garçon de son hôte prenait beaucoup d'intérêt à lui et le regardait d'une façon persistante. Après le dîner l'évêque s'approchant de l'enfant, lui demanda :

— Eh ! mon petit ami, vous semblez bien vous intéresser à moi ; me trouvez-vous beau ?

— Oui, monsieur répondit le garçon avec un furtif regard à la soutane de l'évêque. Vous êtes beau, seulement (et il hésita). Est-ce que votre maman ne vous laisse pas encore porter des culottes ?

## UNE SEULE BOUCHÉE

Mme Bonceur. — Voulez-vous encore de la crème, mademoiselle Grandbec ?

Mlle Grandbec (hésitant). — Oh ! un tout petit peu, madame Bonceur, seulement une bouchée !

Mme Bonceur. — Brigilte, remplissez de crème l'assiette de mademoiselle Grandbec.

## L'ANGE QU'IL Y A DANS L'HOMME

Le chapelain. — Ah ! je vois que vous avez un compagnon.

Le prisonnier. — Oui, ce rat. Je lui donne à manger chaque jour. Je pense plus à ce rat qu'à aucune autre créature vivante.

Le chapelain. — Ah ! Dans chaque homme il y a encore quelque chose de l'ange, il s'agit seulement de le trouver. Pourquoi avez-vous pris ce rat en affection, mon ami ?

Le prisonnier. — Il a déjà mordu le géolier.

## IL POUVAIT LE REMERCIER

Taupin. — Quel air distingué à ton père ; ses cheveux blancs lui donnent une apparence tout à fait aristocratique.

Musard (garçon dissipé s'il en fut). — Oui, et il peut me remercier pour cela.

## LA PLUS GRANDE NUISANCE

L'institutrice (donnant à sa classe une leçon d'histoire naturelle). — Et maintenant, Henri Lafinessse, pouvez-vous me dire quel est l'animal qui constitue la plus grande nuisance pour l'humanité ?

Henri (qui a quatre petits frères). — Oui, madame : ce sont les bébés.

## SOUVENIR DE LA SAINT-PATRICE — (Suite et fin)



Les mêmes quand un habile metteur en scène eut échangé les couvre-chefs et rectifié l'alignement.



FEUILLETON DU "SAMEDI" 22 JUILLET 1899 (1)

# LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

DEUXIÈME PARTIE

Maurice et Suzanne

XXV — CONFRONTATION

(Suite)



—Oui, baron de Chancel, vous êtes un misérable et un lâche !...

— Elle te dirait que, chaque jour, elle a connu une nouvelle souffrance, une nouvelle torture !

— Elle te dirait que si elle est morte quand elle était encore si jeune et si belle, c'est que, grâce à toi, elle n'avait plus la force, plus le courage de vivre !

— Voilà pour cette martyre !...

— Passons à tes autres victimes... passons à Yvonne... à ma fille !

Et avec force, comme s'il voulait que chaque mot qu'il prononçait fût un coup de poignard pour le baron :

— Oui, ma fille !... ma fille ! poursuivit-il. La fille de cette malheureuse femme que tu torturais avait eu la faiblesse d'aimer...

— Oh ! que tu l'aies chassée de ton toit... que tu l'aies chassée de ta maison quand un jour tu as tout appris... quand un jour tu as su qu'elle n'était pas ton enfant... oui, cela peut s'expliquer, cela peut se comprendre.

— Mais ce qui ne se comprend pas, misérable, mais ce qui ne s'excuse pas, c'est la haine féroce avec laquelle tu t'es acharnée sur elle, sur elle pourtant innocente !

— Oh ! je ne sais pas si elle oubliera... je ne sais pas si elle te pardonnera... mais ce que je sais bien, c'est que si, tout à l'heure, je n'ai pas le plaisir de te tuer...

Tous venaient de tressaillir, et le baron de Chancel lui-même semblait être devenu plus pâle.

— Comme je te tuerai, si tu n'es pas le dernier des lâches !... ce que je sais bien, c'est que, moi, je n'oublierai jamais !... c'est que moi, je ne pardonnerai jamais !...

— Non, jamais je n'oublierai le château de Morgoff !

— Non, jamais je n'oublierai l'atroce supplice que tu lui as fait subir... l'épouvantable agonie que tu lui as fait endurer !

— Non, jamais je n'oublierai les larmes que tu lui as fait verser... les désespoirs dans lesquels tu l'as plongée !

— Non, jamais je n'oublierai que, pour te venger de moi, c'est elle que tu as frappée... c'est elle que tu as torturé !

— Non, jamais je n'oublierai que pour me séparer d'elle... que pour me ravir l'immense joie que j'avais eue de la retrouver... que pour me voler l'immense bonheur de pouvoir vivre mes derniers jours avec elle, tu l'as enterrée toute vivante dans cette tombe !...

Puis se retournant vivement et saisissant par le bras le petit Maurice ;

— Approche-toi !... Viens, dit-il.

Et le montrant au baron, tandis que dans sa voix grondait de seconde en seconde une colère plus grande, plus violente :

— Et cet enfant, le reconnais-tu ? lui cria-t-il. C'est le fils d'Yvonne !... C'est mon fils !

— Demande-lui aussi tout ce qu'il te doit de chagrins... tout ce qu'il te doit de douleurs !...

— Grâce à toi, il a connu des heures si terribles qu'il n'en pourra jamais perdre le souvenir !...

— Grâce à toi, j'ai passé des nuits à épier son souffle... des nuits pendant lesquelles, à chaque minute, je songeais qu'il allait mourir !

— Une de tes victimes aussi, bandit !... une de tes victimes comme cette pauvre enfant... comme cette pauvre petite Suzanne dont ton crime horrible, dont ton crime infâme a failli tuer la mère !...

— Oui, tu as failli tuer cette malheureuse femme en lui enlevant son enfant... en te faisant le complice de cet infâme, de ce monstrueux comte de Guérande qui aura aussi, un jour ou l'autre, des comptes à me rendre... le complice de ce lâche qui ne m'échappera pas toujours, et que j'aurai peut-être bien la joie de tuer aussi avant que tu ne lui sacrifies ta fille... avant que tu ne lui sacrifies Adrienne !...

Puis s'interrompant brusquement :

— Mais c'en est assez, n'est-ce pas ? ajouta-t-il. Je t'ai rappelé tes infamies... l'heure est venue de te les faire expier !...

Et comme à ces mots, prononcés avec un calme effrayant, le baron de Chancel n'avait pu s'empêcher de tressaillir.

— Oh ! rassure-toi ! reprit vivement le père d'Yvonne avec un accent et un sourire pleins de mépris. Le comte de Belleruche n'assassine pas, et je n'entends pas te tuer sans que tu te défendes.

— Mais M. le comte de Chaverny voudra bien nous prêter des armes... et ces messieurs, — ajouta-t-il en montrant le marquis de Prades et le comte de Rouvière, nous serviront de témoins. — Eh bien ?

Et tandis qu'un nouveau silence se faisait et que, les bras croisés et redressant encore sa haute taille, le comte de Belleruche, le regard de plus en plus menaçant, attendait la réponse du baron de Chancel, André de Chaverny venait de faire lentement quelques pas vers le fond de la chambre où, entre deux portraits de famille, étincelait une magnifique panoplie.

Il en décrocha deux épées, puis, sans dire un mot, il vint les jeter sur la table.

D'un bond, M. de Belleruche se saisit de l'une d'elles, montrant l'autre au baron :

— Eh bien, fit-il, j'attends encore que tu parles !... J'attends encore que tu répondes !... Te décideras-tu, lâche, ou faudra-t-il que je te crache au visage !...

Et comme c'était toujours le même silence :

— Soit !... Oh ! j'ai de la patience ! ajouta le père d'Yvonne avec un petit rire aussi terrible qu'un souflet. Mais aussi vrai que je m'appelle le comte de Belleruche... et aussi vrai que tu es le plus infâme des gredins, tu te battras, je te le jure !

— Car, vois, il y a trop longtemps que je te cherchais... trop longtemps que j'attendais ce moment-là... trop longtemps que j'attendais de pouvoir enfin te payer la dette que je te dois... de pouvoir enfin te punir et me venger !...

— Et maintenant que ce moment est enfin venu... et maintenant que cette heure a enfin sonné... et maintenant que nous sommes enfin en face l'un de l'autre... maintenant que je te tiens, je te laisserais partir ainsi... je te laisserais m'échapper ainsi !

— Allons donc !

— Je ne suis pas encore assez fou, assez stupide !...

— Prends donc cette épée et suis-moi !... Oui, suis-moi ou prends garde que la colère ne m'aveugle et que je ne te tue comme un chien !...

Et l'œil du comte était si terrible que l'on voyait bien que ce n'était pas là une vaine menace...

Mais à peine venait-il de prononcer ces derniers mots qu'il eut un cri de joie...

D'un bond, le baron de Chancel venait de s'élançer vers la table.

— Enfin ! tu te décides donc ! s'écria M. de Belleruche.

Mais, soudain, il resta tout saisi.

(1) Commencé dans le numéro du 24 décembre 1898.

Car ce n'était point pour se battre... car ce n'était point pour s'emparer de l'autre épée que le baron venait tout à coup de bondir ainsi.

Mais ce qui brillait dans sa main c'était un revolver, le revolver qu'André avait laissé sur sa table à côté des pages écrites pour Yvonne.

Puis, plus prompt que l'éclair, d'un autre bond il venait de courir vers la porte, et là, se retournant et braquant l'arme devant lui :

—Le premier qui bouge... le premier qui s'approche de moi est mort ! cria-t-il.

Le comte frémissait de la tête aux pieds, et peut-être allait-il se ruer quand même sur son ennemi quand de Prades et Maxime brusquement l'arrêtèrent...

Et les mains jointes, toutes tremblantes de peur, Yvonne et Suzanne aussi l'arrêtaient, le suppliaient :

—Père !

—Monsieur le comte !

—Lâche ! misérable ! bandit ! hurlait celui-ci que la colère étouffait, rendait fou.

Et plus livide qu'un mort, les yeux pleins de flammes, il cherchait encore à s'élancer sur le père d'Adrienne.

Debout sur le seuil et la porte toute grande ouverte derrière lui, c'était celui-ci qui maintenant ricanaient.

—Au revoir, comte, dit-il, car je crois que nous nous reverrons !

—Oh ! je l'espère bien, infâme... oui, j'espère bien te retrouver un jour !...

—Et je crois que ta fille, je crois que ton Yvonne aussi me reverra !

—Misérable !... misérable !

—Oui, elle me reverra, je le jure !... Car si tu crois que tout est fini entre elle et moi... que tout est fini entre nous, tu te trompes !

—Ah ! des menaces !... Ah ! tu oses encore faire des menaces ! s'écria M. de Belleruche, que le marquis de Prades et le comte de Rouvière avaient toutes les peines du monde à retenir.

—Eh bien, soit !... Retrouve Yvonne !... Retrouve-toi encore sur son chemin !... Tâche de commettre encore contre elle ou contre moi quelque nouveau crime !

—Je t'attends, bandit !

—Oh ! soyez tranquilles, ricana encore le baron, avec un éclair de haine implacable, de haine féroce dans les yeux, vous n'attendrez pas longtemps !

—Et quant à vous, comte de Chaverny, ajouta-t-il en se retournant brusquement vers André... quant à vous qui voulez faire aujourd'hui le délicat et l'honnête homme, je ne vous oublierez pas non plus !

—Comptez sur moi !

Et il disparut d'un bond, pendant que M. de Belleruche faisait encore un effort inouï, un effort désespéré pour s'arracher à l'étreinte de ceux qui le retenaient.

Un très long et très lourd silence avait succédé à cette scène.

Le baron de Chancel était maintenant déjà bien loin du château de Kernob...

Tombé sur une chaise, le père d'Yvonne semblait écrasé, anéanti, tandis que sa fille, cherchant à l'apaiser, lui parlait tout bas.

—Père, je vous en prie, remettez-vous... recouvrez votre sang-froid, lui disait-elle en lui serrant tendrement les mains, et toute pâle, toute frissonnante encore de la scène terrible qui venait de se passer. Père, ne pensez plus à cet homme... à ce misérable dont nous sommes enfin délivrés...

Mais le comte, se rappelant les menaces du baron, n'avait pu s'empêcher de tressaillir.

—Qui sait ! fit-il la voix sourde. Cet homme est capable de tout, de toutes les trahisures, de toutes les perfidies... Qui sait quel piège il va encore nous tendre !... quelle embûche il va encore nous dresser !...

—Qu'importe ! répondit vivement Yvonne. Est-ce que maintenant je ne vais pas toujours être près de vous... toujours vivre avec vous ?...

—Oui, mon Yvonne !

—Alors, comment pourrais-je encore le craindre ?... comment pourrais-je encore le redouter ?

Mais M. de Belleruche restait toujours profondément pensif, toujours profondément soucieux.

—Qui sait ? répéta-t-il. Car je vois encore son visage... son visage que la haine rendait si hideux !... Car j'entends encore l'accent avec lequel il nous a fait ses menaces !...

—Sois prudente, Yvonne !... sois prudente aussi pour ton enfant, pour ton cher petit Maurice !... Car peut-être suffirait-il d'un moment d'oubli... d'un moment où je ne serais pas près de vous pour que ce misérable, qui va sans doute nous épier et nous guetter, puisse vous frapper encore... me torturer encore...

—Et cette fois, vois-tu, si je devais encore te perdre... si je devais encore trembler pour toi... si je devais encore te savoir entre les mains de ce bandit, je crois que j'en mourrais !

—Père !

—Mais tu as raison, ajouta-t-il vivement en s'apercevant qu'Yvonne venait d'avoir un léger frisson, puisque je suis là pour te protéger... puisque je suis là pour te défendre, pourquoi nous alarmer... pourquoi gêner notre bonheur avec ces vaines inquiétudes ?

Puis se levant lentement :

—Embrasse-moi !... embrasse-moi encore, mon enfant ! dit-il en la serrant avec force contre son cœur. J'ai été si longtemps privé de tes baisers !

Et comme, après une longue étreinte, la jeune femme enfin doucement se dégageait.

—Comme M. de Chaverny te regarde ! reprit-il. Comme il paraît triste !... Et toi-même, ajouta-t-il tout saisi, pourquoi as-tu donc les yeux pleins de larmes ?

—Mon père !

Et Yvonne venait de détourner brusquement la tête, toute confuse, toute rougissante.

Le comte la regarda pendant quelques secondes, regarda aussi André, puis, tout à coup, tressaillit.

—Ah ! fit-il très bas.

Puis, après un silence et la voix très douce :

—Yvonne, ne baisse par ainsi les yeux, dit-il. Yvonne, ne rougis pas ainsi. Mais avoue-moi plutôt ce secret que ton émotion vient de trahir... mais avoue-moi plutôt ce que je viens de deviner...

Et après encore un silence :

—Tu l'aimes ?

—Oui, mon père.

—Et lui ?

—Il m'aime aussi.

—Il te l'a dit ?

—Oui, mon père.

—Et c'est parce que tu le quittes qu'il est si triste ?... Et c'est parce que tu vas t'éloigner de lui que tu pleures ?

—Enfant que tu es !... Enfant que vous êtes !...

—Puisque vous vous aimez, pourquoi vous quitter ?... pourquoi vous séparer ?... pourquoi, au lieu d'un chagrin et d'une souffrance, ne pas faire de cet amour toute la joie et tout le bonheur de votre existence ?

Puis, plus lentement et plus doucement encore, le comte de Belleruche, dont le regard venait de se porter pendant quelques secondes sur André, ajouta :

—Oh ! je comprends bien ce qui le retient de te parler plus franchement et comme il voudrait pouvoir le faire... je comprends bien pourquoi après t'avoir fait l'aveu de son amour... cet aveu qu'à ce moment-là il lui était, sans doute, impossible de te faire, il va maintenant se condamner au silence...

—C'est qu'il y a dans son passé cette défaillance dont il rougit et qui pèse encore sur sa conscience... C'est qu'il y a cette heure d'oubli, cette heure d'égarement qui le remplit de mépris pour lui-même et qui, à ses yeux, le rend indigne de toi... indigne de ton amour...

—Et il se dit :

—Maintenant qu'elle connaît son secret... maintenant qu'elle sait quel lien m'attachait à ce misérable baron de Chancel... maintenant Yvonne m'aime-t-elle encore ?... maintenant Yvonne ne me repousserait-elle pas si j'osais encore lui parler de mon amour ?

—Et c'est parce que cette pensée le torture... parce que cette pensée est un supplice pour lui... parce qu'il croit que, désormais, tout est fini entre vous et qu'il ne te reverra plus, que tu lui vois ce visage si triste et qui de seconde en seconde semble se couvrir d'une pâleur plus grande...

—Mais s'il n'ose plus parler, pourquoi ne parlerais-tu pas pour lui, et pourquoi attendrais-tu un nouvel aveu qu'il n'a plus le courage de te faire ?

—Enfin si tu es bien sûre de ne pas te tromper... bien sûre que tu l'aimes...

—Oh ! oui, mon père !

—Bien sûre aussi que tu ne pourras pas l'oublier...

—Oh ! non, jamais !... jamais !...

—Alors va donc à lui puisqu'il n'ose venir à toi... et sans fausse honte ni fausse pudeur, tends-lui la main et dis-lui...

Mais M. de Belleruche s'interrompit brusquement.

—Mais non, fit-il vivement et très bas, c'est lui qui vient... c'est lui qui, malgré tout, ne peut pas se résigner à te laisser partir ainsi...

—Le voici qui s'approche...

—Mais comme tu te troubles ! ajouta-t-il en s'apercevant que la jeune femme devenait encore plus pâle, plus tremblante. Ah ! oui, tu ne te trompais pas, c'est bien de l'amour, mon enfant :

Puis, sans avoir l'air de se douter de rien, c'est-à-dire sans paraître remarquer le trouble très profond qui s'était aussi emparé d'André, le comte rejoignit le petit Maurice et la petite Suzanne qui, depuis un moment seuls dans un coin, se parlaient tout bas, les mains dans les mains, les yeux pleins de joie et de tendresse.

Lentement André s'était avancé, et quand enfin il s'arrêta en face d'Yvonne, son regard avait une telle expression de chagrin,

une telle expression de tristesse, que celle-ci ne put s'empêcher de tressaillir.

Puis, lui prenant la main et la pressant doucement dans la sienne :

— Yvonne, dit-il avec une émotion qu'il cherchait en vain à surmonter, dans quelques instants vous allez être bien loin d'ici... bien loin de ma demeure...

— Entourée de tous les êtres qui vous sont chers... de tous ceux qui vous aiment et que vous aimez, vous allez désormais vivre aussi heureuse qu'autrefois vous étiez désespérée...

— Peut-être même, avec le temps, oublierez-vous les jours si douloureux que vous avez connus ?

— Peut-être même ce passé si tragique et où vous avez tant souffert ne vous laissera-t-il plus que le souvenir d'un mauvais rêve... qu'un souvenir qui de plus en plus s'éteindra... qui de plus en plus s'effacera...

— Vous oublierez le château de Morgoff et ses sombres murailles...

— Vous oublierez aussi l'infâme Korrigan et l'odieuse Micheline. ces deux bourreaux qui vous ont torturée...

Et comme Yvonne venait de tressaillir :

— Si, vous les oublierez ! reprit-il plus vivement. Si, le bonheur que vous allez connaître vous fera perdre jusqu'au souvenir de ces monstres !...

— Mais, hélas ! vous oublierez aussi Kernoët... et à Kernoët on ne vous oubliera pas... et à Kernoët on ne pourra jamais vous oublier !...

Sa voix venait tout à coup de se briser, puis, faisant un effort :

— Kernoët ! continua-t-il avec un accent plein d'une immense mélancolie. Ah ! qu'il était beau, qu'il était rayonnant, qu'il était splendide, quand vous étiez là !

— Mais combien il va devenir vide, triste et sombre, maintenant que vous n'y serez plus !

— Ma joie, c'était de vous voir... mon bonheur, de vous sentir près de moi... de savoir que vous respiriez le même air que moi...

— Mais c'est en vain maintenant que je vous y chercherai... en vain que je parcourrai les allées où, si souvent, nous nous sommes promenés ensemble... en vain que j'irai rôder vers la petite rivière que vous aimiez tant !

— Nulle part je ne vous retrouverai... Chaque jour même effacera la trace de vos pas, comme dans votre mémoire s'effacera peu à peu mon image...

— Eh bien, Yvonne, si vous aviez pitié de moi... si, malgré ce passé dont je vous ai fait l'aveu, mais que j'ai bien racheté, je vous le jure !... je puis encore rester votre ami, ne vous en allez pas sans me faire une promesse que je vais vous demander... sans exaucer une prière que je vais vous faire !...

— Quelle promesse ? dit-elle de plus en plus émue.

— C'est de ne pas m'oublier !... c'est de vous souvenir aussi quelquefois de celui dont la pensée sera toujours tournée vers vous... c'est enfin de revenir un jour... de revenir quand vous le pourrez à Kernoët, de revenir ici pour m'apporter un peu de courage et mettre un peu de lumière autour de moi !

— Dites, Yvonne, cette prière voulez-vous l'exaucer ?... cette promesse, voulez-vous me la faire ?

— Oh ! je vous jure que vous me rendrez bien heureux et que je vous bénirai !

Mais à peine avait-il pu achever.

Un sanglot venait d'étouffer sa voix et il détournait la tête pour cacher ses larmes.

— André, André, s'écria tout bas Yvonne, qui s'emparant à son tour de sa main la serra avec force, ne pleurez pas... ne vous désespérez pas ainsi, car votre douleur me fait trop de mal !

— Mais écoutez-moi et peut-être cet immense chagrin se changera-t-il en bonheur et en joie...

Il venait brusquement de se retourner et la regardait, tout frémissant.

— Car je n'ai rien oublié de ce qui s'est passé entre nous, reprit-elle, la voix grave et profonde. Car cette faute dont vous m'avez fait l'aveu et que vous avez si noblement rachetée, j'en suis sûre, n'a rien changé au sentiment que j'éprouvais pour vous... Car je suis aujourd'hui pour le comte Chaverny ce que j'étais autrefois pour celui qui n'était encore pour moi qu'un inconnu généreux et bon... Car de même que je vous aimais, je vous aime encore !

— Yvonne !

— Oui, je vous aime et je sens bien que je ne pourrais m'éloigner de vous !...

— Yvonne !

— Oui, je vous aime, et je sens bien que je ne pourrais vivre sans vous !...

— Yvonne !... Yvonne !

— Oh ! oui, malgré tout le bonheur qui m'est enfin rendu, ma vie serait bien triste si nous devions être séparés...

— Et puisque vous aussi, André, vous m'aimez...

— Oh ! si je vous aime ! s'écria-t-il. Oh ! oui, de tout mon cœur, de toute mon âme... comme on n'a jamais aimé !

— Eh bien, André, ne restez pas seul à Kernoët... et suivez-moi chez mon père... chez M. le comte de Belleroche... Oui, quittez pour quelque temps Kernoët et venez vivre avec nous à l'ontenay-Bois...

— Là-bas, mon enfant, mon petit Maurice apprendra à vous apprécier et à vous connaître... Là-bas, je lui dirai quel ami dévoué j'avais trouvé en vous... Puis, bientôt, vous ne rentrerez plus seul ici, mais avec Yvonne devenue comtesse de Chaverny... mais avec Yvonne devenue votre femme !...

— Ma femme !... Vous !... Vous !... Oh ! ai-je bien entendu ?... Ai-je bien compris ? s'écria André le front radieux, resplendissant. Quoi ! vous m'aimez comme je vous aime !

— Oui, André.

— Vous m'aimez et vous consentiriez à partager ma vie et à faire de moi le plus heureux des hommes !

— Voici ma réponse ! dit-elle en lui tendant la main.

Et pendant un long moment ils restèrent les mains unies, se souriant, le cœur débordant d'ivresse.

Mais, soudain, André tressaillit, et son front, tout à l'heure si rayonnant, se couvrit d'un nuage.

— Mais lui ? dit-il vivement, la voix sourde. Mais M. de Belleroche ?

— Mon père ?

— Oui, lui, ne me repoussera-t-il pas ?... Oui, lui qui vous adore ne me trouvera-t-il pas indigne de vous ?... Oui, lui ne se révoltera-t-il pas à la pensée de donner sa fille à un homme qui a pu commettre un jour ce que vous appelez une faute, mais ce que tout le monde appelle un crime ?

— Ah ! j'ai bien peur que, loin d'être aussi indulgent que vous, il ne m'accueille, au contraire, que par le mépris et le dédain !... J'ai bien peur qu'il n'anéantisse d'un seul mot tout mes rêves, qu'il ne détruise d'un seul mot tout mes espoirs !... J'ai bien peur, enfin, que lorsque tout tremblant et tout plein de cette appréhension dont je pâlis, d'avance, j'irai lui dire, " Monsieur le comte, j'aime Yvonne de toutes les forces de mon être et mon plus grand bonheur serait de lui consacrer toute ma vie, " il ne me réponde...

— Je vous la donne ! dit derrière lui une voix.

Et comme André venait de se retourner vivement, tout surpris, tout saisi :

— Monsieur de Belleroche ! s'écria-t-il.

C'était, en effet, le comte qui, depuis quelques secondes, s'était rapproché d'eux sans qu'ils l'eussent aperçu, qui se trouvait là, le visage souriant, la main largement tendue.

Et André, qui venait de laisser tomber sa main dans celle du père d'Yvonne, n'était pas encore remis de l'émotion que sa présence si soudaine lui avait causée, quand celui-ci reprit :

— Oui, monsieur de Chaverny, voilà ce que je vous répondrais... et voilà ce que, dès aujourd'hui, je vous répons !

— Monsieur le comte !

— Car si vous ne me connaissez pas... car, si dans ce pays perdu où vous viviez, mon nom n'était pas parvenu jusqu'à vous, moi, en revanche, je vous connais... et je sais ce que vous valez... je sais ce que vous êtes !

— Vous, monsieur le comte !

— Oui, moi !... Oh ! mais, entendons-nous !... Je ne vous connais que depuis peu de temps... que depuis quelques jours seulement.

— Depuis quelques jours ?

— Depuis que, n'ayant plus retrouvé Yvonne au château de Morgoff, je me suis mis à la chercher partout et que le hasard m'a amené dans ces parages... dans les environs de Kernoët...

— Ah ! vous pouvez être fier de vous, monsieur de Chaverny, fier de la tâche que vous vous étiez imposée, car je ne crois pas que jamais personne ait vécu entouré de plus de respect, de plus de reconnaissance et de sympathie que vous...

— Monsieur le comte !

— Demandez au marquis !... demandez à M. de Prades ! partout où nous entrons... dans chaque maison où nous recevions pour quelques instants l'hospitalité, c'était toujours votre nom... le nom du comte de Chaverny, qui revenait sur toutes les lèvres...

— Oui, fit doucement André avec un sourire attendri, ces braves gens m'aiment un peu...

— Ils vous adorent ! dit avec feu M. de Belleroche. Tous se feraient tuer pour vous !... car, pour tous, vous avez été une providence... Car tous ont trouvé en vous un ami, un bienfaiteur, un sauveur !...

— Aussi, comment aurais-je pu supposer que c'était ici que je pourrais retrouver Yvonne ?

— Comment aurais-je pu me douter que c'était le château de Kernoët qui remplaçait pour elle le château de Morgoff ?

— Comment aurais-je pu croire une seule seconde que le comte de Chaverny pouvait être le complice du baron de Chancel ?

André venait de tressaillir, horriblement pâle.

— Oui, vous avez eu cette faiblesse, reprit, la voix plus grave, M. de Belleroche. Oui, pendant un moment, par crainte de représailles, vous vous êtes fait l'instrument aveugle, l'instrument docile de cet infâme baron...

— Mais vous en avez tant souffert... mais vous avez eu une telle honte de cette mauvaise action... mais vous vous êtes si énergiquement ressaisi, et si résolument et si bravement sacrifié pour sauver Yvonne, que cette défaillance-là, je veux l'oublier aussi... l'oublier... comme l'autre....

— Et voilà pourquoi je vous dis : Vous pouvez relever la tête et porter haut le front, comte de Chaverny, car vous avez reconquis votre honneur... car vous pouvez rester face à face avec votre conscience....

— Et voilà pourquoi je vous dis... pourquoi je suis heureux de vous dire : Épousez Yvonne que vous aimez et qui vous aime... et puisque j'ai retrouvé en elle une fille adorée, que je puisse trouver un jour en vous un fils qui m'aimera aussi peut-être....

— Oh ! comte, je vous aime déjà !

— Un fils qui sera avec elle la consolation et la joie de ma vieillesse....

— Comte !

— Dans mes bras, André !... Dans mes bras, mon fils !

Et, éperdu de bonheur, André se jeta dans les bras que lui ouvrait le père d'Yvonne.

Et ils venaient de s'arracher enfin à cette longue et énergique étreinte, quand M. de Belleruche, dont les mains serraient encore les mains d'André, attacha de nouveau sur celui-ci le même regard profond et curieux, le même regard étrange, dont le maître de Kernocët avait été si vivement frappé, si vivement intrigué quelques instants avant la scène qui avait eu lieu avec le baron de Chancel.

— C'est singulier ! fit-il très lentement et en dévisageant de plus en plus André. Je suis bien sûr, bien certain que je ne vous avais jamais vu, jamais rencontré avant d'avoir mis les pieds au château de Kernocët....

— Et cependant plus j'y pense, plus il me semble que le nom que vous portez... que ce nom de Chaverny qui, d'abord m'avait laissé indifférent, éveille en moi je ne sais quel écho lointain... plus il me semble aussi, quand je vous regarde, qu'un souvenir depuis longtemps oublié renait en moi....

— Dites, n'est-ce pas vraiment, très singulier et très étrange ?

— Car en effet, que pourrait-il y avoir de commun dans le passé entre un homme de votre âge et un homme du mien ?

Puis, plus bas et se parlant à lui-même :

— Chaverny !... Chaverny ! murmura-t-il. Oh ! c'est curieux, mais de plus en plus, à mesure que je le prononce, j'arrive à avoir la conviction qu'avant de venir à Kernocët j'avais déjà entendu ce nom-là. Mais par qui ?... Mais où donc ?... Chaverny !... Chaverny !....

— Dans l'Yonne, peut-être ? fit vivement André.

— Dans l'Yonne ?

— Notre domaine paternel... le château de Chaverny, était situé là-bas, tout près d'Auxerre....

M. de Belleruche venait de relever la tête.

— Près d'Auxerre ? fit-il le regard fixe, cherchant encore. Oui, oui, je suis allé, en effet, quelquefois de ce côté-là... Oh ! il y a longtemps... bien longtemps... Nous chassions alors chez un de mes meilleurs amis, qui possédait dans ce pays des propriétés immenses et que j'ai perdu de vue depuis de longues années....

— Et cet ami s'appelait ? demanda André.

— Le duc de Ryon.

— Le duc de Ryon !

— Vous le connaissez ?

— Mais il était aussi le meilleur, le plus ancien et le plus sûr ami de mon père !

— Ah !

— Et le duc de Ryon n'a pas été seulement l'ami de mon père... l'ami de ma famille... mais il a encore été le mien... et l'ami le plus dévoué et à qui je dois la plus profonde reconnaissance....

— Alors, dit vivement M. de Belleruche, je commence à comprendre. Si votre nom... si le nom de Chaverny a réveillé en moi un souvenir lointain, c'est que probablement, c'est chez le duc... c'est que probablement c'est dans une de ces parties de chasse dont je viens de vous parler, et à laquelle sans doute devait assister votre père, que j'aurai dû l'entendre....

— Oh ! c'est sûr ! répondit à son tour vivement André. Et comme j'avais avec lui une ressemblance extraordinaire....

— Vraiment ?

— Une ressemblance si frappante que M. le duc de Ryon lui-même m'a dit plus de cent fois que j'étais sa vivante image : dès lors, en effet, tout s'éclaire, tout s'explique....

— Oui ! oui !... Mais avouez qu'il y a dans la vie de singuliers hasards ! fit en souriant le père d'Yvonne.

Mais la porte venait de s'ouvrir et la vieille Véronique s'était montrée.

— Monsieur le comte, dit-elle en s'adressant à André, le déjeuner est servi....

— Déjà ?

— Il est midi, monsieur le comte.

— Bien ! bien !... Mais aujourd'hui je ne déjeune pas seul, ma

bonne Véronique... aujourd'hui j'ai la joie d'avoir des amis....

— C'était prévu, monsieur le comte.

— Alors, à table ! dit gaiement André, que l'on n'aurait plus reconnu. A table, monsieur de Belleruche !... A table, messieurs !

Puis, s'avançant vers Yvonne et lui offrant son bras :

— A table, madame la comtesse de Chaverny ! ajouta-t-il tout bas, en se penchant vers elle.

Et elle, radieuse, levant sur lui ses beaux yeux étincelants de bonheur :

— Cher André, murmura-t-elle, comme je vous aime !....

## XXVI. — MAURICE ET SUZANNE

Jamais la grande salle à manger du château de Kernocët n'avait été aussi gaie que ce matin-là....

A peine en était-on au dessert que le marquis de Prades, André de Chaverny et le comte Maxime de Rouvière, le fiancé d'Adrienne, qui ne se connaissaient que depuis quelques heures, étaient déjà liés d'une aussi grande intimité, d'une aussi franche amitié que s'ils s'étaient connus depuis vingt ans.

Mais si de Prades était tout à la joie d'avoir retrouvé la petite Suzanne, et si André se sentait le cœur plein d'une immense ivresse en songeant que bientôt il serait l'époux d'Yvonne, il y avait aussi des moments où Maxime restait tout à coup tout pensif, pendant qu'une ombre légère envahissait son front....

C'est qu'alors, sa pensée se reportait là-bas, vers la bastide des Oliviers... et que la belle et douce image de sa fiancée... la belle et douce image d'Adrienne se dressait devant ses yeux.

C'est qu'alors, se rappelant quel homme inflexible et dur était le baron de Chancel, il ne pouvait s'empêcher de trembler pour son amour, d'appréhender pour son bonheur.

C'est qu'alors il pensait au comte de Guérande, à ce rival odieux et abhorré, auquel le baron, dans son entêtement aussi incompréhensible que coupable, voulait sacrifier, immoler sa fille....

Oh ! certes, Maxime savait bien que, quoi qu'il arrivât, Adrienne était incapable de se parjurer, incapable de trahir les serments qu'ils avaient échangés....

Il savait bien qu'elle avait assez d'énergie et assez de fierté pour se défendre et braver toutes les menaces....

Mais s'il lui suffisait d'un peu de courage et de volonté pour se soustraire à la tyrannie de son père, pourrait-elle aussi facilement se défendre contre de Guérande ?

Car cet homme était un misérable capable de tout, et Maxime, avec un frisson de colère dans les veines, se demandait si Adrienne n'aurait pas peut-être un jour à redouter de lui quelque embûche, quelque piège qui la lui livrerait.

Exaspéré par l'opiniâtre résistance de la jeune fille, affolé à la pensée de perdre la dot colossale, l'immense fortune qu'elle devait lui apporter, qui pouvait répondre que ce misérable ne descendrait pas d'un degré de plus dans l'infamie... que ce misérable n'irait pas jusqu'au crime ?

Et c'était cette pensée-là, cette pensée terrible et qui était comme un pressentiment, qui maintenant revenait sans cesse obséder l'esprit du jeune comte.

Aussi restait-il, malgré lui, de plus en plus soucieux et le front de plus en plus sombre, quand tout à coup, il tressaillit.

Yvonne, qui se trouvait entre lui et André, venait d'appuyer doucement sa main sur son bras.

— A qui pensez-vous, monsieur de Rouvière ? dit-elle tout bas, avec un sourire. Ou plutôt ne me le dites pas, car je l'ai deviné... C'est encore à elle, n'est-ce pas ?... c'est encore à sa sœur... à ma chère et bien-aimée Adrienne ?....

— C'est vrai ! répondit-il. Elle seule occupe toute ma pensée... Elle seule remplit tout mon cœur !....

— Oui, je sais que vous l'aimez et qu'elle vous aime. Oui, je sais que vous êtes son fiancé, vous me l'avez dit tout à l'heure... Mais nous n'avons pas encore assez parlé d'elle !... Chère Adrienne !... Dire que tandis que j'agonisais au château de Morgoff, elle aussi a failli mourir !....

— Oui, failli mourir ! répondit avec émotion Maxime. Et c'est alors que pour sa convalescence on l'a installée là-bas, tout près de Toulon, dans cette magnifique bastide des Oliviers où j'ai eu un jour la joie inouïe de la retrouver, le bonheur de la revoir....

— Car si je vous ai dit tout à l'heure que j'étais son fiancé, je ne vous ai pas raconté... je n'ai pas eu le temps de vous raconter le roman de notre amour, ajouta-t-il en souriant.

— Oh ! il est bien simple... J'avais rencontré Adrienne, il y a quelques années, pendant un court séjour que j'avais fait au bord de la mer.

“ Le hasard nous avait rapprochés et nous avions eu souvent ensemble d'intimes et longues causeries... ”

“ Puis, un beau matin, de mauvaises nouvelles reçues d'un de mes parents les plus chers m'avaient forcé à partir sur le champ, à partir sans retard. ”

“ Mais Adrienne, par sa grâce, son esprit et sa beauté, avait fait une si profonde impression sur moi que je ne pouvais plus l'oublier... ”

Aussi, dans l'espoir que je pourrais peut-être me trouver encore sur son chemin, me mis-je à voyager, courant un peu partout... ”

Mais c'était en vain et je n'avais nulle part retrouvé ses traces, quand, un beau jour, comme je suivais à cheval, dans la campagne de Toulon, un chemin qui longe la mer, je m'arrêtai soudain tout saisi, soudain tout ébloui... ”

“ A travers la grille d'un immense jardin... d'un jardin plein de soleil et de chants d'oiseaux, une jeune fille venait tout à coup de m'apparaître, et il avait suffi que mon regard tomba sur elle pour qu'aussitôt je me sentisse devenir fou de joie, fou de bonheur... ”

— “ Adrienne !... Adrienne ! m'écriai-je. ”

“ Mais cependant, comme j'étais encore assez loin d'elle, un doute aussi me prit... un doute qui, pendant quelques secondes, me serra atrocement le cœur. ”

— “ Si je me trompais ! ”

— “ Si j'étais le jouet d'une illusion !... ”

“ Si tout à l'heure, quand j'aurais fait quelques pas de plus, au lieu de me trouver en face de celle que j'aimais si éperdument, j'allais avoir la cruelle déception de ne voir en face de moi qu'une inconnue, qu'une étrangère ! ”

“ Mais non, je ne m'étais point trompé !... ”

“ C'était bien elle, maintenant, j'en étais sûr !... Oui, c'était bien elle qui, toute pensive, toute rêveuse, restait ses regards tournés vers la mer étincelante... vers la mer dont les flots bleus se déroulaient devant elle... ”

“ Cependant je venais de m'arrêter à quelques pas de la grille et ses yeux s'étaient levés sur moi... ”

“ Oh ! ce moment-là, cette minute-là ; jamais je n'oublierai le trouble, le saisissement, la profonde émotion qui s'emparèrent d'elle quand enfin elle m'aperçut, quand à son tour elle me reconnut ! ”

“ Non, jamais je n'oublierai le cri de surprise, le cri de joie qui lui échappa, ni le radieux sourire qui, pendant quelques secondes, éclaira son visage ! ”

“ Non, jamais je ne pourrai oublier non plus avec quelle force, avec quelle violence mon cœur battait dans ma poitrine ! ”

“ Car si je l'aimais d'un amour que rien n'aurait pu détruire... d'un amour qui, depuis que je l'avais connue, était devenu le but unique de ma vie, je voyais bien qu'elle aussi n'avait point perdu mon souvenir... qu'elle aussi m'aimait !... ”

“ Et j'étais là en contemplation, là en extase devant elle... là encore tout ébloui par son radieux sourire, quand tout à coup, j'eus au cœur comme un frisson d'inquiétude, comme un frisson d'angoisse... ”

“ Oh ! certes, elle était bien toujours aussi merveilleusement belle que lorsque je l'avais connue... aussi divinement belle qu'à l'époque de notre première rencontre, mais ce qui me frappait, à mesure que que je la regardais, c'était de la retrouver si faible avec un front si pâle et, malgré la joie qu'elle éprouvait de me revoir, avec un regard si mélancolique et si triste. ”

“ Aussi avais-je le cœur très lourd quand, après quelques minutes d'entretien, je dus enfin la quitter... ”

“ Lentement je repris le chemin de ma demeure... le chemin de la vieille maison que je possède non loin de la bastide des Oliviers... et indifférent à tout ce qui pouvait se passer autour de moi, c'était toujours elle que je voyais, et c'était toujours aussi la même question que je me faisais, la même question que je me posais : ”

— “ Quelle est donc la secrète douleur... quel est donc le secret chagrin qui la mine ? ”

“ Car, je le sentais bien, si Adrienne était pâle ainsi, triste ainsi, c'est qu'elle devait souffrir surtout d'une souffrance morale... ”

“ Mais laquelle ? ”

“ Comment cette enfant, si jeune et si belle, pouvait-elle ne pas être heureuse ? ”

“ Quelle était donc dans son existence, qui aurait dû être toute de joies, toute d'enchantements, le secret que j'ignorais, le secret qui la torturait ? ”

“ Et ce secret-là je cherchais encore à le deviner, quand enfin j'osai lui faire l'aveu de mon amour... cet aveu qui si souvent avait failli jaillir de mes lèvres... quand enfin — jour inoubliable aussi — nos mains s'unirent dans le serment de nous aimer toujours... d'être l'un à l'autre pour toujours !... ”

“ Et c'est alors qu'Adrienne ouvrit tout son cœur à celui qui était maintenant son fiancé... ”

Et c'est alors que, très longuement, elle me raconta toute son histoire, et aussi toute la vôtre... ”

“ Mais si j'appris ainsi toutes les trahisons et toutes les infâmies dont s'était rendu coupable envers vous ce misérable qui s'appelle le comte de Guérande... si j'appris aussi tout ce que vous aviez eu à ”

souffrir de la haine atroce, de la haine implacable du baron de Chancel... si j'appris également tout ce qu'Adrienne devait aussi de chagrins, de tortures et de larmes à ces deux hommes acharnés contre son bonheur, ce que je voudrais pouvoir vous faire comprendre, ce que je voudrais pouvoir vous traduire, c'est l'accent, c'est l'attitude de votre sœur tandis qu'elle me faisait, sans omettre aucun fait, sans oublier le moindre détail, ces si douloureuses et si terribles confidences. ”

“ Au nom du comte de Guérande, elle ne pouvait s'empêcher de frissonner de colère, de mépris et d'indignation... ”

“ Au seul nom de son père, elle ne pouvait réprimer un mouvement de révolte, et elle devenait si pâle, si défaite, qu'on aurait dit qu'elle allait s'évanouir... ”

“ Mais, en revanche, avec quelle émotion, avec quelle affection, avec quelle tendre pitié, elle me parlait de vous et du petit Maurice ! ”

“ Comme à votre souvenir ses yeux s'emplissaient de larmes ! ”

“ Comme son cœur se déchirait à la pensée du crime odieux dont vous étiez la victime... à la pensée que vous agonisiez loin d'elle et qu'elle ne pouvait rien pour vous ! ”

— “ Chère Adrienne ! murmura Yvonne. ”

— “ Oh ! ne rien pouvoir pour vous... ne rien pouvoir pour vous délivrer... ne pas pouvoir voler à votre secours, c'était là son désespoir, c'était là son martyre ! poursuivit Maxime parlant à voix basse, pendant que M. de Belleruche continuait à causer gaiement avec André et le marquis de Prades. ”

“ Elle avait bien fait connaître à M. de Belleruche que vous deviez être enfermée au château de Morgoff... dans ce sombre et noir château de Morgoff qui n'était point comme celui-ci, comme le château de Kernoc'h, mais une véritable forteresse dont les murs sont impossibles à franchir. ”

“ De plus, il était bien certain que si M. de Chancel avait eu l'audace de vous séquestrer, c'est qu'il devait avoir là des créatures entièrement à lui, des créatures qui lui était toutes dévouées, et qu'il était bien convaincu que vous étiez bien gardée... ”

— “ Oh ! oui, bien gardée ! fit vivement et avec un sourire amer Yvonne. Si bien gardée que je ne suis pas encore revenue de ma surprise d'avoir pu m'en échapper... si bien gardée que nous avons dû, Suzanne et moi, jouer notre vie pour fuir !... ”

— “ Oh ! je vous crois ! dit vivement à son tour le jeune comte de Rouvière. Fuir à travers cette prison... fuir à travers ces rochers, c'était à chaque pas risquer la mort ! ”

— “ Oui, la mort ! ”

— “ Et c'était bien parce qu'elle savait tout cela... parce qu'elle n'ignorait pas toutes les difficultés que l'on rencontrerait pour vous arracher des mains de vos ennemis... pour vous arracher des mains du baron de Chancel et du comte de Guérande, que votre sœur ne vivait plus... que votre sœur, tout en voulant espérer, parfois se désolait, parfois désespérait. ”

“ Et elle vous dira elle-même quand vous la reverrez... quand enfin elle aura le bonheur de vous serrer dans ses bras... ”

— “ Oh ! bientôt !... bientôt, s'écria Yvonne. ”

— “ Oui, bientôt !... Elle vous dira dans quelles transes, dans quelles angoisses elle a vécu... ”

— “ Chère enfant ! ”

— “ Le jour, elle ne pouvait chasser cette pensée torturante, cette pensée affreuse : “ Que fait Yvonne ?... que fait ma pauvre sœur en ce moment ? Peut-être se meurt-elle ? Peut-être ne la reverrai-je plus ? ” ”

— “ Chère enfant !... chère enfant ! ”

— “ La nuit, c'était en vain qu'elle aurait voulu chercher un peu d'oubli dans le sommeil... A peine avait-elle fermé les yeux... à peine commençait-elle à s'endormir que, brusquement, elle se réveillait toute pâle et toute frémissante sous le coup des plus horribles, des plus effrayants cauchemars... ”

“ Souvent, m'a-t-elle dit, il m'est arrivé de rester longtemps assise sur mon lit et de regarder autour de moi sans me reconnaître. ”

“ A la pâle clarté de ma veilleuse, je laissais mes yeux errer dans ma chambre, me demandant, toute pleine d'angoisse, toute pleine d'effroi, où je pouvais être... ”

“ Les tableaux accrochés aux murs, les meubles sur lesquels mes regards se portaient, tous ces objets familiers qui m'entouraient ne me rappelaient rien... ”

“ Et si c'était une nuit d'orage, une nuit de tempête, si, au moment de ce réveil de fièvre, la mer jetait dans la nuit des clameurs furieuses, alors ce n'était plus seulement de la peur, ce n'était plus seulement de l'effroi que j'éprouvais, mais sous le coup des sombres pensées qui m'avaient assaillie pendant la journée, c'était comme une hallucination, comme une sorte de folie qui, pendant quelques instants, me prenait... ”

“ Je ne me croyais plus ici, à la bastide des Oliviers, mais, là-bas, au château de Morgoff... ”

“ Et cette mer démontée, cette mer hurlante, c'était pour moi le mugissement de l'Océan dont les vagues venaient butter les murs du château... ”

“ Et la sueur au front, toute grelottante de terreur, je demeurais éperdue, dans l'attente de je ne savais quel danger, je ne savais quelle sinistre apparition. . . .

“ D'autres fois, me disait-elle encore, c'était, quand je me réveillais ainsi en sursaut, comme des plaintes, comme des gémissements, comme des râles que je croyais entendre. . .

“ D'autres fois encore je me dressais d'un bond comme si la voix d'Yvonne venait tout à coup de me jeter mon nom. . . comme si la voix d'Yvonne venait tout à coup de m'appeler à son secours. . . .

Et c'était de vivre continuellement ainsi avec toute cette pitié pour vous, avec toutes ces appréhensions sur votre sort, plus que tout ce qu'elle avait pu souffrir elle-même de la part de son père, qui lui avait donné cet air si profondément mélancolique, si profondément triste et dont j'avais été si vivement frappé quand ma bonne étoile me l'avait fait enfin retrouver. . .

“ Mais un matin, comme j'arrivais à notre rendez-vous quotidien devant la grille de la bastide, son attitude me remplit de surprise.

“ En effet, elle semblait me guetter avec impatience, car, d'aussi loin qu'elle m'avait aperçu, elle m'avait fait signe d'avancer plus vite. . .

“ Elle était toute nerveuse, toute fébrile, et dans son regard il y avait comme le reflet d'une grande joie, d'un grand contentement.

“ Et de plus en plus étonné, je me demandais quel événement avait bien pu se produire pour que je la trouve ainsi transfigurée, quand ayant ouvert une petite porte, elle me prit la main et me fit entrer dans le parc. . .

“ Car ce jour-là, M. le baron de Chancel se trouvant absent et ne devant rentrer que le soir, nous pouvions nous entretenir en toute liberté, en toute sécurité. . .

“ Adrienne m'entraîna donc rapidement sous un petit bosquet plein d'ombre, et comme je la regardais avec une curiosité et une surprise grandissantes, c'est alors qu'après m'avoir fait ses confidences, c'est-à-dire qu'après m'avoir appris tout ce que je sais de votre histoire et de la sienne, elle me fit enfin connaître la cause de l'étrange changement qui s'était opéré en elle. . . la cause de cette fièvre, de cette joie que je voyais dans ses yeux.

“ C'est qu'un heureux hasard avait fait tomber entre ses mains une lettre perdue par son père. . . une lettre qui venait de Kernoët. . .

— De Kernoët ? fit vivement Yvonne.

— Oui, de Kernoët. . . et comme la signature en était indéchiffrable et volontairement illisible, je comprends maintenant qu'elle venait de notre hôte, de M. Chaverny. . .

“ Et grâce à cette lettre, Adrienne avait appris, en même temps que votre évasion du château de Morgoff, votre transfèrement ici.

“ Et de là cette fièvre qui s'était emparée d'elle. . . Et de là cette grande joie que je lisais dans ses yeux.

“ Car ici, pensait-elle, il devait être beaucoup plus facile d'arriver jusqu'à vous que, là-bas, au château de Morgoff. . .

“ Car le baron de Chancel, qui n'avait dû vous faire changer de prison qu'avec l'arrière-pensée de dépister les recherches et de faire perdre vos traces, avait, au contraire, rendu moins impossible votre délivrance, moins impossible votre salut. . .

“ Aussi la première pensée d'Adrienne avait-elle été de prévenir M. de Belleruche en lui écrivant :

“ Courez à Kernoët ; c'est là que vous trouverez Yvonne. . . ”

“ Mais M. de Belleruche était-il encore à ce moment à Fontenay-sous-Bois ?

“ Mais n'était-il pas à peu près certain qu'il devait être déjà parti pour Morgoff ?

“ Et c'est alors qu'une autre pensée lui était venue, la pensée de tout me dire, de tout me raconter d'abord, puis s'adresser à moi qui était son ami le plus sûr et le plus dévoué, à moi qui était son fiancé, pour que j'accoure ici à votre secours, pour que j'accoure ici vous arracher des mains de vos nouveaux geôliers. . .

La main d'Yvonne venait de presser doucement la main de Maxime, tandis qu'elle levait sur lui un regard plein de reconnaissance.

— Oh ! ne me remerciez pas, reprit vivement le jeune comte, car je vous jure que ce fut pour moi une véritable joie, un véritable bonheur que d'obéir à Adrienne. . .

“ Aussi quelques heures plus tard, étais-je en route pour Fontenay-sous-Bois où il avait été convenu que je me rendrais d'abord pour voir si, à tout hasard, je n'y rencontrerais pas M. de Belleruche. . .

“ Mais, en effet, celui-ci était depuis longtemps parti à votre recherche, et je ne trouvais dans sa maison qu'une pauvre femme dévolée. . . qu'un pauvre enfant désespéré : la mère de Suzanne, votre petit Maurice. . .

“ Car non seulement ils avaient vécu jusque-là dans l'inquiétude de ne pas avoir de nouvelles de M. de Belleruche, mais ils venaient aussi d'apprendre par un journal qui leur était tombé sous la main ce que vous ignorez probablement encore, l'étrange événement qui est arrivé au château de Morgoff. . .

Yvonne avait brusquement tressailli.

— Quoi donc ? . . . Quel événement ? demanda-t-elle vivement.

— Ils venaient d'apprendre que les deux misérables qui vous gardaient. . . que le vieux Korrigan et sa femme avaient disparu de leur repaire. . . disparu du château. . .

— Disparu !

— Oui, disparu tout à coup. . . disparu d'une manière inexplicable, de la façon la plus mystérieuse. . .

— Est-ce possible !

— Disparu sans que personne puisse dire ce qui s'est passé. . . sans que personne puisse fournir le moindre indice ni le moindre renseignement sur ce fait étrange, ou plutôt sur ce crime, car, pour sûr, c'est bien le châtimement de Dieu !. . .

— Oui, le châtimement de Dieu ! fit, la voix très sourde, Yvonne.

— Et ils venaient d'apprendre, la pauvre femme et le pauvre enfant, reprit le jeune comte, que c'était vainement qu'on avait fouillé partout. . . vainement qu'on avait visité de fond en comble le château pour vous retrouver, vous et la petite Suzanne. . .

“ Car votre emprisonnement. . . votre séquestration s'était ébruitée et l'on s'étonnait aussi de votre disparition. . .

“ Et alors vous devez comprendre la douleur, le désespoir de ces deux êtres en face de cette affreuse, de cette épouvantable nouvelle !

“ Oh ! la mère de Suzanne pensait bien ne plus revoir jamais son enfant, et le petit Maurice se croyait bien pour toujours orphelin !

“ Aussi quelle joie, quel délire quand d'un mot, je les rassurai. . . quand d'un mot je leur dis que non seulement vous n'étiez pas perdues pour eux, mais encore que vous leur seriez bientôt rendues !. . .

“ Mais alors Maurice ne voulut plus me quitter. . . Maurice ne voulut plus me laisser partir seul pour Kernoët, et ses supplications étaient si touchantes et si éloquentes que Mme Clotilde dut enfin se rendre.

— Va, mon enfant, va ! dit-elle, toute tremblante d'émotion, toute tremblante aussi de l'immense bonheur que je venais de lui donner.

“ Et déjà liés comme si nous nous connaissions depuis dix ans, nous quittâmes Fontenay-sous-Bois, le cœur plein de courage et plein d'espoir. . .

“ Mais si les longues heures de voyage me parurent des siècles, que vous dire de l'impatience qui dévorait Maurice !

“ Il avait la fièvre ; il ne pouvait tenir en place ; à chaque instant il me disait :

— Mais nous n'arriverons donc pas !. . . Mais nous n'arriverons donc jamais !. . .

“ Ou bien je l'entendais parfois murmurer tout bas, murmurer pour lui seul :

— Oh ! que c'est loin !. . . que c'est loin !. . . Pauvre mère !. . .

— Mon pauvre petit ! fit avec un soupir Yvonne.

— Et ce qui augmentait encore sa fièvre, ce qui redoublait encore son impatience, reprit le fiancé d'Adrienne, c'est qu'avant de venir à Kernoët j'avais résolu de pousser jusqu'à Morgoff.

“ Le nom de ce Korrigan, réveillant en moi certains souvenirs dont je vous parlerai peut-être un jour, je tenais à savoir ce qui se disait, ce qui se racontait là-bas. . . Peut-être aussi pourrais-je recueillir sur vous quelque indice, quelque renseignement qui m'éclairerait encore et qui pourrait m'aider à abrégé mes recherches à Kernoët ?. . .

“ Mais rien, rien de précis sur Korrigan, et rien non plus sur vous.

“ Korrigan ? me répondait-on. On ne savait pas d'où il sortait. . . On ne savait rien de son passé. . . Et quant aux pauvres femmes que quelques-uns ont vues rôder là-haut sur les tours du château. . . quant aux pauvres femmes qu'on disait enfermées dans cet antre, on ne sait pas non plus ce qu'elles sont devenues. . .

“ Et j'étais allé pendant longtemps de groupe en groupe, interrogeant sans me lasser, tous ceux qui se trouvaient autour de moi. . .

“ Car il faut vous dire que le bruit de la mystérieuse disparition de Korrigan et de sa femme s'étant répandu très loin dans les environs de Morgoff, il y avait toujours une foule énorme qui stationnait devant le château.

“ Mais Maurice n'entendait certainement pas ce que cette foule disait ni les suppositions qu'elle pouvait faire. . .

“ Très pâle, il avait regardé d'abord avec une sorte de saisissement, une sorte d'effroi le vieux château aux murailles si épaisses et si sombres, le vieux château dont les tours sont si hautes qu'elles semblent se perdre dans le ciel.

“ Puis, soudain, j'avais vu ses yeux flamboyer, ses poings se crispier, et tout son visage se contracter de colère, se contracter de fureur.

“ Et de même que pendant notre voyage, plusieurs fois je l'avais entendu murmurer encore, entre ses dents serrées, le même mot où il mettait toute sa pitié, toute sa douleur :

— Pauvre mère !. . . pauvre mère !

“ Puis, plus bas encore, si bas que j'étais obligé de me pencher vers lui pour comprendre ce qu'il disait :

“ C'est donc ici, ajoutait-il, ici, derrière ses murs dont la vue me donne le frisson, que tu as vécu tes longues heures d'agonie !. . .

C'est donc ici, dans cette affreuse solitude, que tu jetais tes appels déchirants... tes appels que nul ne pouvait entendre... tes appels que le bruit de la mer emportait !...

"Et tu vis encore !... tu peux vivre encore !..."

"Oh ! va, que tu guérisses... que tu me reconnasses... que j'aie encore la joie de retrouver en toi ma mère... et plus tard c'est moi qui les châtierai... c'est moi qui te vengerai !..."

"Oh ! oui, c'est ton enfant !... c'est ton fils qui te le jure !..."

"Puis, comme nous venions de nous écarter de la foule et que nous allions nous retirer... comme en partant nous jetions encore un dernier regard sur le château, je le vis si brusquement s'arrêter, si brusquement se redresser, que j'eus peur..."

"Oui, peur, car tous ses traits s'étaient décomposés... car tout son corps tremblait..."

"Je voulais l'entraîner :

"—Viens, Maurice, allons-nous-en !"

"Mais, d'un geste brusque, il me repoussa.

"—Allons à Kernoët, repris-je en tentant encore de l'arracher de là ; allons retrouver ta mère !..."

"—Mais, pour la seconde fois, il m'écarta d'un même geste impérieux, du même geste énergique.

"Son regard chargé d'une haine implacable... son regard qui avait pris une expression vraiment étrange, vraiment saisissante chez un enfant, restait obstinément fixé sur le château de Morgoff.

"—Qu'est-ce donc ?... Que vois-tu donc ?... Pourquoi ne veux-tu pas me suivre ? repris-je encore en essayant de deviner ce qui pouvait lui causer une si forte émotion, une si violente secousse.

"Alors, étendant la main et d'une voix étranglée :

"—Là !... là ! fit-il en me montrant le château.

"Là ?

"—Oui, là !... là !... en face de nous !"

"Et comme je le regardais, ne comprenant pas encore :

"—Vous ne le voyez donc pas ? reprit-il, la voix sifflante. C'est lui !... c'est le baron de Chancel !

"—Le baron de Chancel ?

"—Oui, lui !... oui, ce misérable !... oui, c'est lui qui est là, derrière cette fenêtre !"

"Je venais de suivre son geste, et, cette fois, je finis, en effet, par apercevoir une vague silhouette derrière une des fenêtres du château.

"Mais à peine l'avais-je entrevue — entrevue comme à travers un brouillard — qu'un rideau retomba et qu'elle disparut..."

"J'avais saisi le bras de Maurice et, très rapidement, je l'entraînai.

"Il était toujours très pâle, et toujours il tremblait, toujours il grelottait, comme s'il avait eu la fièvre..."

"—Ne pense plus à cet homme, lui dis-je, ne pense plus à ce bandit, mais pense à celle qui nous attend et que nous allons revoir, mais pense à ta mère dont les baisers vont bientôt te consoler de tout ce que tu as souffert !..."

"Et je l'entraînais de plus en plus vivement, quand, tout à coup, ce fut moi qui, à mon tour, m'arrêtai..."

"Car je venais seulement de me rappeler que, pour aller à Kernoët, nous n'avions pas de voiture ; celle qui nous avait amenés à Morgoff, par une autre direction, ayant dû repartir immédiatement.

"Et, parcourir à pied une pareille distance, il ne fallait pas y songer.

"—C'est qu'il y a loin d'ici à Kernoët !" ne pus-je m'empêcher de m'écrier.

"Mais je n'avais pas achevé que je demeurai tout surpris.

"Un homme que j'avais déjà remarqué plusieurs fois autour de nous quand nous nous étions mêlés aux groupes qui stationnaient devant le château, venait de s'approcher de moi.

"C'était un vieillard aux cheveux tout blancs, mais qui devait être encore vigoureux et solide.

"A maintes reprises, le regard de cet homme s'était attaché sur le petit Maurice et sur moi avec une très vive, une très profonde sympathie, et il m'avait même semblé — était-ce une illusion que je m'étais faite ? — que Maurice ayant à un moment donné laissé échapper le nom de M. de Belleruche, je l'avais vu tressaillir, puis sourire.

"Et je me demandais, de plus en plus étonné, ce que cet inconnu pouvait bien avoir à me dire, quand, me saluant poliment :

"—Pardon, monsieur, fit-il, mais ne cherchez-vous pas une voiture pour aller à Kernoët ?

"—En effet, répondis-je. Mais où nous adresser pour en trouver une ?

"—Je vais vous le dire, veuillez me suivre," dit le vieillard.

"Et comme il venait de se mettre à marcher d'un pas rapide :

"—Il y en a bien ici quelques-unes, repris-je en lui montrant quelques carrioles qui se trouvaient en effet alignées devant le château. Mais il n'y en a peut-être pas qui vont de ce côté-là..."

"—Si, il y en a une..."

"—Et rien ne prouve, du reste, qu'on consentirait à nous prendre.

"—Où je vous mène, on vous prendra... Venez !... venez..."

"Et d'un pas de plus en plus rapide il prit la côte qui descend du château de Morgoff.

"Puis, après un moment de silence, pendant lequel il venait encore de nous regarder, Maurice et moi, du même regard plein de cordialité, du même regard plein de sympathie, il ajouta en souriant :

"—Et non seulement je vais vous rendre le service de vous trouver une voiture, mais vous en rendre encore deux autres que vous apprécierez, j'en suis sûr..."

"—Deux autres ? fis-je de plus en plus intrigué.

"—Oui, monsieur, deux autres, dit-il avec un nouveau sourire et un accent qui me parut étrange. Le premier, en vous procurant aussi un bon gîte, si, comme je m'en doute un peu, vous ne connaissez personne à Kernoët..."

"—En effet.

"—Or, celui qui va vous conduire tient la meilleure auberge du pays... Et le second service encore que je vais vous rendre, c'est celui qui, j'en suis convaincu, aura le plus de prix à vos yeux..."

"Maurice et moi nous venions de nous regarder..."

"Que disait donc cet homme ?

"A quel singulier personnage avions-nous donc affaire ?

"Et quel était donc ce service si précieux qu'il pouvait nous rendre encore... ce service auquel il venait, avec son air plein de sous-entendus, de faire allusion ?

"Mais ce diable d'homme avait dû deviner notre pensée, car aussitôt il reprit :

"—Vous vous demandez, n'est-ce pas, ce que je veux dire et vous cherchez à vous expliquer mes paroles ?... Oh ! c'est bien simple... J'ai voulu dire tout bonnement que, puisque vous ne connaissez personne à Kernoët, vous ne seriez peut-être pas fâchés d'avoir la surprise d'y rencontrer des amis..."

"—Des amis ? fis-je vivement, tandis que mon étonnement grandissait encore. Que voulez-vous dire ?... De quels amis voulez-vous parler ?

"Alors, fixant sur nous son regard très clair, très vif, très pénétrant, puis se rapprochant davantage encore et parlant très bas, d'un air de mystère :

"—Connaissez-vous M. le comte de Belleruche ?" dit-il.

"Nous n'avions pu retenir un cri.

"—Le comte de Belleruche !

"—Connaissez-vous M. le marquis de Prades ?" ajouta-t-il.

"Et comme nous restions si saisis que nous ne trouvions pas un seul mot à lui répondre :

"—Eh bien, reprit-il, grâce à moi vous allez probablement les rencontrer... grâce à moi, vous allez probablement pouvoir vous joindre à eux, pour les aider à retrouver cette pauvre femme et cette pauvre enfant dont cette canaille de Korrigan et sa femelle, cette vieille gueuse de Micheline, s'étaient faits les geôliers ou plutôt les bourreaux au château de Morgoff..."

"Et comme notre saisissement augmentait encore :

"—Oh ! vous me regardez, ajouta-t-il, et vous vous dites : "Voilà un vieux bonhomme bien bizarre !... Comment peut-il savoir ce qu'il vient de nous dire ?... Comment peut-il savoir que nous sommes des amis de M. de Belleruche et du marquis de Prades ?"

"Eh ! j'en sais bien plus long, allez... oh ! oui, bien plus long !

"Et, pour vous le prouver, je sais, par exemple, que ce petit jeune homme..."

"Et, du doigt, il désignait Maurice.

"—Que ce petit jeune homme est le fils de la malheureuse que j'ai vue un jour, au milieu d'une effroyable tempête, courir et se débattre sur la terrasse du château de Morgoff... le fils de la malheureuse qui était la prisonnière du baron de Chancel !

"—Ma mère ! s'écria malgré lui Maurice.

"—Oh ! vous voyez bien que je ne me trompe pas ! reprit vivement notre inconnu. Oui, oui, tout à l'heure, en vous entendant prononcer le nom de M. de Belleruche et en voyant votre attitude quand le baron, qui est ici en ce moment, s'est montré pendant quelques instants, j'avais bien compris, j'avais bien deviné..."

"Puis s'interrompant brusquement :

"—Mais restons-en là ! dit-il. D'ailleurs, nous sommes arrivés..."

"Voici la voiture qui va vous conduire à Kernoët..."

"Et il nous montrait, à l'angle d'un petit sentier, une lourde voiture qui stationnait.

"Un homme gros, court, rougeaud, tournait autour du cheval dont il semblait arranger les harnais..."

"Et comme nous n'étions plus qu'à quelques pas de lui :

"—Hé, bonjour, Yves ! lui cria notre inconnu.

"—Ah ! c'est toi, Pornic ! dit l'autre en lui tendant la main.

"—Oui, c'est moi... c'est moi qui t'amène deux voyageurs qui se rendent à Kernoët..."

"—Ces messieurs ? — fit Yves en nous regardant. — Il était temps ! J'allais filer..."

"—Des voyageurs qui seront deux clients pour ton auberge..."

"—Enchanté !... D'ailleurs, je puis bien dire aussi sans mentir

que ces messieurs ne trouveraient pas mieux, non seulement à Kernœt, mais encore dans tous les environs....

— Ça, c'est vrai ! appuya Pornic.

— C'est toujours chez moi, c'est toujours chez le père Yves que descendent les voyageurs un peu cossus... Tenez, précisément, j'ai en ce moment deux messieurs de la haute... deux messieurs qui certainement ne sont pas les premiers venus...

— Ah ! fis-je.

— Oui ! oui ! ils restent parfois absents toute une journée, parfois seulement quelques heures, comme des gens qui font des excursions, qui veulent voir le pays, mais ils me reviennent toujours très fidèlement.

— Le comte !... le marquis ! me souffla à l'oreille le vieux Pornic.

— Et de plus en plus bas, avec un étrange accent, il ajouta :

— Vous leur direz que vous m'avez vu... que vous avez vu le père Pornic qui leur fait bien des compliments... Et vous leur direz que c'était là-haut, devant le château où j'étais allé, moi aussi, prendre des nouvelles de Korrigan...

— Oui, oui, dites-leur ça, ajouta-t-il avec un petit rire et un éclair dans les yeux, dites-leur que j'étais allé prendre des nouvelles de ce pauvre homme !

— Au revoir, messieurs !

— Et riant d'un rire de plus en plus ironique, il disparut rapidement après nous avoir donné une énergique poignée de main.

— Au même moment, la voiture qui nous emmenait à Kernœt s'éloignait au grand trot de Morgoff...

— Et nous roulions depuis deux minutes seulement quand le père Yves se retourna vers moi.

— Vous connaissez Pornic ? me demanda-t-il.

— Non, non, répondis-je, nous l'avons rencontré par hasard...

— Une bonne pâte d'homme... Il tient aussi, dans un trou, un petit cabaret, une petite auberge, mais ça ne rapporte pas gros...

— Puis après quelques secondes :

— Alors vous étiez venus aussi en curieux, pour savoir ce qui s'était passé au château de Morgoff?... C'est comme moi... Hein ! en voilà une affaire !... une affaire mystérieuse !... Que diable peut-il bien y avoir là-dessous ?... Comment des gens peuvent-ils disparaître sans qu'on puisse savoir ce qu'ils sont devenus ?... Car il n'y a pas à dire, monsieur, on ne sait rien de rien !... Ah ! c'est tout de même un peu fort !...

— Puis, changeant de conversation :

— Ces messieurs resteront-ils longtemps à Kernœt ? demanda-t'il encore.

— Cela dépend, — répondis-je vivement, dans l'espoir d'obtenir déjà un renseignement. Nous n'y allons que dans la pensée d'y retrouver deux personnes que nous serions heureux de revoir, deux personnes qui ne doivent y être que depuis très peu de temps...

— A Kernœt ?

— Oui.

— Vous m'étonnez... Je ne vois pas qui vous voulez dire... De quelles personnes s'agit-il ?

— D'une jeune femme et sa petite fille...

— Une jeune femme et une petite fille ? Non, non, je ne vois pas ! fit le père Yves en secouant la tête. A ma connaissance, il n'y a dans le pays, depuis peu de temps, que ces deux messieurs dont je vous ai parlé... que ces deux messieurs très commodes il faut qui sont descendus à mon auberge.

— Mais, après tout, ajouta-t-il après avoir réfléchi pendant quelques secondes, peut-être avez-vous raison. Il faudra parler de ça à la bourgeoise. Oh ! pour sûr, si ces deux personnes sont ici, elle le saura... Car elle sait tout, ma femme, non seulement tout ce qui se passe à Kernœt, mais encore à plusieurs lieues de chez nous...

— Et là-dessus le père Yves fougua plus vigoureusement son cheval.

— La route s'étendait devant nous toute noire, toute déserte, et nous ne parlions plus.

— Mais, parfois, je sentais Maurice tressaillir brusquement.

— Sans doute, à ces moments-là, pensait-il à vous dont il était si près... pensait-il aussi à M. de Belleruche qu'il allait bientôt revoir, à l'avenir de bonheur qui l'attendait et qui lui ferait oublier tout ce qu'il avait souffert pendant les longs mois qui venaient de s'écouler.

— Et nous roulions ainsi, toujours d'un trot très rapide, depuis je ne sais combien de temps, lorsque, tout à coup, se retournant vers nous, le père Yves nous dit, en brandissant son fouet :

— Voyez-vous, là-bas, cette petite clarté rouge... cette petite clarté qui grandit à chaque seconde ?... C'est la lanterne de mon auberge. Encore trois minutes et nous serons chez nous...

— Et il avait à peine achevé qu'il ajouta vivement :

— Et regardez... regardez encore !... Distinguez-vous aussi ces deux autres petites lumières qui scintillent tout au fond ?...

— En effet, deux petites lumières, d'abord à peine visibles, mais qui devenaient de plus en plus vives, de plus en plus étincelantes, se rapprochaient très rapidement de nous.

— Ce sont mes deux voyageurs, reprit le père Yves. Ils font ainsi, chaque jour, de longues courses, de longues excursions, je ne sais où avec cette voiture que je leur ai louée... Et les voilà qui rentrent en même temps que nous...

— Allons, hue, toi, feignant, du nerf ! cria-t-il en cinglant sa bête d'un nouveau coup de fouet. Il faut que nous arrivions les premiers !...

— Et tandis qu'il ne cessait de faire claquer son fouet, le cheval s'était mis à filer d'une telle vitesse que nous n'avions pas encore eu le temps de nous reconnaître que nous étions arrivés.

— Au même instant, l'autre voiture s'arrêtait aussi et deux hommes mettaient lestement pied à terre...

— D'un bond, votre fils venait de s'élançer vers eux, et déjà je l'entendais crier :

— Monsieur le comte !... Monsieur le comte !... C'est moi !... C'est Maurice !...

— Oh ! cette scène-là... cette scène si touchante, je l'aurai toujours devant les yeux !

— La surprise de M. de Belleruche avait été si vive que d'abord il recula ; puis, se jetant comme un fou sur Maurice et le serrant de toutes ses forces entre ses bras :

— Toi ! Toi ici ! s'écria-t-il. Ah ! mon cher enfant !... mon cher petit !... toi ici... tout seul !

— Non, non ! fit vivement Maurice en ce montrant, j'ai avec moi un ami...

— Un ami ?

— Et ma main tomba dans la main que le comte venait de me tendre.

— Que vous dirais-je de plus ?

— Comment vous dépeindrais-je le saisissement de M. de Belleruche quand je lui appris la découverte qu'avait faite Adrienne... c'est-à-dire quand je lui appris que vous étiez à Kernœt... à Kernœt où j'étais venu pour vous trouver, pour vous délivrer ?

— Il s'était dressé d'un bond, et si pâle, si ému, qu'on aurait cru qu'il allait s'évanouir.

— Ici !... Ma fille est ici ! s'écria-t-il, tout tremblant, tout frémissant.

— Oui, monsieur le comte !... Ici !... ici dans ce pays !... ici à deux pas de vous !...

— Ici !... Elle est ici !... s'écria-t-il encore. Et mon cœur ne m'a rien dit !... Et j'ai pu passer près d'elle sans rien deviner !... Ma fille... mon Yvonne est ici !...

— Puis, riant et pleurant à la fois, il s'empara vivement de mes mains, puis reprit avec force :

— Ah ! monsieur de Rouvière, quelle joie vous me donnez... quelle joie je vous devrai... Et moi qui parfois désespérais !... Et moi qui, après tant de déceptions, tant de recherches inutile, tremblait déjà à la pensée que je ne la reverrais plus !...

— Ah ! merci, merci, monsieur de Rouvière, vous me rendez la vie !

— Puis, se tournant vivement vers son compagnon, vers le marquis de Prades, qu'il m'avait déjà présenté :

— Vous entendez, de Prades, ajouta-t-il, ma fille est ici !... ici avec la vôtre... avec votre petite Suzanne !...

— Mais à ces derniers mots, je n'avais pu m'empêcher de tressaillir, puis de froncer les sourcils.

— Quoi ! ce marquis de Prades était donc le père de la petite Suzanne !

— Quoi ! ce marquis de Prades était donc ce lâche dont Adrienne m'avait parlé avec tant de mépris quand elle m'avait fait ses confidences... ce misérable qui avait si indignement trompé, si odieusement délaissé la pauvre jeune femme que j'avais vue à Fontenay-sous-Bois, chez M. de Belleruche, l'infortunée Clotilde !

— Et déjà, je ne me sentais que de l'aversion pour lui, lorsque mon regard s'étant rencontré avec le sien, je n'eus plus la force de lui en vouloir, plus la force de le haïr...

— Car lui aussi était tout tremblant, tout frémissant de joie !... Car lui aussi était en proie à une émotion si profonde que, dans ses yeux, je voyais des larmes !...

— Non, non, cet homme n'était plus le même qu'autrefois !... Son cœur avait parlé... sa conscience s'était réveillée... le repentir lui était enfin venu et l'avait réhabilité...

— Et d'ailleurs, s'il n'en avait pas été ainsi... si cet homme avait toujours été l'être méprisable d'autrefois, se serait-il mis, lui aussi, à la recherche de son enfant, de sa petite Suzanne ?... et le comte de Belleruche, dont l'honneur était si susceptible et si ombrageux, l'aurait-il traité en ami ?

— Aussi fut-ce sans la moindre arrière-pensée que je laissais tomber ma main dans la main qu'à son tour il venait de me tendre.

— Et comme nous avions passé de longues heures à parler de vous et de la petite Suzanne... comme j'avais dû parler également très longuement d'Adrienne à M. de Belleruche qui a pour elle aussi une très tendre et très profonde affection, il était déjà très tard lorsqu'enfin je m'endormis.

— Debout avec le jour, ma première pensée fut d'aller réveiller Maurice.



“D'abord, je frappai, j'appelai :

“—Maurice !... Maurice !”

“Mais rien !... .

“Pas de réponse !... .

“Alors, comme je venais d'entrer, qu'elle ne fut pas ma surprise en m'apercevant que la chambre était vide... que Maurice n'était plus là !... .

“Car, en effet, déjà le cher enfant courait tout seul à travers Kernoët... .

“Plusieurs fois, le père Yves, très intrigué, l'avait vu s'enfoncer sur la route de Kernoët à Morgoff, puis revenir sur ses pas... .

“Puis, après avoir disparu du côté de l'église, il revenait encore, cherchant, fouillant, furetant à travers toutes les maisons, à travers tous les jardins, comme si, tout à coup, il allait vous voir... comme si, soudain, vous alliez lui apparaître... .

“Mais c'était toujours, comme s'il obéissait à un pressentiment, vers la demeure de M. de Chaverny... vers le château de Kernoët que, malgré lui, ses pas le ramenaient,

“Et c'est ainsi qu'en y revenant une fois encore, il eut brusquement la joie folle d'apercevoir Suzanne.

“—Oh ! si vous saviez, monsieur de Rouvière, me disait-il tout à l'heure, si vous saviez ce qui s'est passé en moi à ce moment-là ?... Oh ! non, je ne pourrais pas le dire... non, c'est impossible !... .



Et comme elle arrivait devant la salle basse où la vieille femme avait l'habitude de se tenir... .

“Suzanne !... Suzanne !... .

“Cette fillette que je voyais s'avancer, semblant, elle aussi, chercher autour d'elle, comme tout à l'heure j'avais cherché sur la route de Morgoff... comme tout à l'heure j'avais cherché dans Kernoët... cette fillette, qui semblait fouiller le parc avec tant de surprise et d'impatience, était-ce bien elle ?... .

“Je m'étais jeté comme un fou sur la grille, je m'y étais dressé, et je la regardais encore, je la regardais toujours, tandis que, la tête pleine de vertige, ivre d'une joie dont rien ne pourrait donner l'idée, il me semblait que tout tournait autour de moi... .

“Oui, tout, la route, les maisons, le parc, tout tournait, tout fuyait... .

“Et il me semblait aussi que mon cœur ne battait plus... ma vue se troublait... et pendant quelques minutes... pendant qu'elle avançait toujours de mon côté, cherchant et fouillant sans cesse autour d'elle, je crus que j'allais lâcher les barreaux et tomber évanoui... .

“Et, soudain, elle est là !... là en face de moi !... elle, Suzanne !... elle enfin !

“Elle est devenue toute pâle aussi de surprise, toute pâle aussi de bonheur, et avec un cri, elle a tendu les bras vers moi :

“—Maurice !... Maurice !”

“Et sa voix s'éteint, elle ne peut dire un mot de plus.

“Ma première pensée est alors d'accourir ici pour vous prévenir,

mais j'ai peur... oui, j'ai peur, maintenant que l'ai retrouvée, ou plutôt que je les ai retrouvées, de les quitter un seul instant, une seule seconde... .

“Car j'ai gardé l'effroi du baron de Chancel que j'ai entrevu au château de Morgoff... Car ce misérable doit rôder encore autour d'elles... Car cet infâme, dont les yeux se sont longtemps arrêtés sur moi, m'a peut-être reconnu... .

“Et qui sait si d'une minute à l'autre il ne va pas tomber au château de Kernoët... qui sait s'il ne suffirait pas que je m'éloigne de Suzanne pour qu'il ait le temps de me la voler encore... de me me voler encore ma mère ?

“Et je cherche anxieusement autour de moi s'il ne passe personne par qui je pourrais vous avertir, quand, tout à coup, le garçon de l'auberge se montre sur la route.

“Je cours à lui et je lui demande le nom du château devant lequel je me trouve.

“—Le château de Kernoët, me répond-il.

“—Eh bien, dis-je, courez vite prévenir mes amis... ces messieurs qui sont avec moi à l'auberge de votre maître, que je les attends ici.

“—Au château ?

“—Oui, au château avec Suzanne, avec Mme Yvonne de Chancel.

“Et tandis que le brave garçon, à qui je viens de glisser une pièce blanche, s'enfuit à toutes jambes du côté de la maison du père Yves... tandis que Suzanne me tend toujours les bras en m'appelant, d'un élan j'ai déjà franchi la grille, je suis déjà tombé dans les bras de ma petite amie... .

“Oh ! son étreinte, ses larmes, je les sens encore !

“Mais, brusquement, je m'échappe, et le cœur bondissant dans la poitrine, si joyeux que je ne puis m'empêcher de crier ma joie, j'arrive enfin ici... ici dans le pavillon de M. de Chaverny... ici, vers celle qui est tout au monde pour moi... vers ma mère qui m'ouvre aussi ses bras, qui me reconnaît, qui m'appelle son fils !... .

“Oui, voilà comment Maurice avait pu vous découvrir et arriver jusqu'à vous... Oui, voilà ce qu'il me racontait tout à l'heure tandis que son front rayonnait, resplendissait d'un bonheur immense, d'un bonheur que son cœur pouvait à peine contenir... .

“Et moi, voulez-vous que je vous dise quelles réflexions je faisais ?... voulez-vous que je vous dise à quoi je pensais tout en l'écoutant ? poursuivit plus vivement et la voix plus sourde le jeune comte de Rouvière.

“Eh bien, je pensais encore à elle, à Adrienne... je pensais à notre amour, à notre avenir... .

“Je pensais à une lettre d'elle que je venais de trouver à la poste de Kernoët, et je me demandais, le cœur serré, si jamais nous pourrions, nous aussi, réaliser notre rêve de bonheur... si jamais nous pourrions, nous aussi, triompher du baron de Chancel... .

“Car le misérable de Guérande, dont votre sœur avait eu par moments l'illusion de se croire débarrassée, le misérable de Guérande a brusquement reparu à la bastide des Oliviers !

—De Guérande !

—Car non seulement après avoir disparu pendant assez longtemps et quand le baron lui-même n'en parlait plus et semblait l'avoir oublié, il a de nouveau surgi en face d'Adrienne, mais n'a-t-il pas poussé l'audace jusqu'à jouer encore la comédie de l'amour... jusqu'à lui rappeler encore qu'il était son fiancé !... .

—C'est le dernier des hommes ! dit Yvonne avec un éclair dans le regard.

—Adrienne s'est indignée, révoltée... .

—Ah ! certes !

—Adrienne lui a craché à la face tout son mépris et tout son dégoût... toute l'horreur qu'il lui inspirait... Adrienne lui a répété une fois de plus que jamais elle ne consentirait à lui appartenir, que jamais, quoi qu'il arrive, elle serait assez vile pour devenir sa femme.

—Et il ne s'est pas rendu ?... Oh ! je le reconnais bien là !

—Il ne s'est pas rendu, et c'est le baron de Chancel qui alors est intervenu et qui, la bouche pleine de menaces, a déclaré à Adrienne qu'il avait assez attendu, qu'il voulait que ce mariage se fasse, et qu'avant peu, qu'elle le veuille ou non, elle serait comtesse de Guérande... .

“Oh ! je sais bien qu'Adrienne non plus ne cédera pas, qu'Adrienne non plus ne se rendra pas... .

—Vous pouvez en être sûr !

—Elle me l'a juré... Mais cependant ne comprenez-vous pas qu'elles doivent être mes angoisses quand je songe à cette opposition de M. de Chancel au bonheur de son enfant ?... quand je songe avec quel farouche entêtement et quel étrange despotisme il entend disposer d'elle ?

“Est-ce qu'alors je n'ai pas raison de m'attrister quand je me dis que l'avenir, qui aurait pu être si beau pour nous qui nous aimons, pour nous qui ne pourrions plus vivre l'un sans l'autre, s'annonce, au contraire, si inquiétant et si sombre ?

“Oui, voilà les pensées qui m'assaillaient tout à l'heure... les pensées qui m'assaillent encore à présent quand je vous vois tous si heureux autour de moi... .

“ Oui, je regardais le petit Maurice et Suzanne, je vous regardais, vous et M. de Chaverny, je regardais M. le marquis de Prades et M. de Belleruche, et je me demandais combien de temps nous devrions encore attendre, Adrienne et moi, pour avoir le droit de nous aimer sans contrainte... combien de temps encore nous devrions vivre avant de connaître le bonheur.

Mais Yvonne venait de se pencher vivement vers lui, puis, très émue et lui prenant la main :

— Du courage !... espérez, M. le comte ! dit-elle. Et si parfois vous doutez de l'avenir... et si parfois vous doutez de la justice de Dieu, pensez à moi !...

“ Qu'étais-je, il n'y a encore que si peu de temps ? Une malheureuse femme que tout accablait à la fois... une malheureuse femme qui avait été trahie dans tous ses rêves et dans tous ses espoirs... une malheureuse femme qui avait tant souffert qu'elle en avait perdu la raison !

“ Puis, plus tard, ce fut le château de Morgoff où l'on m'avait enterrée toute vive... le château de Morgoff où l'on croyait bien que je devais mourir... le château de Morgoff où je croyais bien aussi que j'étais à tout jamais perdue, à tout jamais ensevelie...

“ Et cependant, en vous rappelant toutes ces choses terribles, regardez-moi !

“ La pauvre folle n'est plus folle... la pauvre insensée a recouvré toute sa raison, toute sa lucidité, toute son intelligence... La prisonnière qui, bien souvent, dans des crises de désespoir, a été tentée de se briser le front contre les murs de son cachot, la prisonnière a retrouvé la liberté... Enfin la mère que l'on suppliciait, que l'on torturait et qui pleurait sur son enfant, est aujourd'hui la plus heureuse des mères...

“ Oui, après cette nuit pleine d'effroi, cette nuit pleine d'épouvante dans laquelle j'ai vécu, c'est maintenant pour moi le jour, la lumière, la joie, l'amour, toutes les promesses de l'avenir !

“ Et quand je reviens de si loin pour revivre... et quand je reviens de si loin pour trouver le bonheur, vous désespéreriez !...

“ Non, non, ajouta-t-elle avec plus de force, que l'avenir ne vous inquiète pas, et si vous avez de noires pensées, chassez-les !

“ Dites-vous qu'Adrienne vous aime et que, contre son amour, toutes les résistances de son père se briseront...

“ Dites-vous que la fière jeune fille qui a eu assez d'énergie et de courage pour refuser publiquement d'épouser le comte de Guérande en aura assez aussi pour défendre votre bonheur et le sien...

“ Et vivez tranquille... vivez avec la certitude que vous aurez, vous aussi, et bientôt peut-être, votre part de joie...

Et longtemps encore, toujours penchée vers Maxime, Yvonne lui parla ainsi de sa voix douce et affectueuse.

Cependant, M. de Belleruche venait, lui aussi, de se pencher vers le marquis de Prades.

Puis, d'un regard lui montrant la fenêtre :

— Regardez donc ! fit-il avec un sourire.

Et comme de Prades avait l'air de ne pas comprendre :

— Les enfants ! reprit-il, Maurice et Suzanne !... Oui, regardez-les aller à travers le parc, bras dessus, bras dessous, comme deux petits amoureux !... Avec quelle tendresse ils se joignent l'un contre l'autre !... Comme leurs regards ne se quittent pas une seconde !... Comme ils sont heureux !...

Car, en effet, depuis un long moment déjà, le fils d'Yvonne et la fille de Clotilde avaient quitté furtivement la salle à manger pour courir à travers le grand parc du château de Kernœt.

Et là, le petit Maurice avait voulu tout voir : toutes les allées, tous les chemins, tous les sentiers où Yvonne et sa petite compagne s'étaient si souvent promenées en parlant de lui.

— Tiens disait la petite Suzanne, voilà le banc où, dans les premiers temps de notre séjour ici, et alors que ta mère était encore bien faible et bien chancelante, nous aimions surtout à venir nous asseoir...

“ Que d'heures nous avons passées là à parler de vous ?

“ Quels beaux rêves nous avons faits en nous disant que nous serions bientôt à l'ontenay-sous-Bois ?

“ Quels magnifiques projets nous faisons aussi pour l'avenir ?

“ Car nous ne savions pas que nous étions encore sous la main du baron de Chancel... Car nous nous croyions libres... car on nous avait dit que vous viendriez bientôt nous chercher, et nous attendions avec une impatience et une fièvre qui chaque jour grandissaient, le moment où nous vous verrions enfin surgir... le moment où nous pourrions enfin courir vers vous et nous jeter dans vos bras.

“ Aussi, combien de fois ne me suis-je pas levée d'un bond, toute pâle et toute frémissante d'émotion, en entendant le bruit d'un pas lointain... l'écho d'une voix lointaine !

— Ce sont eux ! m'écriais-je. Mère, les voilà !... Mère, voilà Maurice !... voilà M. de Bellechoche !”

“ Mais, hélas ! bientôt le bruit du pas se perdait sur la route... bientôt s'éteignait la voix et je retombais lourdement assise, plus pâle encore et avec de grosses larmes dans les yeux.

“ Mais je gardais pourtant, malgré le temps qui s'écoulait, toute ma confiance et tout mon espoir...

“ Seule, ta mère avait parfois des inquiétudes et des appréhensions...

Seule, elle avait parfois de tristes pressentiments qui m'assombrissaient un peu... Seule, par une sorte de divination étrange, elle avait soupçonné la vérité...

“ Mais viens encore... viens plus loin ! ajoutait-elle en l'entraînant par la main.

Puis s'arrêtant tout à coup de nouveau :

— Là, reprit-elle, c'est le belvédère... De là-haut, on a une vue superbe, magnifique, splendide... Eh bien, c'est là que ta mère maintenant passait presque toutes ses journées... Elle restait là-haut à épier toutes les routes, tous les chemins... A chaque instant elle croyait te voir apparaître... Et elle t'avait vu, en effet, ce matin, comme elle te l'a dit tout à l'heure...

— Oui, oui, fit le petit Maurice la voix sourde. Chère mère !... Et moi qui m'en allais... qui m'éloignais d'elle !

— C'était le rêve qu'elle avait fait cette nuit... ce rêve dont elle t'a parlé aussi qui se réalisait... N'est-ce pas étrange ?

“ Mais viens... viens encore... toujours !

Et les deux enfants avaient repris leur course.

Puis, s'arrêtant encore brusquement :

— Et voilà la petite rivière, s'écria la petite Suzanne, avec un éclair de joie dans les yeux, la petite rivière que j'aime tant... la petite rivière où, si souvent, M. de Chaverny m'a fait faire de longues promenades !...

“ N'est-ce pas qu'elle est belle !... Comme son onde est limpide ! comme le murmure de ses flots est doux à entendre !...

Et comme elle venait d'apercevoir le petit bateau :

— Ah ! si je savais ramer, fit-elle avec un soupir de regret, comme nous nous amuserions !

— Eh bien, viens, moi je sais ! dit fièrement Maurice.

Et, quelques secondes après, ils voguaient lentement sur la petite rivière unie comme un miroir.

Un grand silence s'était fait entre eux, mais leurs yeux toujours se cherchaient, se souriaient...

Puis enfin, lentement et très bas, la voix un peu tremblante ;

— Suzanne !

— Maurice !

— Te souviens-tu de notre première rencontre ?... Te souviens-tu du premier soir où je t'ai vue, là-bas, sur la route d'Ivry ?...

— Comment ne m'en souviendrais-je pas ? répondit-elle, la voix tremblante aussi. Comment pourrais-je faire pour ne pas m'en souvenir toujours ?

— J'étais bien triste ce soir-là... bien triste et bien désespéré !... Seul au monde !... Perdu dans la vie !... Qu'allais-je devenir ?... Mais à peine m'étais-je approché de toi... à peine avais-je vu ton bon regard... entendu ta douce voix... que mon cœur soudain se réchauffa...

— C'est comme moi ! dit-elle vivement. A peine avions-nous échangé quelques mots, que je me sentis plus gaie, plus heureuse, plus contente de vivre...

— Je ne sais pourquoi, mais il me sembla que tu ne devais pas être une étrangère pour moi, mais une amie, mais une sœur...

— C'est comme moi !... Je n'avais jamais eu de famille, et maintenant que je t'avais rencontré, il me semblait que j'en avais une et que je n'étais plus aussi seule, plus aussi orpheline...

— Et pourtant qui nous aurait dit que notre vie serait à ce point mêlée et confondue !... Et pourtant qui nous aurait dit que nous souffririons des mêmes chagrins, des mêmes douleurs, des mêmes désespoirs !... Et qui nous aurait dit que lorsque nous aurions quitté, et si prochainement, et dans un délai si court, la maison de M. François, nous nous retrouverions encore ensemble, chaque jour de plus en plus liés, chaque jour nous aimant davantage !

Maurice venait d'abandonner les rames et la petite barque glissait doucement au fil de l'eau.

— C'est que, vois-tu, reprit-il au bout d'un moment, de plus en plus ému, c'était notre destinée de nous rencontrer, de nous aimer, de ne plus nous quitter... Car nous ne nous quitterons plus jamais, n'est-ce pas, Suzanne ?

— Oh ! non, jamais... jamais, Maurice !

— Et tu m'aimeras toujours comme ton frère... toujours comme tu m'as aimé dès le premier moment où nous nous sommes connus... dès le moment où je t'ai dit mon nom et où tu m'as dit le tien ?

— Oui, je t'aimerai toujours de tout mon cœur, Maurice... Oui, j'aurai toujours pour toi la même sincère affection, le même profond attachement... Car, après ma mère, c'est toi que j'aime le plus au monde...

— Et moi, après la mienne, c'est toi que j'aime le plus aussi.

— Et si l'avenir nous séparait... Si je devais un jour vivre loin de toi... vivre sans plus te revoir... oh ! je ne te mens pas, je crois que j'en mourrais !...

— Oh ! chère Suzanne, s'écria Maurice, tu penses tout ce que je

pense, mais peut-être ne saurais-je pas le dire, ne saurais-je pas l'exprimer aussi bien que toi ?

Et les mains dans les mains, ils échangeaient un long baiser, quand, tout à coup, ils tressaillirent.

A travers l'espace, un cri joyeux venait de s'élever :

— Maurice !... Suzanne !...

— On nous appelle ! fit celle-ci.

— C'est M. de Belleroche, répondit le fils d'Yvonne.

Il reprit vivement les rames et, lestement, regagna la rive.

Ils traversèrent le parc en courant, et comme ils arrivaient, tout rouges et tout essoufflés, près du pavillon d'André, une voiture sortait d'une des remises du château.

A peine s'était-elle arrêtée, qu'Yvonne venait déjà d'y prendre place, suivie du comte de Rouvière et du marquis de Prades.

— En route !... En route !... dit gaiement M. de Belleroche en faisant grimper vivement les deux enfants. Nous allons revoir ta mère, Suzanne !... Nous retournons à Fontenay-sous-Bois, Maurice !

Et tandis que, d'un bond, il s'installait à son tour, André de Chaverny, le pied déjà sur le marchepied, disait tout bas à sa vieille gouvernante :

— Dame Véronique, vous m'avez dit bien des fois que le château de Kernoët était un peu triste, et que, pour l'égayer, je devrais vous donner une comtesse de Chaverny... Eh bien, attendez un peu, et bientôt, cette comtesse-là, je vous la donnerai !

Et la bonne femme n'avait pas eu le temps de répondre un mot, que déjà la voiture roulait, franchissant au grand galop la grille du parc.

Quelques minutes après, on ne voyait plus, très loin, qu'un blanc nuage de poussière.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

### TROISIÈME PARTIE

## LE RACHAT DU PASSÉ

### I. — DEUX ANS APRÈS

Environ deux années s'étaient écoulées qu'Yvonne et la petite Suzanne s'étaient si miraculeusement échappées du château de Morgoff.

L'instruction ouverte sur l'étrange disparition de Korrigan et de la vieille Micheline n'ayant donné aucun résultat malgré toutes les enquêtes qu'on avait pu faire et toute les recherches auxquels on avait pu se livrer, l'affaire avait été assez rapidement classée.

C'était maintenant, comme on dit, de l'histoire ancienne.

Les habitants de Morgoff, de Kernoët et des autres pays voisins, d'abord très vivement frappés, très vivement impressionnés par ce qu'ils avaient appelé "Mystère du château", les habitants eux-mêmes n'en parlaient plus, ne s'en occupaient plus...

Seul, le vieux Pornic, qui tenait son cabaret, en levait encore quelquefois la langue.

— C'est tout de même bien drôle, disait-il, qu'on n'ait jamais eu des nouvelles de ces deux pauvres diables de là-haut... de ce pauvre Korrigan et de sa pauvre femme... Est-ce que par hasard, vous auriez appris quelque chose ?

Et comme les clients auxquels il s'adressait répondaient invariablement qu'ils ne savaient rien, le vieux Pornic ricanait alors tout bas, d'un petit rire étrange qu'on ne remarquait pas assez.

Mais ce n'était pas seulement dans le pays de Morgoff qu'on avait perdu le souvenir des deux infâmes gredins qui s'étaient faits les complices du crime du baron de Chancel ; mais leurs victimes elles-mêmes, Yvonne et Suzanne, les avaient presque oubliés.

Du reste, Yvonne ne datait plus sa vie que du temps de son séjour au château de Kernoët, ou pour mieux dire, que du jour où, à Kernoët, elle avait retrouvé son fils, que du jour où, à Kernoët, elle avait, pour leurs fiançailles, laissé tomber sa main dans la main d'André de Chaverny...

Et depuis lors, depuis que son union avec André avait été célébrée dans la vieille église de Fontenay-sous-Bois, quel rajeunissement, quel épanouissement de tout son être !

Ah ! non, elle n'était plus aujourd'hui la pauvre femme à l'air si triste et au front si pâle qu'elle avait été aux jours de sa souffrance et de sa misère... la pauvre femme si chancelante et si faible qu'on avait connue dans le petit hôtel meublé de la rue Montmartre !

Mais la joie, le bonheur lui avaient rendu toute sa magnifique beauté d'autrefois.

Aussi le bon docteur Laval, le directeur de la maison de santé,

qui venait fréquemment rendre visite à son ami M. de Belleroche, hésitait-il encore, hésitait-il toujours à reconnaître en elle le tremblant spectre, le tremblant fantôme qu'il avait vu errer, l'œil si hagard et si plein de fièvre, à travers l'immense jardin du sinistre asile.

Mais ce n'était pas seulement de l'étrange changement qui s'était fait en Yvonne, de l'étrange métamorphose qui s'était opérée en elle, que s'étonnait le bon vieux médecin et que s'étonnait aussi le comte de Belleroche.

Mais un autre miracle encore s'était fait autour d'eux... mais Clotilde aussi... mais la mère de la petite Suzanne n'était plus reconnaissable non plus.

Mais elle aussi s'était soudain trouvée toute transfigurée à partir du jour où Fernand de Prades lui avait ramené sa fille — leur fille !

Oh ! non, la joie ne tue pas, car ce jour-là, la pauvre mère aurait dû mourir !

Prévenue par une dépêche de M. de Belleroche, qui lui disait :

"Vous serez dans quelques heures à Fontenay avec Suzanne et Yvonne."

Elle avait cru d'abord que son cœur allait se rompre, et elle n'avait plus vécu que comme dans un rêve, que comme dans un songe...

Elle pleurait, elle riait, elle avait peur pour sa raison !

Elle allait revoir sa fille ! On allait lui rendre sa petite Suzanne ! Elle allait pouvoir bientôt la serrer entre ses bras, la presser contre son cœur !

Oh ! mon Dieu ! était-ce vrai !

Et si Yvonne, dans l'immense bonheur d'avoir retrouvé son fils, pardonnait presque au baron de Chancel, son bourreau, elle aussi, redevenue heureuse mère, oubliait de plus en plus le passé, pardonnait de plus en plus à de Prades tous les torts qu'il avait eus envers elle...

Mais celui-ci, dont le repentir était vraiment sincère, mais celui-ci qui ne pouvait jamais se rappeler sans honte l'abandon dont il s'était rendu coupable envers Clotilde et envers son enfant... mais celui-ci qui ne pouvait jamais se rappeler non plus sans courber la tête qu'il avait été assez misérable pour se faire le complice du comte de Guérande dans l'enlèvement de la petite Suzanne, avait été plus sévère pour lui et n'avait point encore voulu se pardonner...

Aussi n'y avait-il que quelques jours qu'il était de retour de Kernoët, quand un matin, Clotilde, qui se promenait dans le parc avec Yvonne, fut toute surprise de le voir apparaître, l'air encore plus grave que d'habitude.

D'un bond, elle s'élança vers lui, le regard plein de joie et de pardon, puis, lui tendant la main :

— Qu'est-ce donc ?... Qu'avez-vous ?... lui dit-elle.

Il la regarda longuement, puis, sous le coup d'une immense émotion :

— Je viens vous faire mes adieux ! ajouta-t-il.

— Vos adieux !

— Je pars demain.

— Demain ! fit-elle, toute saisie, toute pâle.

— Oui, demain je quitte Fontenay... Je quitte la France... Demain, je serai loin de vous... et bien loin d'elle... bien loin de Suzanne !...

Et l'émotion qu'elle éprouvait à son tour ne lui avait pas encore laissé le temps de parler, qu'il reprit, la voix mal assurée :

— Vous me permettrez bien de lui faire à elle aussi mes adieux ?...

Vous me permettrez bien de lui donner un baiser, qui sera le dernier, peut-être ?

Clotilde avait tressailli et ses yeux s'étaient emplis de larmes.

— Et pourquoi partez-vous ? dit-elle vivement. Pourquoi nous quittez-vous quand tout le passé est effacé et quand nous aurions pu nous refaire une vie heureuse... ?

— Parce qu'il le faut ! répondit-il.

— Il le faut ?

— Parce que je n'ai pas encore pu étouffer en moi la voix du remords... ?

— Fernand !

— Parce que vous êtes une admirable créature dont je sens bien que je suis indigne... ?

— Non, non, vous vous êtes racheté... vous êtes redevenu un honnête homme... Ne dites pas cela, Fernand, ne dites pas cela !

— Parce que si je reviens, si la mort m'épargne, je veux pouvoir regarder ma fille sans baisser les yeux de honte devant elle... ?

Ils demeurèrent un long moment silencieux, puis elle reprit, de plus en plus émue :

— Ainsi, voilà la nouvelle que vous veniez m'apprendre ?... Vous partez !

— Oui.

— Et où allez-vous ?

— Oh ! bien loin... bien loin... je vous l'ai dit... ?

— Où donc ?

— En Afrique.

— En Afrique !

—Oui, là-bas. Le ministre des Colonies a bien voulu me charger d'une mission très importante, mais aussi périlleuse... Et je pars content, car, si je reviens, peut-être pourrai-je avoir la fierté de me dire que j'ai été utile à mon pays?... Peut-être rapporterai-je aussi un peu de gloire autour de mon nom?... Peut-être enfin, fort désormais de la tranquillité de ma conscience et du devoir noblement accompli, me trouverai-je moins indigne d'accepter l'amour que si généreusement vous m'offrez.

Et le lendemain, en effet, après avoir longuement embrassé Clotilde et Suzanne... embrassé Yvonne... et serré dans une dernière et énergique étreinte la main du comte de Belleruche et d'André de Chaverny, Fernand de Prades était parti...

Et depuis lors il s'était écoulé deux ans, deux longues années pendant lesquelles il ne s'était guère passé de jour sans qu'on s'entretint de lui dans la villa de Fontenay-sous-Bois...

Car M. de Belleruche n'avait pas voulu laisser partir Clotilde, et, d'un autre côté, comme il avait exigé qu'Yvonne et André demeurassent auprès de lui, il vivaient donc tous en famille, avec Maurice, qui devenait de plus en plus fort, et la petite Suzanne qui, de plus en plus belle, était presque déjà une jeune fille...

Mais les pauvres de Kernoët n'y perdaient rien, car si le comte et la comtesse de Chaverny n'habitaient plus leur château, ils n'y venaient pas moins de temps à autre passer quelques jours, et c'était alors autour d'eux, pour tout le bien qu'ils faisaient, pour toutes les infortunes qu'ils soulageaient, pour tout l'espoir qu'ils rendaient aux malheureux, tout un concert de bénédictions.

Or, un jour, comme Yvonne et André revenaient précisément d'un de ces courts voyages, ils restèrent tout saisis en s'apercevant que Clotilde et la petite Suzanne avaient les yeux tout rouges comme si elles venaient de pleurer, et que M. de Belleruche avait l'air profondément triste, profondément consterné.

Et André n'avait pas encore eu le temps d'interroger le comte, que celui-ci, le prenant à part, lui disait vivement et à voix basse :

—Vous savez la nouvelle ?

—Non. Quelle nouvelle ?

—Le marquis de Prades ?

—Eh bien ! fit anxieusement André.

—Mort !

—De Prades !

—Oui, de Prades !

—Est-ce possible !

—Du moins, c'est ce que tous les journaux racontent. Non seulement le marquis, mais encore tous ceux qui l'accompagnaient, toute la mission aurait été massacrée...

—Et la nouvelle est sûre ? fit vivement André, de plus en plus remué.

—On la donne comme sûre, répondit le comte. Mais cependant une chose me laisse encore un peu d'espoir. Oh ! un bien faible espoir !

—Laquelle ?

—C'est que jusqu'à présent elle n'a pas été confirmée par le ministre des Colonies, qui prétend l'ignorer et ne rien savoir.

—Mais alors...

—Oui, mais cependant cela ne prouve pas grand chose, mais cependant cela est loin de me rassurer complètement. Car d'un moment à l'autre une dépêche peut arriver qui ne laisse plus aucun doute sur le désastre... Et voilà pourquoi j'ai peur !... Et voilà pourquoi je tremble !...

Puis montrant Clotilde et la petite Suzanne qui, à quelques pas de là, formaient un autre groupe :

—Car regardez !... regardez cette pauvre femme... regardez cette pauvre petite, qui sanglotent toutes deux dans les bras d'Yvonne !... Est-ce que leur douleur ne vous fait pas mal à voir !

Et, plus bas, plus profondément attendri :

—Pauvre femme !... pauvre femme ! ajouta-t-il. Elle l'aimait encore plus qu'elle ne croyait !

Et c'était vrai !

En ce moment, Clotilde s'apercevait combien était profond, combien était immense l'amour qui de nouveau s'était réveillé en elle pour son Fernand enfin pardonné, pour le père de son enfant enfin absous...

Aussi, le front tombé sur l'épaule d'Yvonne, qui cherchait en vain à la rassurer, en vain à la consoler, ne cessait-elle de verser d'abondantes larmes, murmurant, la voix entrecoupée par les sanglots :

—Est-ce vrai !... Mon Dieu ! est-ce vrai !... Mort !... Mort, Fernand !... Mort si loin de moi !... si loin de nous !...

—Oh ! il l'avait bien dit en nous quittant... il l'avait bien dit en embrassant sa fille :

—Adieu !... Adieu peut-être pour toujours, car je ne sais pas si je vous reverrai !...

—Et il ne reviendra pas !... Et il ne nous reverra plus !... Mort ! Il est mort !...

Et toute cette nuit-là, Yvonne avait dû la passer près d'elle et

de la petite Suzanne, tant la douleur des deux pauvres créatures était effrayante.

Pourtant le lendemain matin, le premier soin de M. de Belleruche avait été de courir aux nouvelles.

Peut-être apprendrait-il quelque chose à Paris ?

Peut-être n'était-ce là qu'une fausse information déjà démentie ?

Peut-être au ministère lui dirait-on un mot qui calmerait les angoisses de Clotilde et de l'enfant ?...

Et celles-ci pleuraient, sanglotaient toujours, quand, sur le coup de midi, il reparut l'air si joyeux et si radieux, qu'elles n'eurent qu'un cri en le voyant :

—Oh ! parlez... parlez vite, M. le comte !

Et Clotilde :

—C'est peut-être l'espoir que vous allez nous rendre... Oh ! dites-nous vite ce que vous savez... ce que vous avez appris !

—Oui, oui, M. le comte, parlez-nous vite de mon père ! dit vivement la petite Suzanne qui, depuis qu'elle était revenue de Kernoët, appelait de ce doux nom le marquis de Prades. Dites-nous vite qu'on s'était trompé... qu'il vit toujours et que nous le reverrons !

Mais, d'un geste, M. de Belleruche venait de lui imposer silence, et de faire taire aussi Clotilde.

—Comment voulez-vous que je puisse parler si vous ne m'en laissez pas le temps ! fit-il avec un sourire qui acheva de les rassurer. Et commencez aussi par essayer vos yeux et par ne plus pleurer.

—Oui, M. le comte, nous vous écoutons... nous ne pleurons plus.

—Dites vite !...

—Eh bien ! oui, on s'était trompé !

—Fernand...

—Mon père...

—Votre père, ma chère petite Suzanne, vit encore... votre père n'a pas couru le moindre danger... votre père serait très certainement étonné s'il savait les bruits sinistres qu'on a fait courir sur son compte...

—En êtes-vous bien sûr ? dit vivement Clotilde, qui ne pouvait se défendre d'une dernière angoisse.

—D'autant plus sûr, répondit vivement à son tour M. de Belleruche, que j'ai puisé mes renseignements aux sources les plus autorisées... d'autant plus sûr que je sors du ministère où j'ai eu la preuve de ce que j'avance...

—La preuve ! s'écrièrent ensemble les deux pauvres femmes, dont le visage s'illumina d'un éclair de joie.

—Oui, j'ai eu dans les mains, j'ai eu sous les yeux une dépêche que le ministre venait précisément de recevoir du marquis... Et non seulement, dans cette dépêche, M. de Prades donnait les meilleures nouvelles de sa santé, mais encore les meilleures nouvelles de la mission dont on l'a chargé...

—En un mot, ajouta M. de Belleruche, si j'ai bien compris le texte que j'ai lu et les explications que le ministre a bien voulu me donner, au lieu de pleurer, de vous désespérer, vous devez être, au contraire, très heureuses, car M. de Prades est tout simplement en train d'accomplir des prodiges d'intelligence, des prodiges de courage et de patriotisme... car il s'est déjà révélé comme un explorateur intrépide et un grand Français...

Et, comme, de plus en plus, Clotilde et la petite Suzanne, qui s'étaient jetées dans les bras l'une de l'autre, rayonnaient, resplendissaient de bonheur en l'entendant parler ainsi, le comte reprit plus vivement :

—Oh ! je n'exagère pas et je ne fais que vous répéter, que vous rapporter très fidèlement ce qui m'a été dit tout à l'heure.

—En si peu de temps, M. de Prades a déjà trouvé le moyen de rendre de si grands services à sa patrie que l'on ne tarit pas d'éloges sur son compte, que tout le monde l'admire et que, bientôt, on placera son nom à côté de ceux des plus hardis et des plus vaillants explorateurs.

—Aussi, attendez... attendez qu'il vous revienne, et vous verrez quelle réception enthousiaste on lui fera, et dans quelle gloire, dans quelle apothéose il marchera !

—Oh ! M. le comte ! s'écrièrent encore, toutes frémissantes d'émotion, Clotilde et sa fille.

—Oui, oui, rappelez-vous bien de mes paroles et retenez bien ce que je viens de vous dire, continua toujours très vivement et avec un accent plein de conviction le père d'Yvonne.

(A suivre)

#### LEÇONS D'ART GRATUITES

Les personnes qui désirent recevoir gratuitement des leçons d'art devraient s'adresser à la "Canadian Royal Art Union Limited," 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, Canada. L'École d'Art est installée dans l'édifice du Mechanics Institute, et est absolument gratuite. Les tirages mensuels, le dernier jour de chaque mois, ont lieu au bureau de la rue St-Jacques, dans le but de distribuer des œuvres d'art.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

## LE MÉCANICIEN DOC

La poussière de charbon, le fraïsil, l'huile et la fumée donnent à un chauffeur en service un aspect repoussant, farouche même ; il est peu d'hommes, parmi les innombrables voyageurs que nous traînons derrière nous, qui se soucieraient de nous connaître. Mais nous sommes utiles et nous avons notre large part des désagréments de la vie, exposés à mille périls, à toutes les intempéries.

Ce n'est pas chose facile pour un chauffeur de devenir mécanicien. Il y a des hommes, sur notre ligne de New-York à Albany, qui travaillent depuis onze ans sans avoir obtenu aucun avancement, quoique leur capacité à conduire une machine ne puisse faire de doute, car l'avancement dépend seulement des vacances qui se produisent ou des protections dont on dispose.

Certes, un chauffeur doit connaître à fond sa machine au bout de onze années, car après deux ans de métier, je connaissais la mienne dans ses moindres détails, encore qu'il faille beaucoup de temps pour apprendre à bien chauffer, à obtenir le plus de vapeur possible avec peu de combustible, à ménager la plus haute pression pour l'endroit où elle est nécessaire. Tout cela oblige le chauffeur à avoir une connaissance aussi exacte de la route elle-même que de sa machine. C'est pendant cette phase de sa carrière qu'il acquiert les connaissances pratiques nécessaires à l'état de mécanicien. Il est le groom du "cheval de fer", il doit le polir chaque jour et apprêter toutes choses de façon à ce que son supérieur n'ait qu'à prendre la direction du train : le mécanicien, d'ailleurs, ne fait son apparition qu'au moment du départ.

Quand je débutai dans le métier, je fus placé sous les ordres du mécanicien Doc Simmons. Je mis sa patience à une rude épreuve pendant les premières semaines, car j'étais alors à peine capable d'entretenir le feu d'un fourneau de cuisine ; pourtant il ne me dit jamais une parole dure, quoiqu'il eût souvent à me répéter les mêmes observations.

Doc, comme l'appelaient tous les employés du chemin de fer, était un mécanicien hors ligne ; il connaissait les moindres pièces de sa machine, leur mécanisme, leur utilité. C'était un bon compagnon, toujours une parole aimable ou joyeuse à la bouche ; de tels hommes abandonnent rarement leur devoir dans les moments critiques.

Le 6 février 188., nous sortîmes de New-York le soir avec le "Pacific Express". Il faisait un froid terrible, la ligne était gelée et glissante, et nous avions déjà, au départ, un quart d'heure de retard. L'express était habituellement un train pesant ; ce soir-là, nous avions trois wagons de bagages, trois sleeping-cars et huit wagons de voyageurs.

Le thermomètre marquait 21° au dessous de zéro. Par un tel froid, il est difficile d'obtenir de la vitesse, et quoique la combustion semble d'abord favorisée par une température basse, il faut alors plus de charbon pour obtenir une même quantité de vapeur ; le train semble attaché à la voie.

Le vent nous glaçait jusqu'à la moelle des os, malgré nos bonnets de fourrure et nos gros pardessus.

Peut-être ne fut-ce de ma part qu'une simple imagination, mais il me sembla ce soir-là que Doc avait une expression étrange, en tout cas il était plus sérieux que d'habitude, car il savait que nous allions avoir un pénible voyage.

"Mettez du charbon, Nick, et poussez le feu, nous n'aurons jamais trop de vapeur cette nuit. Quinze minutes de retard et onze wagons à traîner ! Ces sleeping-cars sont lourds comme des blocs massifs. Je suis aise qu'il y ait une double-voie et que nous n'ayons rien devant nous."

Nous avançons rapidement cependant, et je voyais à la façon dont Doc conduisait la machine, qu'il entendait regagner ses quinze minutes. Je suppose que nous fîmes trente-cinq milles en une heure, peut-être quarante. Des lieues de terrain sombre et nu fuyaient derrière nous. Le train approchait de la station de New-Hambourg, où la ligne traversait le Wapping Creek sur un pont à cheval.

Ah ! s'il était donné aux mécaniciens de distinguer ce qu'ils ont devant eux par ces nuits sombres ! Mais ils voient seulement ce que leur montre la lueur du fanal placé à l'avant de la locomotive, et souvent le brouillard, la pluie, la neige obscurcissent terriblement les feux de signaux.

Un de ces accidents, qui peuvent ne pas arriver pendant des années, mais auxquels on est toujours exposé, se produisit cette nuit-là : l'un des essieux d'un train de marchandises se rendant à New-York fut brisé et le wagon dérailla. Avant d'arriver au pont, il était placé au milieu du train, et personne ne sut combien de temps il fut remorqué dans ces conditions. Les employés s'aperçurent de l'accident au moment où la machine s'engageait sur le pont et ralentirent aussitôt la marche. Cependant, avant que l'arrêt ne fut effectué, deux ou trois autres wagons avaient déraillé, et l'un d'eux, chargé de pétrole, rompant ses chaînes, était resté en détresse sur le pont, juste en travers de notre ligne.

L'accident jeta les hommes qui montaient le train de marchandises dans une grande confusion ; toutefois ils affirmèrent plus tard qu'ils avaient disposé les signaux avertisseurs aussitôt que possible, quoique une minute à peine avant notre arrivée. Quand nous passâmes devant la station, je distinguai la vapeur du train de marchandises à peu de distance.

"Nous croiserons le numéro 19 juste sur le pont," dit Doc.

Tous les deux nous observions la voie chacun de notre côté.

Soudain j'aperçus une lanterne rouge qui brillait juste devant nous, à la hauteur du pont.

"Dieu nous sauve ! le pont est ouvert," criai-je.

Déjà Doc, qui avait fait la même supposition que moi, avait la main sur le volant de changement de marche.

Mais nous étions lancés à toute vitesse ; un moment plus tard nous passions à côté du train de marchandises, et quand la machine s'engagea sur le pont, nous aperçûmes le wagon d'huile juste en travers de notre voie : la mort était à quelques mètres et nous nous élançâmes au devant d'elle !

"Sautez, Doc !" criai-je en me précipitant sur le marchepied.

Il se retourna et me regarda sans répondre. Je n'ai jamais oublié ce regard plus expressif que des mots : "Oui, *vous* pouvez sauter, disait-il, mais moi, je dois rester à mon poste."

Je m'élançai la tête la première par-dessus le garde-fou et allai tomber sur la glace du Creek, tout près de la rive que j'atteignais à peine quand j'entendis le choc de notre machine contre le wagon de pétrole. Une flamme immense enveloppa le pont, les wagons et toutes choses au-dessus de moi ; le chevalet se rompit sous le choc et la machine avec trois wagons de bagages et un wagon de passagers, tombèrent l'un après l'autre. La machine défonça la glace sous son poids et s'enfonça dans l'eau profonde, où vinrent s'entasser les uns par-dessus les autres les quatre wagons.

Après quelque seconde d'absolu silence, les cris des agonisants et des appels de secours des voyageurs emprisonnés déchirèrent l'air.

Nous tous, qui n'avions aucun mal, nous fîmes ce que nous pûmes. Les wagons qui n'étaient pas tombés brûlaient au-dessus de nous. Vingt et un voyageurs avaient été tués sur-le-champ, beaucoup étaient grièvement blessés.

Pendant que nous travaillions au sauvetage, je regardai anxieusement autour de moi, espérant voir Doc sain et sauf, occupé à la même besogne. Mais je ne l'aperçus pas, et quand le jour se leva, je fus bientôt assuré qu'il avait disparu avec sa machine.

On ne put retirer la locomotive de l'eau que la semaine suivante. Nous trouvâmes alors le corps de Doc au fond du Creek : son visage, ses mains et ses vêtements étaient brûlés, mais nous ne pûmes reconnaître s'il était mort brûlé ou noyé.

La mort l'avait trouvé au poste que lui assignait son devoir ; il avait sans hésiter sacrifié sa vie pour sauver d'autres existences.

Traduit de l'anglais par

C. DICKSON.

## EXPLICATION

*Boulean.* - Si je prends le dîner avec vous, j'ai besoin de changer d'habit.

*Boulean.* - Sottise ! Qu'est-il besoin de changer d'habit ?

*Boulean.* - Si. Je voudrais mettre un gilet avec un dos élastique.

## CES BONNS PETITS

*Tommy.* - Dis, Jimmy, viens avec nous, nous nous amusons énormément.

*Jimmy.* - Que faites-vous ?

*Tommy.* - Nous avons fait manger à la chèvre la grosse éponge du bain et maintenant nous allons la laisser boire.

## ERREUR EXCUSABLE

*La jeune femme.* - Je viens de recevoir un beau diplôme sur parchemin, du collège culinaire, et j'ai apporté ceci pour toi. Devines-tu ce que c'est ?

*Le mari (avec un morceau de Pommelette entre les dents).* - C'est le diplôme, hein !

## EXEMPLE

*Mme Taupin (s'interrompant dans sa lecture).* - Je vois qu'un homme de New-York a eu des troubles pour avoir épousé trois femmes.

*M. Taupin (du fond du cœur).* - Je connais un homme qui est beaucoup plus près de notre maison et qui a des troubles tous les jours parce qu'il a épousé une femme.

## SON EXPÉRIENCE

*La mère.* - J'aimerais à savoir qui est ce jeune homme avec qui tu es fiancé ?

*La fille.* - Oh ! C'est un jeune homme d'excellente famille.

*La mère.* - Est-ce que sa famille s'objecte à son mariage avec toi ?

*La fille.* - Oui.

*La mère.* - Alors, je pense que tout ira bien.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

**Avis.**—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

**Patin le fin.**—Imagination ardente. Caractère à la fois ferme et timide. Très bonnes dispositions à l'amour et spontanéité de sentiments.

**Léonidas et Simonne II.**—Sens commercial. Nature active et entreprenante. Caractère droit, sévère et inflexible. Franchise.

**Mastaiocle.**—Caractère tendre, doux et mélancolique. Beaucoup d'imagination et sentimentalité excessive. Talent pour la musique.

**Jacobino.**—Originalité, audace, excentricité et indépendance de caractère. Manque de persévérance et de sens pratique. Nature très ardente.

**Malheureuse.**—Bonnes dispositions à l'amour, constance et sincérité. Nature calme, goûts simples et absence d'ambition.

**Blanca.**—Sens littéraire, imagination active, caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Honte, douceur, sensibilité. Caractère bienveillant.

**Une heureuse fiancée de Chic.**—Beaucoup d'imagination. Sensibilité, douceur et intensité de sentiments. Manque de persévérance.

**Quand reviendra-t-il ?**—Esprit d'ordre. Nature active. Caractère positif et ferme. Bon pouvoir de persuasion.

**Alexandre.**—Indolence, distraction. Esprit fatigué et apathique. Nature assez entreprenante, mais peu active et peu résolue.

**Eugénie L.**—Caractère enclin à la dissimulation. Bonne force morale et très grande énergie de volonté. Persévérance.

**Anna R.**—Sens pratique et ambitieux. Indépendance de caractère. Imagination vive et se passionnant facilement pour une grande idée.

**Antonia.**—Nature irrégulière et versatile. Tendance à la mélancolie et au découragement. Manque d'ordre et paresse. Volonté peu énergique.

**Exilé.**—Habileté littéraire. Délicatesse de goût et élévation de sentiments. Nature impressionnable et sensible. Amour de la musique.

**Postillon de Manaven.**—Caractère rêveur et sentiments poétiques. Finesse d'intuition. Aspirations élevées et besoin de grandes affections.

**Emma No 1.**—Beaucoup de suite dans les idées. Mélange de sens pratique et d'impressionnabilité. Esprit élevé s'occupant peu de petits détails.

**St-Romuald.**—Vous êtes d'un caractère dédaignant, craintif et solitaire même à ses plus chers amis. Beaucoup de fermeté et de persévérance.

**Léonce.**—Intelligence mercantile. Activité physique et morale. Esprit d'initiative. Plus d'imagination que de cœur.

**Enfant des Bois.**—Générosité et franchise. Parfait dévouement dans l'affection. Grande bonté d'âme envers tout le monde.

**Jeannot II.**—Sens littéraire. Intelligence très vive. Extrême sensibilité. Volonté assez ferme. Subira plutôt l'ascendant d'une carrosse que d'une menace.

**L'homme propose et Dieu dispose.**—Votre réponse a paru dans le numéro du dix juin page 30, 31ème colonne.

**Graziella.**—Pensée féconde, active et élevée. Nature vigile et forte. Peut tout sacrifier aux objets de son affection.

**Marie des Lys.**—Esprit d'initiative. Nature ardente, vive, primesautière. Curiosité et amour de l'étude. Beaucoup de sens pratique.

**Arniehinc.**—Sens artistique. Délicatesse de goût. Beaucoup d'imagination et peu de sensibilité. Volonté énergique.

**Toujours occupée.**—Absence de sens pratique. Esprit froid, déductif et concis. Indépendance de caractère. Tendance à l'exaltation.

**Lili Tithomme.**—Nature originale enjouée et primesautière. Esprit sceptique et railleur. Caractère très entreprenant et actif. Ambition et présomption. Manque de persévérance.

**Petite curieuse.**—Reçu le coupon, merci bien. Je pensais bien que vous l'aviez oublié.

**Bidou à sa tante.**—Votre écriture révèle une nature calme et réfléchi. Beaucoup de volonté, un bon pouvoir de persuasion et de la persévérance.

**Gabrielle M.**—Impressionnable et délicat nature. Beaucoup d'imagination et aussi beaucoup de réelle affection. Dévouement et générosité envers les êtres aimés.

**Hercule de Montfort.**—Bon cœur. Caractère assez facilement contrôlable. Volonté forte et vive. Bonnes dispositions à l'amour.

**Rita la capricieuse.**—Esprit d'initiative. Fécondité et activité de pensée. Sens pratique. Nature quelque peu portée à l'affection.

**J'aime les fleurs.**—Nature élevée. Sensibilité excessive. Beaucoup d'imagination. Délicatesse de goût. Un peu de caprice.

**Mozart W.**—Enthousiasme et exaltation. Manque de sens pratique et de persévérance. Bonne dose d'orgueil et d'ambition.

**Tout à maman.**—Imagination romanesque exerçant sur les sentiments plus d'influence que le cœur ou la raison. Exaltation et affectation.

**Esculape II.**—Caractère ardent, audacieux, avide d'indépendance et de liberté. Nature passionnée et exubérante. Très grande franchise.

**May Aim.**—Vous êtes impressionnable, sensible et pourtant froide ou plutôt timide à l'excès. Dévouée à ceux que vous aimez.

**Marie Victoria C.**—Vous n'avez pas pris de pseudonyme, tachez de vous reconnaître sous vos prénoms. Votre nature est tendre, généreuse et sympathique, mais très susceptible dans l'affection.

**Berthe de Beauvais.**—Orgueil offensé, égoïsme et sécheresse de cœur. Caractère très entreprenant, ferme, actif et persévérant. Volonté absolument tenace, ne recule devant aucun obstacle pour atteindre son but.

**Stella.**—Tempérament doux et conciliant. Paresse et amour de la rêverie. Bonnes dispositions à l'amour. Absence d'imagination.

**Mathivernee.**—Indolence et paresse. Nature timide et peu d'initiative. Esprit calme. Assez bon talent pour la musique.

**J'aime Edouard et je l'aimerais toujours.**—Nature changeante et irrégulière. Coquetterie et inconstance en amour. Caractère un peu réticent.

**La parole de Dieu.**—Désance et susceptibilité. Nature quelque peu égoïste, susceptible cependant d'aimer avec générosité.

**Cédard Hall.**—Votre nature est ardente, impétueuse, irréfléchi et n'agit que sous l'impression du moment. Beaucoup, beaucoup d'imagination.

**Américain.**—Sens littéraire. Nature sérieuse, observatrice et prudente. Esprit bien équilibré. Bon fond de sensibilité.

**Zouaviana.**—Imagination romanesque. Excès de sensibilité. Nature ardente et passionnée. Peu de constance dans l'affection.

(A suivre.)

Dans une maladie assez grave, l'abbé de Voisenon, écrivain aussi fécond que médiocre du XVIII<sup>e</sup> siècle et qui avait peur du diable, fit venir le Révérend Père de Neuville. "Mon père, dit-il, en le voyant à son chevet, je ne veux point aller en enfer. Si vous persistez à faire vos opéras-comiques, cela pourrait bien vous arriver cependant, répondit le jésuite; et ce ne serait pas tout de brûler en enfer, il vous arriverait bien pis. Eh quoi donc? Vous y seriez sillé, mon pauvre ami."

Chez l'horloger. Un Monsieur discute avec acharnement le prix d'une montre.

Mais, monsieur, dit le marchand, je vous la garantis trois ans!...

Alors le client, subitement inspiré.

Comme c'est pour un cadeau, donnez-m'en une qui marche huit jours et diminuez 20 francs.

La relative clémence de l'hiver inspire à notre ami Crétino quelques observations.

Crétino cite comme exemple des températures rigoureuses de jadis, l'année de sa naissance, où le thermomètre descendit à seize degrés.

Et notez, ajoute-t-il, que seize degrés d'alors en représentent pour le moins vingt-quatre d'aujourd'hui.

Sur le boulevard: Passe un couple de fiancés: Elle, une héritière, bien dotée, mais d'une maigreur extraordinaire: Lui, un gentleman accompli.

Mme X... (dévisageant le jeune homme). En voilà un qui a du pain sur la planche!...

La petite brune.—Dites plutôt qu'il épouse une planche à pain!

POUR ENTER L'AUTRE

Le rhume, la bronchite sont voisins. Le Baume Rhumal tuant l'un, fait éviter l'autre.



Nous avons de tres jolis

Souliers

comme la vignette ci-dessus avec des hausses en drap uni et de fantaisie. Ils sont populaires et du dernier gout...

PRIX : \$1.50 EN MONTANT

RONAYNE BROS.

2027 RUE NOTRE-DAME

COIN CARRÉ CHADOUILLEZ

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D<sup>r</sup> CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES

(Composées)

De MCGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

PLUS DE MAUX DE DENTS! PAR L'EMPLOI DES DENTIFRICES

Élixir, Poudre et Pâte

DES BÉNÉDICTINS

de l'Abbaye de Soulaç

Dom MAGUELONNE, Prieur

Inventé en l'an 1373 par le Prieur P. BOURSAUD

VENTE EN GROS : SEGUIN, BORDEAUX MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES PHARMACIES et DROGUERIES.

MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

GRAND PRIX EXPOS. INT'L L'YON 1889, EXPOS. INT'L BORDEAUX MEMBRE DU JURY 1885.

EXIGER LA SIGNATURE DU PRIEUR Dom Maguelonne de Soulaç

Le facon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un facon. ROYER & ROUGIER FRERES - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal.

LA CHAMPAGNE CIGAR

PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B. "Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

L'Amour Mouillé — (Suite et fin)

re nous voi - le Les - cieux in - ter.dits, Les - cieux

in - ter.dits, O seule pe - tite é - toi - le De mon pa - re -

dis - Dors! dors! dors!

dors! dors! dors!

a Tempo. p. leggiero. cresc.

Presto. Mopst de Tabacelle. rit. brillante.

FIN

# DORSI CHÈRE PRUNELLE!

Adaptation française de  
CATULLE MENDES

Musique de  
EMIL SJÖGREN

CHANT

*p*  
Dors! dors! chère prunelle! Dors! — dors! —

PIANO

Ma — ten-dree-se fi-de-ja Ne s'endort — ja.mais. Ne s'endort —

— jamais, Chère lueur é-ter-nel. Le Des yeux que j'ai — mais!

*p* **A tempo**  
Dors! dors! per-le ché-ri-el Dors! — dors! —

Mon âme endo-lo-ri-e. Te veille nuit et jour, — Pe-

— ti-te per-je ser-ti-e Dans Mor-de-là-mour! — Dors! dors!

pe-tite é-to-ile! Dors! — dors! — L'om-bre en



PAS BESOIN DE VERS, CE MATIN



*Le fermier Penoute (quatre heures et demie du matin).* — Allons, vite, lève-toi, Georges-Henri ! C'est le premier oiseau qui sort du nid qui prend le premier ver. Tu le sais !  
*Georges-Henri Penoute (retour du collège).* — Parfaitement... poupa... Mais je ne vais pas à la pêche aujourd'hui ; merci ! Réveillez-moi seulement à neuf heures, s'il vous plaît !

## FORCE ET MALICE

APOLOGUE INDOU

Ceci se passait aux Indes, dans la région du Bengale, région célèbre chez nous pour les feux multicolores qui portent son nom et dont nous égayons nos réjouissances publiques, aussi bien que pour les tigres démesurés qui peuplent ses forêts, et que les Indiens appellent "les mangeurs d'hommes".

Messieurs les tigres n'ont pas toujours un Indien à se mettre sous la dent, car on les chasse à dos d'éléphants, et quand faire se peut, on les détruit impitoyablement. Il arrive donc parfois que le roi des jungles est obligé de se contenter d'un repas plus modeste. Certain soir, un tigre royal revenant bredouille après avoir battu la forêt fut heureux de se trouver nez à nez, ou si vous l'aimez mieux, museau à museau, avec un pauvre sire de renard qui braconait pour son propre compte, et se montra bien penaud de la rencontre.

— Bonsoir, Monseigneur, dit-il d'une voix étranglée par la peur. Je vous avec plaisir que Votre Altesse se porte à merveille, et j'espère qu'elle a fait bonne chasse.

— Mon ami, rauqua le tigre en passant sa langue écarlate sur ses moustaches, tu es le premier animal que j'ai trouvé ce soir sur mon passage, et je vais souper avec toi.

Or, dans la société des humains, quand on manifeste l'intention de souper avec quelqu'un, c'est qu'on l'invite à partager son potage, ou qu'on accepte son offre de s'asseoir à sa table. Les choses vont différemment au fond des forêts. Maître renard, doué d'un esprit subtil, comprit du premier coup que s'il était admis à faire partie du souper de Son Altesse Royale, c'était en qualité de victuaille, et non de convive.

Il y avait là de quoi lui donner la chair de poule... cette chair dont il était si friand, aussi n'accepta-t-il l'invitation qu'avec une répugnance bien naturelle. Presque fou de terreur, sachant à peine ce qu'il balbutiait, il supplia son terrible interlocuteur d'arguer sa vie.

— Les carnivores ne devraient pas se dévorer entre eux, étant de même famille, murmura-t-il. Il y aurait cruauté de votre part à abuser de votre force contre un animal de ma qualité. Sachez, Sire Tigre, qu'à votre exception près, toutes les autres créatures sont frappées de terreur à mon approche ! Je suis donc de noble race, et vous prie de réserver vos coups de dents pour des pécores inférieures.

Le féroce carnassier secoua la tête d'un air de doute.

— Tu n'as pas l'air d'un foudre de guerre, répondit-il en démasquant ses dents aigües dans un formidable sourire. Je crois que tu te vantes.

— Jugez-en plutôt par vous-même, reprit vivement maître Renard, à qui l'épouvante donnait de l'esprit. Veuillez m'accompagner dans ma promenade, vous pourrez voir alors à quel point je suis craint et respecté en ce domaine.

— Ma foi, je veux bien essayer, grogna le tigre, mais prends garde, j'ai l'œil sur toi.

Ils se mirent donc en marche.

Le premier animal qu'ils rencontrèrent était un loup. A la vue du "mangeur d'hommes", il fut pris d'une telle peur qu'il s'enfuit pour sauver sa vie.

— Vous voyez, dit le renard se redressant avec fierté, comme il tremble devant moi !

Peu après, ils croisèrent un grand cerf, qui déampa à son tour. Et ainsi de suite. Chaque animal trouvé sur le chemin s'empressait de leur céder la place, si bien que le tigre finit par se dire que son compagnon devait être véritablement un seigneur d'importance, sans réfléchir que c'était de lui-même que chacun se montrait si effrayé.

— En vérité, mon ami, s'écria-t-il, je serais désolé de manger un personnage aussi redouté. Je te souhaite une bonne nuit, et vais de ce pas chercher mon souper ailleurs.

Maître Renard lui lécha la patte avec respect, et le pria de le tenir pour son plus dévoué serviteur. Après quoi, tout ému de cette chaude alerte, il ne fut pas long à regagner sa tanière.

Ah ! se dit-il avec une légitime fierté, je suis plus fort que cette brute, puisque, grâce à mon intelligence, j'ai pu me moquer de ses terribles moustaches, en le traitant d'égal à égal, et sans y laisser ma peau !

ACHILLE MÉLANDRI.

### SUBTILE DIFFÉRENCE

Un certain boutiquier avait, par ses vertus, mérité le nom de "petite canaille". Un étranger lui demanda pourquoi cette appellation lui avait été donnée ?

— C'est, répondit-il, pour me distinguer du reste de mes collègues qui, eux, sont tous des "grandes canailles".

### L'AUTEUR EN VUE

*Boulau.* — On dit que la nouvelle tragédie de Laficelle a reçu une ovation à sa première représentation. Est-ce le cas ?

*Roulau.* — Oui. Il n'aurait pas pu en être autrement.

*Boulau.* — Comment cela ?

*Roulau.* — Il avait donné des billets de faveur à tous les croquemorts de la ville et comme les hommes, les femmes et les enfants mouraient par douzaine à chaque acte, l'instinct professionnel de ces messieurs porta leur enthousiasme jusqu'au délire et leurs applaudissements soulevèrent pres que le toit de la salle de sorte que Laficelle est considéré comme l'auteur tragique le plus en vue du siècle.

L'espérance et le souvenir ont le même charme et le même prestige, c'est l'éloignement. — ME SCHEFFWINE.

## CAUSERIE PARISIENNE

Il n'y a rien de difficile, à Paris, comme de savoir exactement l'heure qu'il est.

Vous sortez... vous êtes pressé... vous avez un rendez-vous assez loin de chez vous, pour midi... Tout en y courant, vous consultez une horloge sur votre passage... Elle marque midi moins le quart... Vous vous dites :

—Jamais je n'arriverai à temps!...

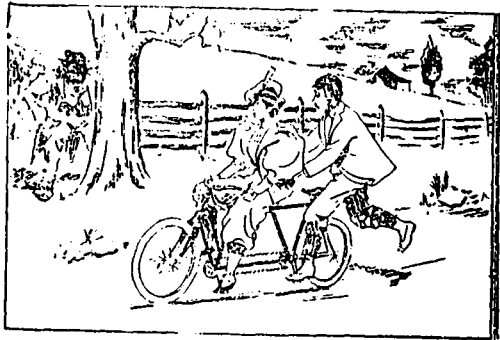
Vous hâtez le pas... vous passez devant une seconde horloge... midi moins vingt... ça vous rassure...

Malheureusement en voici une troisième où vous voyez avec terreur qu'il est l'heure moins cinq...

Vous pendez vos jambes à votre cou — manière de courir pas commode du tout, — affirme la chanson du Petit Chaperon rouge.

Mais bientôt vous constatez qu'il n'y a pas besoin de vous presser... Le cadran

## L'ENLÈVEMENT DE LAPOUILLE



I

Mr Dude (qui accompagne, en tan-dem, Mlle Fleurdespois).—Je vais faire une bonne plaisanterie à Alice : Descendre de bicyclette et me cacher derrière cet arbre. Elle ne s'apercevra de rien et croira que je suis tombé en route... là.

qui surmonte un monument public enseigne aux contribuables l'heure juste avec garantie du gouvernement... Il est onze heures et demie.

Ce qui n'empêche pas que, deux pas plus loin, l'heure pneumatique et municipale porte midi 10 et vous avez manqué votre rendez-vous!...

Par bonheur, les travaux qui étreignent Paris, en ce moment, ont le résultat inespéré de mettre d'accord, pour une fois... savez-vous?... toutes les horloges pneumatiques de la rive gauche...

Un coup de pioche donné dans une conduite a arrêté toutes ces aiguilles.

La rive droite n'a pas eu ce bonheur... Seulement les travaux susdits ont privé d'eau un hôpital...

"Il faut souffrir pour être beau!" disent les bonnes gens.

Paris sera certainement fort beau après avoir souffert de tous ces événements...

En attendant c'est bien vilain, et très gênant pour les piétons qui ne sont pas entraînés à l'alpinisme.

\* \* \*

Où diable la liberté de la presse va-t-elle se nicher?

Saluons l'*Etoile de l'Espérance*!... tel est le titre d'un de nos confrères américains.

Les condamnés enfermés dans une prison de New-York ont fondé l'organe ci-dessus mentionné... Tous les prisonniers, au nombre de treize cents, sont invités à y collaborer... sans distinction d'opinion ni de délits...

Un escroc célèbre y fait la *causerie financière*, très appréciée en certains milieux... un faussaire, un cambrioleur, un voleur de grand chemin, un maître chanteur, un paricide et un bigame se sont partagé les différentes rubriques...

La Gazette des tribunaux y est particulièrement soignée, car c'est un vieux cheval de retour qui en est chargé...

Aucun journal ne renferme, évidemment, de détails aussi palpitants... circonstanciés et surtout véridiques, sur les crimes sensationnels...

En effet, ils sont racontés par leurs auteurs... ce qui est le comble du reportage...

L'*Etoile de l'Espérance* se tire dans l'intérieur de la prison, d'où les rédacteurs, eux, ne peuvent se tirer...

C'est ce qui les empêche de se livrer aux douceurs de l'*interview*. Je me vois d'ici *interviewé* par un reporter de cette feuille me demandant, la nuit, au coin d'une rue sombre, mon avis sur l'horlogerie française et étrangère... façon originale et bien américaine de me "prendre une conversation" et ma montre en même temps.

\* \* \*

Une question qui a fait verser des flots d'encre, c'est celle des droits de la critique...

Déjà, au siècle d'Auguste, on disait des poètes que c'était une race irritabile.

Sans blesser personne, on peut dire qu'aujourd'hui, sous ce rapport, messieurs les comédiens ont amplement battu le record du *genus irritabile vatium*.

Le jury de Londres vient d'avoir à juger une affaire relative aux droits et aux devoirs de la critique théâtrale.

Un acteur du nom de Sadlers poursuivait le journal *The Star* en raison d'un article où la critique de la maison contestait son talent...

Après une première audience, le juge avait renvoyé l'affaire à huitaine, pour permettre aux jurés d'aller entendre M. Sadlers au théâtre, et de se faire ainsi une conviction à la fois quant au talent de l'artiste et quant à la bonne foi du journaliste. Dans l'intention du magistrat cette démarche était indispensable : elle a été accomplie par les douze jurés aux frais de la cour qui attend son remboursement des plaideurs.

L'autre jour, à la reprise, l'avocat du demandeur a protesté contre cette expertise en objectant qu'aucun des jurés n'avaient pu juger M. Sadlers dans le rôle critiqué par le rédacteur de la *Star*, puisque la pièce ne se représentait plus et que son client interprétait précisément un rôle peu favorable au développement de ses moyens. A quoi les conseils du journaliste poursuivi ont répliqué que M. Sadlers était également exécrable dans tous ses rôles.

Les jurés ont considéré que la critique du journaliste était de nature à nuire à la carrière du comédien, mais que celui-ci méritait dans une large mesure les attaques et les reproches de la presse. En conséquence, ils ont donné gain de cause à M. Sadlers, mais au lieu de lui allouer 125,000 francs de dommages-intérêts, comme il le demandait avec insistance, ils ont condamné le journal à lui payer une indemnité de deux farthings — juste cinq centimes — dont le diffamateur devra s'acquitter dans la quinzaine franche.

Il y aurait là une idée à creuser... remplacer le critique théâtral professionnel par douze bourgeois qui viendraient déclarer, après la première représentation :

—Oui! en notre âme et conscience, le nommé Mastuvu, chargé du rôle de Buridan, est coupable... Il n'y a pas de circonstances atténuantes.

\* \* \*

Dans le but éminemment louable d'équilibrer notre budget, notre ministre des Finances a décidé de mettre en adjudication la publicité sur les boîtes d'allumettes que la régie nous vend.

Cette nouvelle source de bénéfices pour l'Etat ne rendra pas nos allumettes meilleures, c'est certain, mais elle ouvrira de nouveaux horizons à la publicité...

Tous les produits de l'Etat seront peu à peu envahis par les annonces... après les boîtes d'allumettes viendront les paquets de tabac qui prôneront les mérites de merveilleux papiers à cigarettes émanant de l'industrie privée.

Quand un fumeur verra sur son *scarfati* : "Je ne fume que le... Zambèze!" il prendra ça pour un conseil... impératif et s'empressera d'obtempérer aux ordres du gouvernement...

Les timbres-poste auront leur tour... Le monsieur et la dame courtvêtus qui allégorisent le Commerce et l'Industrie porteront une réclame de chemisier...

Tout le monde sait que les hommes de loi laissent de grandes marges sur le papier timbré qu'ils couvrent de leur coûteuse calligraphie...

Ces marges en laisseront une au ministre des Finances pour y mettre des annonces.

Ainsi, quand on recevra du papier timbré, il y aura dessus quelque chose, au moins, que l'on pourra comprendre.

Mais de la publicité on peut dire, comme de bien d'autres affaires :

Quand la borne est franchie, il n'est plus de limites.

Désireux de satisfaire aux nécessités sans cesse croissantes du budget, le gouvernement louera, pour y placarder des affiches, les façades des ministères...

Les employés, les fonctionnaires auront leur tour... On fera servir les portefeuilles ministériels à la publicité, et quand les corps constitués se rendront à une cérémonie publique, ce sera comme hommes sandwichs...

Le char de l'Etat deviendra une grande voiture-réclame et enfin, quand le président de la Chambre dira :

—La parole est à M. le président du conseil...

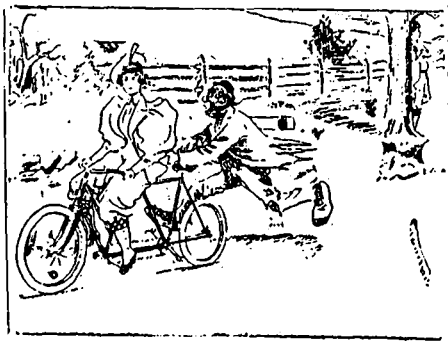
Ce dernier montera à la tribune, et là, au milieu d'un silence religieux, il se bornera à proclamer ce... conseil :

—Si vous toussiez, prenez des pastilles... Machin!...

Ajoutons que dans tous les textes futurs des lois qu'on nous fera, il y aura des cases à louer pour la publicité...

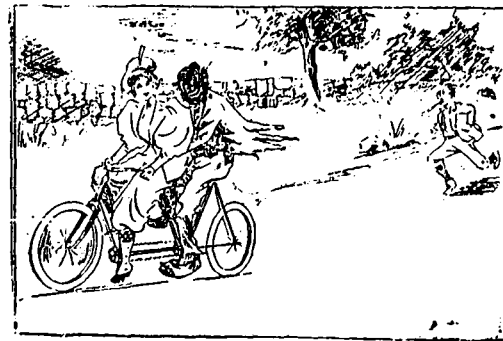
JULIEN MAUVRAC.

Le plus habile n'est pas celui qui ne fait pas de fautes, mais celui qui sait les réparer.— UN PHILOSOPHE.



II

Le traip Lapouille (qui a eu l'incident).— Qui m'aurait dit que j'amais l'occasion, aujourd'hui, de faire une aussi jolie promenade et en aussi agréable compagnie? Mais ma devise est de saisir toujours l'occasion aux cheveux. Al-lous... hop...



III

... (se laissant entraîner.) Parlez-moi des voitures sans chevaux! En voilà un vrai rêve, s'envoler à la suite d'une femme jolie et qui sent bon.

SON CHOIX



Mr. Isaac. — Mon vils ! que choisiriez-vous si quelqu'un vous ouvrait un zéche au Zénat ou un zéche à la Pourse ?  
Isaac, junior. — Mais, un zéche au Zénat, mon père : cela goûte plus gher !

Amusements et Sports

ELDORADO

Les jours se suivent et... se ressemblent au Concert de la rue Cadieux. Le programme s'y renouvelle chaque semaine, mais ce qui ne change pas, c'est l'affluence du public toujours de plus en plus empressé, c'est l'intérêt et l'attrait des représentations, ce sont les bravos du commencement à la fin, les chaleureuses ovations aux artistes favoris du public, l'entrain et la gaieté qui règnent en permanence à l'Eldorado.

La semaine dernière a été marquée par les débuts du comique Tréjust, fort apprécié et qui s'est placé d'emblée au rang des meilleurs artistes de l'établissement. Doué d'une belle voix, sonore et bien timbrée, Tréjust a montré, tant dans le genre Paulus que dans le genre Polin, de très réelles qualités qui font de lui un comique achevé.

Dans un Café-Concert Français on devait nécessairement fêter le 14 juillet : on n'y a pas manqué. Cette célébration a été rehaussée par l'exécution d'une cantate, *Le Drapeau Français*, du plus bel effet, chantée avec beaucoup de goût et de brio par Mlle Angèle d'Arcy, avec chœurs par toute la troupe.

Le poème et la musique du *Drapeau Français*, écrits spécialement pour l'Eldorado, ont un véritable caractère artistique et font autant d'honneur au poète qu'au compositeur. Celui-ci est M. G. Milo, le musicien distingué, chef d'orchestre du Concert.

Cette semaine on donne *Un coq en jupons* et *Un élève qui va bien*, deux pièces amusantes au possible, jouées avec le talent qui caractérise les membres de cette excellente troupe.

PALLADIO.

Bibliographie (1)

Nous venons de recevoir et de parcourir, avec tout le soin que comporte son importance, le "Nouveau Code scolaire de la Province de Québec", édition annotée par M. Paul de Cazes, secrétaire du département de l'Instruction publique, à Québec.

Le "Nouveau Code scolaire" est un petit volume qui, sous une forme concise et pratique, contient tous les renseignements sur la législation scolaire et permet à n'importe qui, fut-il le moins versé dans la science juridique, de saisir immédiatement le sens de tel ou tel article du code avec les décisions judiciaires à l'appui.

Comme la loi adoptée à la dernière session de la Législature présente de très notables différences avec celle jusqu'alors en vigueur, toutes les

(1) *Code Scolaire de la Province de Québec*, par Paul de Cazes, un volume grand in-32 de 420 pages. Relié toile \$1.50. En vente chez tous les libraires et chez C. Théoret, éditeur.

personnes qui, à un titre quelconque, ont mission de l'appliquer ou du moins d'en comprendre exactement le sens, devront se procurer l'édition, annotée par M. de Cazes, du "Nouveau Code Scolaire".

Les devoirs des commissaires y sont nettement indiqués, ainsi que ceux des syndics d'écoles et de leurs secrétaires-trésoriers.

On y trouve également la jurisprudence des appels référés aux tribunaux ; un index très détaillé de la loi de l'Instruction publique proprement dite ; les règlements scolaires du Comité catholique du Conseil de l'Instruction publique ayant eux-mêmes force de loi ; une table des références permettant de comparer les articles divers de la nouvelle législation avec ceux du titre cinquième des Statuts Refondus de la Province de Québec, remplaçant la loi actuelle.

Dans notre opinion le Code nouveau est absolument indispensable au clergé, aux professeurs et maîtres d'écoles, aux collèges, aux commissaires, syndics et secrétaires-trésoriers d'écoles, aux juges, avocats et notaires, enfin à tous ceux s'occupant, directement ou indirectement du fonctionnement de nos écoles.

L. P.

SON OPINION

Lui (se préparant à partir). — Je vous assure, mademoiselle Finclame, que le temps a passé très agréablement, ce soir.

Elle (distrainment). — Oui, il est vraiment agréable de savoir qu'il est passé.

AVOCAT PRÉVOYANT

Le vieux juriconsulte (regardant attentivement le jeune avocat). — Aimez-vous ma fille, monsieur ?

Le jeune avocat (hésitant). — Avant de vous donner une réponse je veux que vous m'engagiez votre parole, non professionnelle, que l'information ne sera pas un argument contre moi !

LE MEILLEUR DE TOUS

Roubeau. — Le docteur m'a ordonné de prendre beaucoup d'exercice.

Boubeau. — C'est facile, mettez un chapeau de paille et sortez un jour de grand vent.

CONSEIL PATERNEL

Isaac. — Chacop, mon fils, fais tunc des bas blus longs et alors du useras des chaussures moins fite !

QUOI ?

Elle. — C'en est trop ! Je ne puis supporter cela plus longtemps ! Demain je retournerai chez ma mère !

Lui. — Ma chère -- est-ce une menace -- ou une promesse ?

HEUREUSE DÉFINITION

L'instituteur. — Maintenant, mon enfant, qu'est-ce que la mémoire ?

L'élève (après un instant de réflexion). — La chose avec laquelle on oublie.

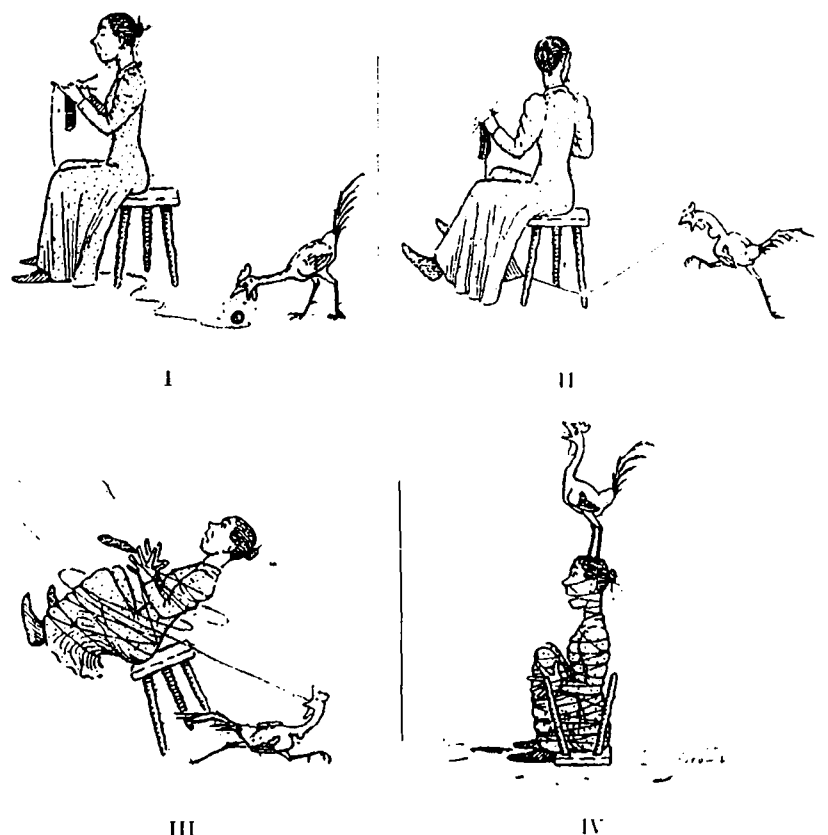
DUR PROBLÈME

Louis. — Je viens de voir Chicot, l'inventeur, il a un gros problème à résoudre de ce temps-ci.

Marie. — Que veut-il essayer ?

Louis. — Il essaye de faire joindre les deux bouts dans son ménage.

COMMENT S'ENCHAINENT LES ÉVÉNEMENTS :



LÉGENDE SANS PAROLES.

IL NE FAUT SE REJOUIR DE RIEN



*Alice.* — Je n'oublierai jamais le bon temps que j'ai passé avec Georges.  
*Lucie.* — N'en sois pas trop fière, ma chère. Tu pourrais bien l'épouser quelque jour.

## LE PETIT "CIEN"

Marius, qui vend des lunettes  
 A Marseille, avait fait peindre son magasin,  
 Son enseigne aux couleurs bien vives et bien nettes.  
 Le nom tracé par des lettres d'étain.  
 En relief, sous le nom, un tout petit caniche  
 Saillant aussi, faisaient s'arrêter les passants.  
 Chacun disait son mot et l'on n'était pas chiche  
 De commentaires : mais les gens  
 S'inquiétaient surtout de ce que voulait dire  
 Sur l'enseigne ce petit chien,  
 L'un d'eux le demanda — Tu ne sais donc pas lire,  
 Répondit Marius. — Si, mais je ne vois rien.  
 — C'est bien simple pourtant : MARIUS OPTICIEN !!

DUCHARDOS.

## PAS BELLE...

*Lui (faisant passer son âme dans sa voix).* — Christine, Christine, je vous en prie, écoutez-moi !

*Elle.* — Je ne le dois pas, monsieur Brindamour ; vous ne me connaissez pas.

*Lui.* — Vous allez dire que je ne vous connais pas assez. Nous ne nous connaissons seulement que depuis quelques mois ; mais qu'est-ce que cela signifie ? Quand un homme perd son cœur à première vue, qu'est-il besoin d'attendre ?

*Elle.* — Je ne dois pas vous laisser sous une fausse impression, monsieur Brindamour.

*Lui.* — Il est trop tard, maintenant, il faut que je parle, j'ai attendu trop longtemps déjà ! vous devez m'écouter quand même vous ne pouvez être qu'une sœur pour moi. Qu'avez-vous donc à rire ?

*Elle.* — Vous pensez que vous ne connaissez bien, n'est-ce pas, monsieur Brindamour ?

*Lui.* — Je ne vous connais pas mieux dans mille ans, Christine.

*Elle (éclatant de rire).* — C'est cela ! Mais faites attention que vous ne parlez pas à moi, mais à ma sœur jumelle Hermine, monsieur Brindamour.

## SES APTITUDES

Un vieil Hollandais avait un fils duquel il était très fier. Un jour, comme il voulait connaître ses aptitudes, il choisit le moyen très original que voici : Le matin, il se glissa sans bruit dans la chambre du garçon et déposa sur la table, un louis d'or, une bible et une bouteille de vin.

Maintenant, dit-il, quand l'enfant rentrera, s'il prend le louis d'or, il fera un homme d'affaires, s'il prend la bible, un prédicateur et s'il prend la bouteille de vin, il ne fera rien de bon, rien qu'un ivrogne.

Et le bonhomme se cacha derrière la porte pour voir ce que son fils allait choisir. Le garçon entra en sifflant, marcha droit à la table, prit la pièce d'or, la mit dans sa poche, la bible qu'il se fourra sous le bras, et enfin deux ou trois gorgées de vin qu'il entonna en faisant claquer sa langue.

Le vieil Hollandais, alors, passa sa tête dans la porte et s'écria : "Tonnerre, qui l'aurait cru ! Il va faire un politicien."

## CELLES-LÀ SURTOUT

*Le curé.* — Mon ami, il faut que vous appreniez à être satisfait des choses que vous avez.

*Le paroissien.* — C'est parfait, monsieur le curé. Je puis conduire cela ; mais ce sont les choses que je n'ai pas qui m'inquiètent.

## EXCEPTION

*Maman.* — Sans doute que tu sais que les gens ne parlent pas dans l'église !

*La petite Alice.* — Je le sais maman ; excepté quand quelqu'un se marie.

## MÉMOIRE ÉLASTIQUE

*Bouleau.* — Ne te souviens-tu pas, c'est ce jour-là que tu m'avais emprunté cinq piastres ?

*Bouleau.* — Je ne me rappelle aucune chose de cette sorte.

*Bouleau.* — Mais tu me les as rendues la semaine suivante.

*Bouleau.* — Ah ! oui. Je me rappelle cela parfaitement.

## L'HÉRÉDITÉ

*Le père.* — Comment se fait-il que tu sois si cancre à l'école ?

*Le fils.* — Je pense que c'est héréditaire.

## GAI ET AIMANT

*Aurélié (ancienement).* — Avez-vous vu Georges, ce soir, papa ? Il avait promis de venir !

*Papa.* — Oui, il est venu.

Je l'ai amusé une heure en bas avant que tu sois descendue.

*Aurélié.* — Vous l'avez amusé, papa ?

*Papa.* — Oui. Je lui ai donné une liste de toutes les robes neuves que tu as eues l'année dernière avec le prix de chacune. Je n'ai jamais vu un homme plus vivement intéressé, et il est parti en grande hâte, cependant.

## PATRONS "UP TO DATE"

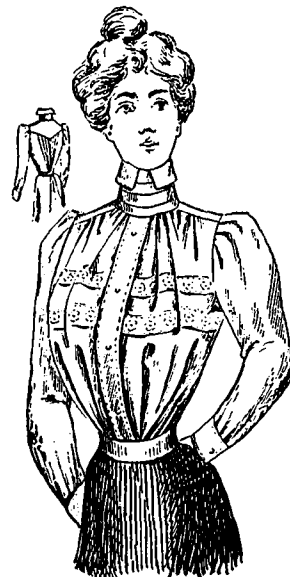
(Primes du SAMEDI)

No 557. — Jamais la vogue n'a été aussi grande qu'à présent pour les matinées blanches. La mode est à peu près celle de l'année dernière, sauf que l'empiècement ne descend pas aussi bas sur le devant ; les manches sont plus petites et les devants forment moins l'effet blouse. Celle que nous représentons est en lawn, avec deux entre-deux en travers ; les devants sont froncés dans le col et à la taille ; l'empiècement est pointu dans le dos ; le dos peut être plissé ou froncé à la ceinture ; les fronces sont bien ramenées au milieu. La patron fournit un col droit et un rabattu. Les manches ont une couture avec poignet.

Il faut 2 verges  $\frac{3}{4}$ , en 44 pouces, pour une dame de grosseur moyenne. No 558 est coupé de 32 à 40 pouces mesure de buste.

No 557. — Blouse pour dame.

No 614. — Robe ou tablier pour petit garçon.



NO. 557 LADIES' SHIRT WAIST.



NO. 614 BOYS' DRESS OR APRON.

No 614. — Ce vêtement simple, confortable et facile à laver est bien pour un garçon. Les plis sont arrangés au cou et retenus à la ceinture par une ceinture de cuir. Les manches sont froncées un peu, haut et bas. Un col large finit le cou ; la fermeture se fait sur le pli creux ; ce tablier peut être fait en toutes sortes d'étoffe se lavant.

Il faut 3 verges, en 36 pouces, pour un garçon de 4 ans.

No 614 est coupé de 2 à 4 ans.

## COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centims, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centims. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

# Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent. Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

**The Canadian Royal Art Union**  
LIMITED

238 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTREAL, P.Q.

Prochain Tirage : - LUNDI, 31 JUILLET

## TRIO DE PROVERBES

Rsemble à la fourmi durant les jours d'été.

x

Le chat passe vite sur la braise.

x

Celui-là ne veut qui tard veut.

SANCHO PANÇA.

## UNE RECETTE PAR SEMAINE

### GUÉRISON DU CANCER

Un des meilleurs caustiques préconisés pour ce fait est celui de Mance, ainsi composé :

- Acide arsénieux . . . 2 parties
- Sulfure de mercure . . 6 --
- Eponge calcinée . . . 2 --

On fait tomber la croûte avec un cataplasme, puis on recouvre la tumeur d'un peu de ce caustique délayé dans l'eau en consistance de pâte ; on applique un morceau d'amadou sur la pâte pour la maintenir.

Au bout de huit à quinze jours, l'amadou tombe avec la tumeur ; l'action du caustique a déterminé une certaine inflammation périphérique, avec gonflement, qui effraye quelquefois le malade. On panse ensuite avec le chlorate de potasse. Sur les tumeurs un peu volumineuses ce caustique présente des dangers, à cause de l'intoxication arsenicale possible.

(Traité de Médecine et de Thérapeutique du Dr Brouardel).

Communiqué par Mr Esmonin, rue Ste-Catherine 1353. Patente pour les maladies de la peau.

BL. DE S.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Sang du Dr Lussier, en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps, nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur à tout ce que je connais et indispensable dans chaque famille.

ANTOINE PLANTE

St-Louis dit SAUVÉ.  
de Gonzague.

Vieux jeu et nouveau jeu tout ensemble.

LE RASTAQUÈRE. — Baptiste, en mon absence, il n'est venu personne !

LE VALET DE CHAMBRE. — Pardonnez-moi, monsieur.

LE RASTA. — Qui donc ?

LE VALET. — Le tailleur de monsieur.

LE RASTA. — Il a laissé le pardessus que je lui ai commandé ?

LE VALET. — Point du tout, monsieur.

(En montrant un papier.) Il a laissé sa note en disant : " Si votre maître n'a pas réglé ça dans les quarante-huit heures, je le ferai habiller par mon huissier."

\*\*

M. Chicaneau, avocat de talent, mais grêle et laid à faire peur, plaide un procès en divorce.

Emporté par l'ardeur de sa plaidoirie, il maltraite assez rudement l'époux de sa cliente :

— Il est permis à tout homme d'être peu séduisant, mais encore est-il des bornes qu'il faut respecter. Eh bien, messieurs, ces bornes, M. X... les a outrageusement dépassées. Est-il au monde un homme plus laid que M. X... ?

— Et vous donc, riposte le client.

## PASSE-TEMPS FÉMININS

Chacun connaît le Corticelli dont la fabrication, depuis soixante années, atteint des proportions étonnantes toute concurrence de la part des produits similaires.

En effet, qu'il s'agisse des riches tissus aux reflets chatoyants et aux nuances d'arc-en-ciel avec lesquels nos élégantes se font confectionner les plus riches vêtements ; qu'il s'agisse du fil lui-même, blanc ou de couleur, employé dans les multiples et délicats ouvrages qu'improvisent les doigts des fées modernes : broderie, crochet, dentelle, fantaisies diverses ; c'est toujours au Corticelli que l'on devra s'adresser si on désire obtenir le maximum de beauté et de durée, uni au minimum possible de dépense.

Dans une substantielle brochure de 96 pages, comprenant des pages en couleur et de très nombreux dessins explicatifs, la Corticelli Silk Co. publie, depuis 1886 (\*), tout un instructif manuel des travaux en tous genres, avec figures, destinés aux dames.

Nos lectrices y trouveront des conseils pratiques sur l'art de la broderie, de la fabrication d'ouvrages de fantaisie, de la décoration au crochet, enfin de tout ce qui fait la joie de toutes les femmes soucieuses de la belle et économique décoration de leur appartement, de leur toilette et de celles de leurs bébés.

(\* 25 cents par an. Corticelli Silk Co., 731 rue Richelieu, St-Jean, P.Q.

**Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste obliques.** Ecrivez à Agence de l'Ecole Apollinaire de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

**MALADIES DE LA PEAU**

Rille, Eczéma, Mal de Barbe, Plaies, etc., guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprême efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Rille de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. V. LECOURS, PHARMACIEN, COIN DES RUES CRAIG ET BONSECOURS, MONTREAL.

PROVINCE DE QUEBEC, District de Montréal, No 3089 } COUR SUPERIEURE  
Dame Martha Bertha Whitman, épouse commune en biens de Léo Lorenzo Thomas, de la Paroisse de la Présentation de la Sainte-Vierge, fermier, ilément autorisée à ester en justice aux fins des présentes, Demanderesse,  
Le dit Léo Lorenzo Thomas, Défendeur.  
La demanderesse a, ce jour, intenté une action en séparation de biens contre son dit mari.  
Montréal, le 29 mai 1899.  
CAMPBELL, MEREDITH, ALLAN & HAQUE, Avocats de la demanderesse.

# La boisson des Cyclistes

... De l'aveu de tout cycliste qui s'y connaît, l'EAU MINÉRALE RADNOR est celle qui calme le mieux la soif durant une longue course. Cette Eau pétillante et naturelle remplace avec avantage tout autre breuvage. Elle est agréable à boire et donne de la vigueur dans tous les cas de fatigue. C'est la reine des eaux minérales et c'est la plus recommandée. Un verre de cette eau vous tiendra frais et dispos pour une très longue course. C'est la seule boisson du cycliste qui veut conserver ses forces et éviter toute fatigue.

## MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

**J. BRUNET**

COTE - DES - NEIGES

MONTREAL

Place du Palais.

L'esprit obsédé par les événements, en proie à une vague inquiétude, un monsieur monte machinalement dans un fiacre et ne souffle mot.

— Où allons-nous ? demande le cocher en se penchant sur son siège.

Le voyageur, tout à sa préoccupation :

— Bien malin celui qui pourrait le dire !

## UN ADOUCISSEMENT

L'irritation de poitrine disparaît en prenant une dose de *Baume Rhumal*. 88

## HORACE PEPIN

Dentiste

162 RUE SAINT-LAURENT

Montréal.

VIN

St Lehon

Naturel

Tonique

Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE

Sous Agents pour le Canada.



Téléphone des Marchands 182

## N. LÉVEILLÉ

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent  
MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille vestes.

Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES d'AVIS  
COUPE GARANTIE

Un moraliste à l'esprit quelque peu paradoxal déclarait l'autre jour en petit comité qu'il n'était pas éloigné de considérer l'actrice comme la femme la plus parfaite.

Invité à s'expliquer, il répondit :  
Les actrices jouent la comédie... mais au moins on le sait !

## AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivent la mode du jour.

Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.  
Machines à coudre à louer.  
Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR  
1686 rue Notre-Dame  
Près de l'Eglise Notre-Dame

112 Rue VITRÉ  
Coin St-Laurent



# Nouveau Procédé

... de faire les

# Dentiers

A des Prix à la Portée de toutes les bourses

Dentier Complet, \$5. \* Couronnes en Or, \$4.

Dents Aurifiées, de \$2. à \$4.

DENTS EXTRAITES SANS DOULEUR PAR UN NOUVEAU PROCÉDÉ

Il n'y a pas de meilleure garantie à donner que celle de la raison sociale bien connue de . . .

Tresler, Globensky & Martel

... DENTISTES ...

Entrée ...

Etablis depuis 1855

No 1920 RUE STE-CATHERINE

Ou par l'élévateur du magasin E. LEPAGE & CIE, coin de la rue St-Laurent . . .

# ... Notre Defi

N'ayant pas été relevé par les marchands qui prétendent que leurs Poêles à Gazoline sont les meilleurs, est une preuve éblouissante que nos poêles "Insurance" sont très supérieurs à tous autres; et nous sommes prêts en tout temps à le prouver.

Le Poêle à Gazoline "Insurance"

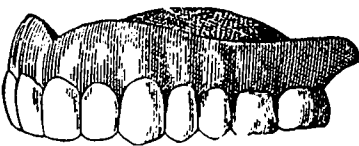
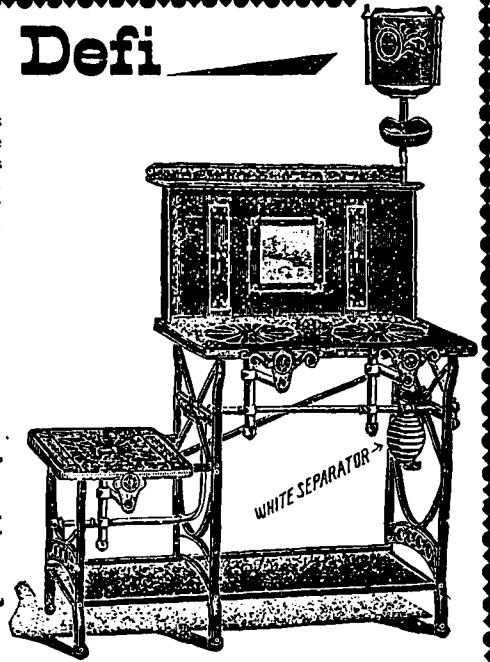
N'A PAS SON EGAL

AMESSE & CIE

Seuls Agents pour le Canada

1918 Ste-Catherine, MONTREAL

Tel. Bell, Est 1535



## Dentier Garanti \$5.

Nous faisons un dentier garanti, par écrit, pour \$5. Nous posons des dents sans palais et des couronnes en or (bridge work) pour \$4 la dent.

Nous extrayons les dents sans douleurs aucune, nous avons le plus habile praticien parmi les dentistes.

Pour les personnes craintives, une Dame, dentiste, est à votre disposition.

Des dentistes spécialistes dans les plombages en or, argent, platine, etc., font partie de notre personnel.

Un médecin est toujours présent à nos salons.

Des appartements privés sont à la disposition des religieuses.

Notre institut est établi depuis 1898 et a la confiance du public.

Heures de consultation, de 9 hrs a.m. à 5 hrs p.m.

Institut Dentaire Franco-Américain

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL

Tel. East 1744.

Près Ste-Catherine

## La Migraine chez la Femme

"Madame a sa migraine", combien de fois n'avez-vous pas été accueilli par cette fin de non-recevoir? Souvent, cette migraine est purement fictive et, comme la syncope chez une jolie femme, elle est d'une grande utilité dans une infinité de cas. Mais la véritable migraine, celle qu'on subit et qui vous expose trop souvent, hélas, à d'intolérables souffrances, mesdames et mesdemoiselles, mérite qu'on s'y arrête sérieusement, car elle est l'indice de désordres auxquels il importe de remédier, sinon ils pourraient rapidement s'aggraver, au grand détriment de ce qui plaît surtout dans la femme, sa Beauté.

Le matin, au réveil, la tête est pesante, avec sensation de plénitude, de tension, après un sommeil léger mais peuplé de rêves effrayants qui fatiguent le cerveau au lieu de le reposer; les sons sont très excitables; une lumière trop vive, les bruits stridents, la musique tapageuse impressionnent vivement et, parfois douloureusement, à cause de la sensibilité exagérée des organes des sens; l'état orageux de l'atmosphère transforme nos délicates sensitives en véritables bobines électriques; elles montrent une grande impressionnabilité au froid, aux changements de température; la moindre chaleur les abat, les énerve, les met en moiteur;

elles sont indolentes, paresseuses même et cependant examinez-les au milieu d'une réunion mondaine, les traits animés, le teint éclatant, l'alture nerveuse; elles retrouvent une énergie, une vigueur sans pareille dans les soirées dans les bals où l'on voit les plus ohétives fatiguer les plus robustes danseurs. Mais cette dépense exagérée de forces nerveuses laisse naturellement une grande prostration. Cet état de choses exige un traitement très facile à suivre n'importe où l'on se trouve, c'est même ce qu'il a de très agréable, mais à moins de vouloir bénévolement risquer santé, beauté et tous les agréments qu'en découlent, il faut traiter cette anémie compliquée de névrose: une ou deux Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, après chaque repas, accomplira des merveilles; car il est bon de le dire aujourd'hui que le marché est encombré par le charlatanisme américain d'une foule de soi-disant remèdes qui ne soulagent que la bourse, la formule des Pilules Bonard est approuvée par l'Académie de Médecine de Paris et employée dans le service des hôpitaux. On trouve ces pilules dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé franco de port par la maille sur réception du montant en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, Boite 333 Bureau de Poste, Montréal.

# Les Hommes Mariés...

Devraient toujours songer aux besoins de la maison et ne pas attendre que leur épouse demande un meuble neuf pour le salon ou la chambre à coucher. Le mois de juillet est le meilleur pour songer à cela, car vous pouvez profiter de notre vente de juillet. Nous avons un grand nombre de bargains spéciaux et nous accordons un escompte général de 15 pour cent sur tous les achats d'au delà de \$25.00. Voici un de nos bargains en sideboards:

## Très Beau Sideboard en Chêne Poli

5 pieds 6 pouces de largeur, avec belle sculpture, en rococo, faite à la main, grand miroir, tiroirs doublés, etc.

Notre prix marqué était . . . . . \$100 net  
Prix de vente de Juillet . . . . . \$68. net

Venez Voir quelques uns de nos autres Bargains

## Renaud, King & Paterson

652 RUE CRAIG

Succursale, 2442 Rue Ste-Catherine.

## BAUME ROYAL ITALIEN



## La beauté de la femme

Le grand embellisseur de Florence, pour le teint, découvert par Signor Vantelli, l'éminent chimiste Italien, est le triomphe chimique des temps modernes, et il a créé une sensation universelle. Hâtez-vous d'en faire l'essai et vous serez tellement charmés de ses parfums et incomparables résultats que vous ne voudrez plus jamais faire usage de poudres, cosmétiques, etc. Demandez à l'examiner. Prix, 50 cts, dans toutes les pharmacies ou par la poste franco. Brochure gratis. Dépôt Canadien: 207 St-Jacques, MONTREAL.

## ELDORADO

Café-Concert Français,

... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

SEMAINE COMMENCANT LE 17 JUILLET

## UN COQ EN JUPONS

Opérette en un acte

## UN ELEVE QUI VA BIEN

Vaudeville en un acte

RITA de SANTILLANE, Gommeuse Parisienne.  
FREJUST, le fameux Comique.  
Les DELVILLE, Duettistes Eccentriques.

CHAQUE JOUR (Matinée... à 2 1/2 heures  
Soirée... à 8 heures)

Salle magnifiquement aérée - Confort parfait

Entrée Gratuite au Parterre

Galerie, 10c; Loges, 25c; Loge entière, \$1

Directeurs-Propriétaires: A. BOIRON, F. X. BILLODEAU.  
Régiisseur: S. DURANTELL.

## REMERCIEMENTS

M. L. A. Boisseau remercie tous ceux qui ont bien voulu, par leur vote, contribuer au succès remporté par son bébé (No 19) dans le concours du journal LE SAMEDI.

## COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No \_\_\_\_\_

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

## PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

### Coupon No 8

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec prafe) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n°, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

**DEBARRASSEZ VOS LITS  
DES PUNAISES.**

EN EMPLOYANT LE

**POISON LIQUIDE DE LYONS.**

Une application les détruit, sinon votre argent sera  
remis. 25c. En vente partout.

JOHN T. LYONS, coin des rues Craig et Bleury

**NOUVEAU RESTAURANT**

**GUST. BOURASSA**

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à  
prix populaires. Invitation cordiale à tous.

32 Cote St-Lambert

La raison comprend, l'esprit trouve,  
le cœur devine.—A. VALTOUR.

**Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 190**



**AVIS.**—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des  
primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis  
qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mme D Pilotte, Mlles R H, E Héroux, O Priour, A Rivard, M L Rivard, O Rousseau, M Schwartz, M Turcotte, MM L Bélanger, J O Cartier, A J Gaudou, A Gosselin, D M Lefebvre, A Paquette, B Tremblay, J A Vaillant, E Valade, O Warrault, Montréal; Mlle A Beauchesne, Arthabaskaville, Q; A de Grandpré, Berthierville, Q; J Robin, Forestville, Q; Mlle P Mayer, Joliette, Q; Mlle Y Grondin, Laprairie, Q; L Roberge, Lévis, Q; J D Hamel, Magog, Q; F J Boulay, L Denis, J W Routhier, Ottawa; Mlle A Dionne, Plessisville, Q; T Cauchon, Pont Etchemin, Q; Mlles Binet, J Garneau, MM L Amyot, W Deschamps, Québec; L Sigouin, Sault au Récollet, Q; G Morency, St Roch de Québec; P Cloutier, St Sauveur de Québec; C Guimond, Berlin, N H; E Bussière, H Fournier, Y Stroz, Fall River, Mass; A Couture, Haverhill, Mass; Mlle Z Aubin, Holyoke, Mass; Mlle R Dubois, Lawrence, Mass; Mlles A Paquette, M St Hilaire, M A Lebrun, Lewiston, Me; Mme J Gré-

goire, Mlle J Rochette, V Perreault, Lowell, Mass; Mlle Z Spirlet, New Bedford, Mass; Mlle P D, I, Jaufré, Nouvelle Orléans, La; Mlle A Métayer, Old Town, Me. Mlle A Vallée, MM A Lapointe, Turmel.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : Mlle M L Rivard, 320 Hôtel de Ville, Mlle M Turcotte, 6 Court Jubilé, Montréal; J R Maillet, St Dominique de Bagot, Q; Mlle M St Hilaire, 38 Lisbon, Lewiston, Me; Mlle J Rochette, 8 Rockdale, Lowell, Mass.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au Journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

**UNE PRIME POUR CHAQUE REPONSE EXACTE . . . . .**



Nous ne vous de mandons pas un seul sou. Dans la vignette ci-contre se trouve le portrait de Napoléon. Trouvez le portrait, marquez-le, et envoyez-nous-le, et à chacun de nos clients qui interprétera cette énigme correctement, nous donnerons UN BEAU BRACELET sous forme de cœur fortement plaqué, comme la vignette.

En faisant cette offre merveilleuse nous ne désirons pas passer au bienfaiteurs publics. C'est simplement une transaction d'affaires afin de mettre entre les mains du public des paquets d'échantillons de PHOSPHATE LIME FRUIT POWER. Cette poudre est en paquets de 10 cents, contenant chacun une quantité suffisante pour faire six verres de leur fruit.

cardinal — un breuvage des plus délicieux, des plus satisfaisants et des plus agréables, et nous exigeons de tous ceux qui obtiennent un de nos bracelets, qu'ils distribuent pour nous parmi leurs amis, 25 paquets échantillons.

Afin que nos marchandises ne tombent pas entre les mains de ceux qui ne savent pas apprécier, nous exigeons que vous collectiez de chaque personne à qui vous laissez un échantillon, 5 cents, la moitié du prix de vente de ce dernier. Après avoir fait distribuer les 25 paquets, envoyez-nous l'argent. Nous vous offrirons alors, pour ce service, tout à fait gratuitement, en plus du bracelet que nous vous accordons en premier lieu, une Bagne, intérieur en alliage, couronné en or solide, très bien gravée, et à tous ceux qui nous enverront cette énigme trois jours après l'avoir vue, nous enverrons avec la bagne, aussi gratuitement, une splendide Epingle de fantaisie, genre Tiffany, orce de véritables rubis, émeraude ou saphir. Cette offre, pour plusieurs, pourrait paraître impraticable. A ceux-là, nous disons qu'il vaut certainement la peine de s'en enquérir; vous n'avez rien à risquer, car nous ne vous demandons pas d'argent. Nous avons fait affaires à Toronto pendant 10 ans, et nous n'avons jamais manqué de remplir soigneusement toutes nos promesses. Notre commerce est une entreprise légitime et payante et basée sur les principes de coopération les plus

avantageux, et conduit par des hommes d'expérience et habiles en affaires. Nous sommes assez clairvoyants pour savoir que plus les avantages que nous offrons seront grands, plus vite nos marchandises deviendront populaires, et nous sommes assez libéraux pour offrir des avantages qui stimuleront nos industries, lesquelles n'ont jamais été égalées par n'importe quelle compagnie similaire. Notre commerce est en tous points des plus honorables. Concernant notre responsabilité adressez-vous à n'importe quelle agence mercantile. Nous vous demandons simplement d'interpréter notre gravure-énigme et de nous ENVOYER VOTRE ADRESSE. Nous vous enverrons le bracelet et les 25 paquets échantillons de Lime Fruit Power franco par la poste. Distribuez les suivant les instructions et nous vous donnerons aussi la bagne, intérieur en alliage, couronné en or solide, et l'épingle. Peut-on vous faire une offre plus équitable? Profitez de cette grande offre pendant que vous en avez la chance, ou d'autres décevront la gravure-énigme, car il est tout probable que cette annonce ne paraîtra plus. Mentionnez ce journal.

**TISDALL SUPPLY CO., 9 1/2 Rue Adelaide, Toronto, Ont.**

**Dr J. G. A. GENDREAU**  
Chirurgien-Dentiste  
20 Rue Saint-Laurent  
Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.  
Tel. Bell : Main 2818

**LES DAMES**  
Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.  
THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,  
P. O. BOX 112, MONTREAL.

**MUSÉE EDEN**  
A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au delà de  
1000 Curiosités à Voir

**Gratis Chaque Matin**  
Bains Electriques et Traitement Electrique pour désordres nerveux et autres.  
Gratis chaque matin de 9 heures à midi . . .  
**BAINS LAURENTIENS**  
Angle des rues Craig et Beaudry  
Entrée privée des dames :  
210 RUE CRAIG.  
W. G. Townsend, Gérant

**A L'ODEON . . .**  
CINEMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc.  
La Passion de Jésus ou 20 tableaux représentés à Oberammergau.  
**Voyage Autour du Monde**  
50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.  
ADMISSION : Au Musée 10c. - à l'Odéon 10c. - Au tour du Monde 10c. - Enfants 5c. Ouvert tous les Jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.  
L'amour-propre est le Talon d'Achille chez presque tous les hommes.  
UN PHILOSOPHE.  
DOUX COMME LE MIEL.  
Les enfants aiment le Baume Rhumal qui guérit l'affreuse toux.

**65c — Corsets d'Été en Net Courts 4 agrafes style français — 65c**  
Il n'est pas nécessaire d'en dire plus. Voici le prix !  
P. D. CORSETS COURTS, Agrafes, Cachon et Blanc; Taille : 18 à 26; MOYENS ou LONGS, 5 Agrafes, Gris ou Blanc. 65 cts  
Tous les Corsets de 35 cts et plus le BOIT des ACTES en Rive; ce qui empêche de percer l'étoffe, et ne fait durer le double du temps et ne se trouve pas ailleurs.  
Spécialité dans les hautes marques de Corsets : —  
Gants réparés à peu de frais.  
J. B. A. LANCTOT, - 152 RUE ST-LAURENT, Fabricant de Gants  
Téléphone Main 3187, 1ère page du nouveau livre  
Eventails donnés avec Gants et Corsets de 50 cts et plus

# La Société Nationale de Sculpture . .



. . . AU CAPITAL DE \$50,000

Organisation nouvelle. — Personnel transformé, du directeur aux commis

## COURS PUBLICS ET GRATUITS

. . . de Statuaire, Art Industriel, Architecture, etc.

## DISTRIBUTION MENSUELLE D'OEUVRES D'ART PAR VOIE DE TIRAGE . . . . .

3,500 lots valants \$49,742 chaque mois

1er Lot, . . . . . valeur \$10,000	4e Lot, . . . . . valeur \$1,000
2e " . . . . . " 4,000	2 Lots . . . . . " 500
3e " . . . . . " 2,000	5 " . . . . . " 200

Et quantité d'autres lots de moindre valeur.

Le premier tirage aura lieu le **27 Juillet 1899**, au No 175 rue St-Jean, à Québec

Prix du Billet: 25c, 50c, \$1.00 - - En vente partout

J. COCHENTHALER, - Agent général pour Montréal  
134 RUE SAINT-JACQUES

## Casse-tête Chinois du "Samedi" No 192



### INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: MR ET MME DUFOUVROT ET LEUR HORLOGE DE FAMILLE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, au même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerez au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 26 juillet, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant: Un abonnement de 5 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

## Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puisseance:

L. A. BERNARD,

1882 rue Ste-Catherine, Montréal

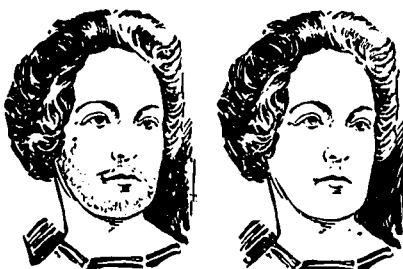
Aux Etats-Unis: G.-L. de MARTIGNY, pharmacien Manchester, N. H.

## Restaurateur de Robson

### PLUS DE CHEVEUX GRIS

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparation par excellence.

En vente partout, 50c la bouteille.  
Propriétaire: J. T. GAUDET, Pharmacien, JOLIETTE, P. Q.



AVANT L'EMPLOI. APRES L'EMPLOI.

## POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

## Baume Magique de Cléopâtre

Prix \$2. la bouteille

### OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Oignons, Incarnation des Ongles, soignés par

## Mme GEO. TUCKER

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la figure

A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL

437 et 443 rue Craig

Vis-à-vis Champ de-Mars. Tel Bell Main 3129

## SŒUR: Pourquoi Souffrez-vous ?



Quand, pour presque rien, vous pouvez vous guérir promptement et pour toujours.

Si vous éprouvez une sensation d'accablement, de craintes éphémères, des douleurs au dos ou au ventre, des douleurs de l'épine dorsale, un besoin de pleurer souvent, des chaleurs soudaines, de la fatigue, etc. Si les organes spéciaux se sont déplacés, ou que vous soyez affligées de tumeurs, d'ulcères ou d'excroissances, écrivez pour mon Livre que j'envoie **Gratuit**, qui vous expliquera un traitement simple, qui se fait chez soi, et qui guérira sûrement toutes les maladies particulières aux femmes.

**Rappelez-vous** que le moindre retard peut vous mettre dans un état désespéré. Le traitement

que je vous offre est si simple et si facile que ce serait vraiment folie que de continuer à souffrir quand vous pouvez si aisément vous guérir. Lisez ce que Madame Noël Tarte dit de mon traitement. Malgré que ce soit contre mon habitude de publier des certificats, à la sollicitation pressante de Mme Tarte, je publie ce qu'elle m'écrit parce qu'elle veut se joindre à moi pour soulager les femmes malades et en faire bénéficier l'humanité souffrante.

MADAME JULIA C. RICHARD.

ST-LIBOIRE, QUE., le 11 Mars 1899.

Chère Amie:—C'est un devoir et un plaisir pour moi de vous informer qu'une boîte de vos pilules m'a complètement guérie de faiblesse générale et de dyspepsie. Je lisais il y a quelque temps une annonce dans le journal à propos de votre traitement et je résolus de vous écrire. J'en hélas les résultats. Je recommande votre traitement à toute femme souffrante d'aucune des maladies ou des faiblesses particulières à notre sexe. Je vous donne liberté entière de publier ma lettre et de vous servir de mon nom.

Votre amie sincère,

MME NOËL TARTE.

MON LIVRE ET MES CONSEILS SONT DONNÉS GRATUITEMENT.

Mme JULIA C. RICHARD, - Boîte B. P. 996, MONTREAL.

## . . . Encouragement . . .

## La Société Coopérative de Frais Funéraires

Fait appel à toutes les personnes qui désirent s'assurer des . . . . .  
**FUNÉRAILLES DE PREMIÈRE CLASSE** pour une souscription annuelle insignifiante. Voici ses taux :

De naissance à 5 ans, \$1. par année
" 5 ans à 30 ans, 75c " "
" 30 ans à 45 ans, \$1. " "
" 45 ans à 55 ans, \$1.50 " "
" 55 ans à 65 ans, \$2.50 " "

Prix spéciaux au delà de 65 ans

Bureau : - 1756 RUE STE-CATHERINE

TELEPHONES : Bell, Est 1235; Marchands 563

Ouvert Nuit et Jour.